ARTS, STYLES ET TECHNIQUES

LE COSTUME FRANÇAIS

par G. G.-TOUDOUZE

LAROUSSE-PARIS VI

DANS LA MÊME COLLECTION

Le Style grec, par Pierre DEVAMBEZ, conservateur des Musées nationaux, professeur à l'école du Louvre.

Les Styles du monde romain antique, par Victor CHAPOT, professeur honoraire à l'école des Beaux-Arts, conservateur de la bibliothèque de l'Université de Paris.

Le Style byzantin, par Paul LEMERLE, maître de conférences à la Faculté des lettres de Dijon.

Le Style roman, par Louis BRÉHIER, membre de l'Institut.

Le Style gothique, par Élie LAMBERT.

Le Style Renaissance en France, par François GÉBELIN, bibliothécaire de la Cour de Cassation.

Le Style Henri IV-Louis XIII, par Pierre DU COLOMBIER.

Le Style Louis XIV, par Roger-Armand WEIGERT.

Le Style Louis XV, par Pierre VERLET, conservateur au musée du Louvre.

Le Style Louis XVI, par Émile DACIER, inspecteur général honoraire des Bibliothèques.

Le Style Empire (*du Directoire à la Restauration*), par Pierre FRANCASTEL, professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg.

Le Style Louis-Philippe - Napoléon III, par Henri CLOUZOT, conservateur honoraire du musée Galliéra.

La Gravure française, par Émile DACIER, inspecteur général honoraire des Bibliothèques.

La Sculpture française, par LUC-BENOIST.

La Peinture française, par Bernard DORIVAL, conservateur du Musée national d'Art moderne.

L'Architecture française, par Pierre LAVEDAN, professeur à la Sorbonne et à l'école des Beaux-Arts.

L'Art flamand, par Paul FIERENS, professeur à l'Université de Liége.

ARTS, STYLES ET TECHNIQUES

Collection publiée sous la direction de
NORBERT DUFOURCQ
Archiviste-Paléographe, Docteur ès Lettres

LE COSTUME FRANÇAIS

par

GEORGES G.-TOUDOUZE
Président de la Société de l'Histoire du Costume



48 Planches hors texte en héliogravure

LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS-VI^e^
13 à 21, rue Montparnasse, et boulevard Raspail, 114
Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

TOUS DROITS DE REPRODUCTION,
DE TRADUCTION, D'ADAPTATION ET D'EXÉCUTION,
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.

Copyright 1945
BY AUGÉ, GILLON, HOLLIER-LAROUSSE, MOREAU ET Cie
(Librairie Larousse), Paris.

LE COSTUME FRANÇAIS

« Un philosophe se laisse habiller par son tailleur; il y a autant de foiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter... »
LA BRUYÈRE, *les Caractères* (De la Mode).

CHAPITRE PREMIER

Le cadre.

L'Histoire du Costume se confond avec l'histoire générale de l'humanité envisagée sous tous ses aspects : le politique, l'économique, le social et l'artistique.

Car le costume — c'est-à-dire les vêtements, les armes, tous les accessoires de toute nature, tant masculins que féminins — possède sa place qui est éminente, et joue son rôle qui est capital, dans toutes les manifestations d'activité physique et intellectuelle de tous les hommes, de toutes les époques et en tous les pays de la terre.

Dans l'espace comme dans le temps l'histoire du costume apparaît donc ainsi intimement mêlée et liée à tous les chapitres de toutes les annales de l'humanité entière. Et il est parfaitement regrettable de constater que, en général, grands ouvrages d'ensemble et manuels documentaires ne lui concèdent qu'une place tout à fait médiocre, quand, même, ils ne la passent pas tout simplement sous silence.

Or, au contraire, cette histoire du costume — que d'aucuns appellent plus ou moins exactement « l'histoire de la mode » — devrait, toujours, se voir réserver, aussi bien dans les textes que dans les illustrations, les chapitres importants auxquels elle a tous les droits : car, justement, elle se trouve constituer le plus complet commentaire, à la fois très pittoresque et très exact, de tous les faits, gestes et actes des hommes de tous milieux et de toutes époques.

C'est dire, par conséquent, qu'une histoire universelle du costume, sous peine de se voir réduite à la plus sèche nomenclature et à de simples reproductions documentaires microscopiques, donc sans utilité, exigerait plusieurs tomes de grand format illustrés de milliers de documents. Et, pour qu'un tel ouvrage fût complet et utile, il serait

indispensable qu'il procédât par examens successifs des diverses familles humaines, placées chacune dans le cadre de sa vie personnelle, géographique et historique. Ce sont autant de volumes distincts, quoique parallèles, qui se présenteraient ainsi à l'examen des curieux.

Or, tout naturellement, dans cet ensemble, le sujet qui nous touche le plus directement et plus que tous les autres réunis est celui-ci : Histoire du Costume français.

Et cela, déjà, déploie devant nous une période de temps considérable, plus de deux mille années — encore que, par la force même des choses, ces vingt siècles ne se répartissent point d'une manière égale entre eux au point de vue de la documentation, partant de la qualité décorative et de ses répercussions depuis le plus lointain passé jusqu'à nos jours.

Le cadre d'une telle étude est double : à la fois géographique puisqu'il est borné sur le terrain et sur la carte, et historique, car il enveloppe et situe chaque période de la manière la plus précise dans les limites des mouvements politiques, économiques et sociaux pour la matérialité même, et des évolutions décoratives pour la traduction artistique.

Géographiquement, c'est la France telle que l'ont bâtie les dispositions naturelles orographiques, hydrographiques, météorologiques, et telle que l'ont modifiée les événements et les hommes — ceci dans le cadre de ses frontières naturelles : 2 700 kilomètres de façades littorales sur les quatre mers : Nord, Manche, Atlantique et Méditerranée; trois murailles montagneuses : Pyrénées, Alpes, Jura; et deux « marches », à l'est vers les pays germains, au nord vers les terres flamandes. Ces constatations revêtent une grosse importance au point de vue de l'histoire du costume, car les changements de température, par répercussions diverses d'un climat presque toujours maritime, suivant les lieux et les saisons, jouent un rôle essentiel dans les diverses caractéristiques du costume français, tant pour ses formes générales que pour ses expressions régionales.

Historiquement, c'est toute la France, commençant avec la Celtie et la Gaule, et développant les mouvements de son évolution, à tous points de vue, jusqu'à nos jours, à travers les vicissitudes extrêmement variées qui, soit par bouleversements rapides, soit par périodes apaisées, ont,

à tant de reprises, modifié si profondément modes et accessoires que souvent les modélistes en sont arrivés, pour diverses périodes, à des oppositions catégoriques.

Dans ce double cadre, en effet, les Français — et mieux peut-être encore que les peuples les plus riches en atours éclatants et précieux, tels les Chinois, — ont multiplié les révolutions vestimentaires au point d'aboutir, siècle à siècle, aux plus étonnantes variétés de formes, de couleurs et de décorations. Déployant un singulier génie d'inventions et de fantaisies, atteignant même parfois aux limites des excentricités les plus inattendues, puis, tout aussitôt, se moquant d'eux-mêmes avec la plus fine ironie et revenant aux affectations les plus curieuses de simplicité, artistes et artisans de la mode française ont, d'année en année, rivalisé d'originalité, d'adresse et de goût.

Les essors successifs des industries du textile, du cuir, de l'orfèvrerie, de la broderie, et les imaginations fécondes des inventeurs et artisans de la haute mode ont apporté sans arrêt, de siècle en siècle, la vigueur la plus énergique et la variété la plus riche au costume français qui, grâce à cette force et à cette abondance de production ininterrompue, s'est très rapidement et très régulièrement imposé à tous les pays environnants. Il n'est guère d'époque au cours de laquelle les modes de France ne se soient, d'autorité, répandues tout autour de chez nous. Le phénomène suivant s'est même souvent produit : lorsque, à la suite d'une expédition aventureuse comme les Croisades ou les guerres d'Italie, à la suite aussi de la venue en France d'ambassadeurs, d'artistes étrangers, à la suite encore de mariages princiers amenant dans notre pays une Catherine de Médicis ou une Marie-Thérèse d'Espagne et leurs maisons courtisanes, des modes extérieures se sont vues soutenues par le snobisme courant — presque aussitôt nos artisans transformaient ces importations au point de les rendre méconnaissables, et leur imposaient un tel sceau français que ces modes nouvelles ainsi « francisées » repartaient pour leurs pays d'origine où elles étaient accueillies comme nouveautés de chez nous.

Tellement éclatantes furent certaines de ces périodes d'inventions trépidantes, que divers gouvernements s'en inquiétèrent et, anxieux de constater un tel déploiement de luxe, édictèrent de très sévères lois somptuaires : lois

que leurs auteurs royaux furent, d'ailleurs, les premiers à ne pas respecter; car, en fait d'autorité, celle de la mode en France a toujours été supérieure à toutes autres et, ainsi que la grammaire de Philaminte,

> .....sait régenter jusqu'aux rois,
> Et les fait, la main haute, obéir à ses lois!

D'ailleurs, l'histoire du costume en France prouve que chefs de maisons de mode, de couture, de bijouterie, d'accessoires, ouvriers, artisans, dessinateurs ont dû à ce raffinement du goût, commun à tous les Français de toutes classes, pour ce que l'on appelle communément « la toilette », la plus large part de leurs travaux heureux dont l'originalité et l'activité ont créé la fortune industrielle tant par le mouvement à l'intérieur du pays que par l'activité des exportations. La venue, par exemple, en certains lieux de la fameuse « Poupée de France » avait pour résultats immédiats de déchaîner un vaste mouvement d'achats dont bénéficiaient les ateliers et les artisans de tout le pays. Aussi l'une des plus graves conséquences de la révocation de l'édit de Nantes, sur le terrain économique, fut-elle le passage hors frontières d'un nombre important de ceux qui, en ce domaine de la mode, faisaient la fortune de leur patrie et avaient été si justement et si puissamment encouragés par Colbert. La preuve, entre autres, en est fournie par les termes de la « Supplique adressée par le ministre Scion au nom des réfugiés français au magistrat d'Amsterdam » le 24 mars 1684, et par laquelle est annoncée l'arrivée en masse, en Hollande, des travailleurs français réformés « en broderies de soye et en fil, dessinateurs de points et d'étoffes à fleurs, sergiers, blanconniers, fileurs d'or et d'argent lyonnais, ventaillers et ébénistes, faiseurs de caudebec et de chandelles au moule, fabricants de serges à la Dauphine, de dentelles au point de la Reine, de brocarts, de chapeaux de castor... » : toute l'industrie de la mode nationale quittait le territoire français pour aller porter au-dehors ses secrets de travail et la force de sa production, source de richesses.

Source de beauté aussi, car la qualité et l'art des costumes jouent un rôle considérable dans la vie quotidienne française. Le théâtre de Molière souligne à maintes reprises ce sens inné de l'élégance qui constitue une qualité nationale : non seulement M. Jourdain parle étoffes et coupe

en bon fils de drapier s'étonnant qu'un tailleur ose « mettre les fleurs en en-bas », mais l'âcre Harpagon s'étend longuement sur la commodité des aiguillettes et l'inutilité des rubans, tandis que Tartuffe hypocritement « tâte l'étoffe moelleuse de l'habit » d'Elmire et expertise la broderie en homme qui s'y connaît fort bien :

> Mon Dieu, que de ce point l'ouvrage est merveilleux;
> On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux :
> Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire...

Déjà, deux siècles auparavant, dans sa *Farce*, maître Pathelin épilogue savamment sur les qualités d'une étoffe « couleur de marron ».

D'autre part — à toute petite cause, redoutable effet tragique —, c'est pour s'être laissé aller à obéir aux prescriptions les plus récentes de la mode militaire de son temps que Jeanne d'Arc, devant Compiègne, tomba vivante aux mains de ses adversaires. En vain, Dunois et La Hire, ses deux plus fidèles compagnons, lui avaient-ils signalé le péril que faisait courir aux « fervêtus » cette longue huque flottante et découpée en dents de scie que l'on prenait, à ce moment, coutume de porter par-dessus l'armure en laissant les interminables pans flotter au gré du vent derrière le destrier de bataille au mouvement du galop. La Pucelle n'écouta point les sages avis de ses deux meilleurs amis; elle conserva son élégante parure; et, lorsqu'elle fut assaillie au cœur de la mêlée, un piéton de Bourgogne s'accrocha à la queue de la huque, dont la soie, de trop bonne qualité, résista si bien que, saisie à la gorge par l'étoffe et demi-étranglée, la cavalière imprudente fut arrachée de sa selle, désarçonnée et tomba aux mains de ses assaillants. Jeanne paya ainsi de sa liberté et, par la suite, de sa vie, le port d'un très élégant, mais très dangereux accessoire de son armure — accessoire dont la mode passa presque aussi vite qu'elle s'était imposée.

Car c'est là, au cours de l'histoire du costume français, la caractéristique la plus essentielle après le goût et la richesse des accoutrements : la mode est essentiellement variable et journalière. Une caricature du XVIII^e^ siècle, souvent reproduite et commentée, montre les costumes des divers pays, portés chacun par un personnage représentatif : or, parmi ceux-ci, tous vêtus de leurs plus beaux atours, le Français gambade en simple costume d'Adam

et portant un gros paquet sous le bras — tenue bizarre que la légende de l'estampe commente par ce sarcasme : « Comme celui-ci change de goût et de mode à chaque instant, nous lui avons donné son étoffe pour l'employer à sa guise, et s'habiller comme il voudra... »

Justement, dans ses *Caractères*, moins d'un siècle auparavant, La Bruyère, en un chapitre spécial, avait défini la mode française avec sa mordante ironie : « Une mode a à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui cède elle-même à celle qui la suit; et qui ne sera pas la dernière; telle est notre légèreté; pendant ces révolutions, un siècle s'est écoulé qui a mis toutes ces parures au rang des choses passées et qui ne sont plus; la mode alors la plus curieuse et qui fait le plus de plaisir à voir, c'est la plus ancienne; aidée du temps et des années, elle a le même agrément dans les portraits qu'a la saye ou l'habit romain sur les théâtres, qu'ont la mante, le voile et la tiare dans nos tapisseries et nos peintures. »

Détail extrêmement curieux : à une époque où l'archéologie scientifique est encore à ses débuts et ne possède qu'un nombre restreint d'adeptes, où la passion des collections régulièrement organisées par principes érudits commence à peine de se développer, et où l'admiration des « beaux esprits », véritables ou affectés, est tournée vers l'antiquité de manière exclusive au détriment des œuvres de notre passé national, La Bruyère conclut en posant le principe d'un nécessaire Musée du Costume français et en considérant un tel organisme comme devant être basé sur un motif sentimental : « Nos pères nous ont transmis avec la connoissance de leurs personnalités, celle de leurs coiffures et de leurs armes, et des autres ornements qu'ils ont aimés pendant leur vie : nous ne saurions reconnoitre cette sorte de bienfait qu'en traitant de même nos descendants. »

Lancé en plein milieu du règne de Louis XIV, dans les pages d'une œuvre pour l'explication de laquelle la malignité publique cherchait mille « clefs » vraies ou fausses, et juste avant que l'auteur se fît remarquer à nouveau par les ingénieuses allusions et malices de son discours de réception à l'Académie française, cet appel est curieux à tous points de vue. Il constitue le parfait plan d'action et dessine le programme de cet indispensable « Musée du

Costume » dont la réalisation pratique n'a pu, malgré les plus actifs efforts, être menée à bien que plus de deux cent cinquante ans après la publication de la prophétie de La Bruyère.

D'aucuns trouveront sans doute que, pour une histoire si intimement mêlée à l'histoire nationale depuis l'âge celto-gaulois, et pour un musée susceptible d'être un des plus riches du monde entier à raison même du caractère de cette histoire, le délai s'est avéré bien long; alors que, pour d'autres collections, moins intimement liées à la vie même du pays, les réalisations s'étaient montrées infiniment plus promptes. Mais c'est que, justement, l'Histoire et le Musée du Costume — l'un ne va pas sans l'autre — se heurtent à des difficultés matérielles considérables dont la première et la plus grave est celle-ci : l'absence des documents eux-mêmes pour quinze siècles sur vingt, leur rareté pour deux autres — les XVI^e^ et XVII^e^ — et leur médiocre état de conservation pour beaucoup de pièces des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles. En pareille matière, en effet, si les transcriptions et adaptations graphiques sont très nombreuses, le fait que ces interprétations sont plus ou moins libres, plus ou moins exactes, parfois purement fantaisistes, constitue une gêne extrême et ne peut pas ne pas provoquer d'involontaires, mais dangereuses erreurs. Pour bien connaître, analyser, décrire et juger un costume, il faut avoir en mains le costume lui-même : et c'est justement cela qui nous manque le plus souvent et le plus malencontreusement.

En présence d'un déficit documentaire aussi considérable et portant sur tant de périodes, est-il possible de parer à ce manque, et de rétablir aussi exactement que possible la vision nette et précise des modèles passés disparus? C'est à cette tâche que se sont voués les historiens spécialisés dans ces études délicates; et, à force de recherches et de confrontations, ils sont parvenus à la fois à ressusciter, avec la meilleure approximation possible, les modes d'autrefois, et à sauvegarder les documents authentiques des siècles plus proches de nous, ainsi, naturellement, que les documents contemporains de nous et sur lesquels ils ont étendu et justifié leur légitime emprise.

Ainsi, peut-on, en ce moment, présenter, sous une forme concise, un aperçu d'ensemble de l'histoire du costume français envisagée dans son développement historique complet.

CHAPITRE II

Origine et Caractères.

Il est de toute évidence que nous ne pouvons, ni ne devons faire entrer dans une histoire du costume français, les habillements des hommes de la préhistoire — Cro-Magnon ou autres lieux —, sous le prétexte que leurs clans ou tribus habitaient des territoires qui, à une époque extrêmement postérieure, sont devenus la France. Et de ce fait nous devons éliminer toute la longue et lente période des tâtonnements originels : fourrures grossièrement découpées; vêtements de peaux mieux préparées ensuite; puis recherche des vêtements tirés des végétaux; enfin, invention des textiles et des filages de toisons; bijoux de pierre, de fer, de bronze. Toutes ces modes préhistoriques sont non point spécifiquement françaises, mais, tant comme inspiration que comme évolution, communes à toutes les nations des cinq parties du monde.

Nous ne sommes nullement renseignés sur le vêtement des hommes, encore tout à fait mystérieux, qui, à l'occident des Gaules, à une époque mal déterminée, dressèrent les pierres levées — menhirs, dolmens, cromlechs —, témoignages évidents d'une religion à base astronomique antérieure au druidisme. Et c'est avec les plus anciens des Celtes-Gaulois, en particulier les Vénètes, rois de mer à l'époque des grandes expéditions de Carthage, que commence en fait l'histoire du costume en France.

Or, depuis le IIe siècle avant le Christ jusqu'à la fin du XVe siècle, c'est-à-dire durant les périodes gauloise, gallo-romaine, barbare, mérovingienne, carolingienne et capétienne de la première et de la deuxième race, si nous connaissons les costumes par les monuments figurés, par contre nous ne possédons aucun vêtement, sauf peut-être quelques fragments de tissus conservés soit dans des reliquaires d'église, soit dans des tombeaux, mais complètement insuffisants pour représenter ce qu'on est convenu d'appeler

des « costumes », c'est-à-dire des ensembles vestimentaires aussi complets que possible. Seuls des accessoires — et encore, à condition que la matière en soit métallique en général, ou au moins imputrescible — ont pu traverser ce long âge de siècles.

A cela rien de surprenant. Plusieurs raisons expliquent cette carence et cette disparition. D'abord le vêtement — qu'il soit d'origine animale, tels les fourrures, les soies, les lainages, ou d'origine végétale, tels les tissus en général — est essentiellement de nature périssable : il s'use au porter; il se déchire aux accidents; il se tache et se brûle; et, lorsque, à force de temps ou de malencontre, il n'est plus possible à mettre décemment, en général son possesseur dernier le détruit, soit qu'il en fasse des chiffons, soit qu'il en utilise les parties encore acceptables pour d'autres besoins, comme pièces, raccommodages, ou transformations de toute nature. Ainsi, en général, le vêtement qui a servi disparaît de lui-même. Les étoffes ou portions de vêtements, plus ou moins usagées, qui sont utilisées pour des soins et pompes funéraires disparaissent aussi dans les résorptions naturelles des tombeaux, et ne laissent, en cas de fouilles archéologiques, que des fragments réduits.

Lorsque, pour des motifs particuliers — par exemple lorsqu'il s'agit de vêtements d'apparat destinés à être fort peu portés, et seulement dans des circonstances spéciales : sacres royaux, cérémonies religieuses —, les costumes sont maintenus à l'abri de l'usure et des accidents, ils peuvent connaître une durée beaucoup plus longue et une protection respectueuse due à leur caractère. Mais à ce moment interviennent d'autres agents de destruction : les insectes ravageurs de tissus d'abord; les calamités naturelles comme incendies, inondations, humidité, ensuite; et enfin, les réparateurs, adaptateurs et transformateurs qui, dans le dessein d'obéir précisément aux lois de la mode et aux événements, reprennent, recoupent, retaillent ces costumes afin, soit de les remettre au point, soit de les remplacer par d'autres au goût du jour. Et ici encore il y a disparition radicale.

En outre, lorsque, par grand hasard, aucun de ces agents de destruction ne vient à jouer, lorsque par heureuse fortune un vêtement échappe à tous les accidents qui le guettent, ce sont les propriétaires eux-mêmes qui se chargent

d'en assurer la suppression. Il est des pays essentiellement traditionalistes où certaines familles — le cas, par exemple, de diverses grandes maisons britanniques — tiennent à honneur patriarcal de conserver précieusement, voire pieusement, les principaux vêtements d'aïeux que l'on admire au même titre que les portraits de famille exposés dans la galerie du château ancestral — encore que cette conservation exige certains soins dont se passent peintures et statues. Le cas, fréquent en ces autres pays, en France est, au contraire, une très rare exception, pour deux motifs. D'abord, une raison psychologique : nous ne possédons guère chez nous cette manière conservatrice de lier les générations par une méthode à laquelle, à l'étranger, l'usage du droit d'aînesse et de l'héritage intégral par primogéniture, et sans les partages successoraux, donne une base extrêmement solide : concentration familiale alors que, chez nous, la règle est dispersion; par suite, dans le premier cas, garantie de conservation, et, dans le second, multiplication des chances de perte. Ensuite, la France a connu, au cours de son histoire, les pires bouleversements, par invasions étrangères, discordes civiles et transformations sociales leur succédant : les deux guerres de Cent ans, les guerres de Religion, la Révolution, les événements des XIXe et XXe siècles ont contribué à organiser de telles, si longues et si graves destructions matérielles que ces objets fragiles — les vêtements — ont disparu par milliers.

Cela explique pour quelles causes, des Gaulois à Louis XII — à l'exception de certaines pièces d'armures sauvées par la force de leur résistance passive —, les collections de costumes n'ont pu se constituer : les uns n'y attachaient aucune espèce d'intérêt; les autres s'en voyaient dépouillés par les événements.

Depuis le milieu du XVIe siècle, par contre, le nombre des objets de vêture sauvés du massacre a augmenté d'année en année, au fur et à mesure que l'on se rapproche de notre époque contemporaine. Et cela pour deux autres raisons. La première est que les années écoulées entre leur création et nos jours actuels, diminuant régulièrement, les chances de destruction involontaire se sont réduites au fur et à mesure, rendant de moins en moins efficace la longueur du temps accordé aux agents nocifs pour exercer leur regrettable action. La seconde est que, par contre, d'année

en année, s'est accru le nombre des personnes qui se sont mises à collectionner des costumes, soit par besoins professionnels, soit par plaisir d'amateur. Il convient de rendre les remerciements qui leur sont dus aux artistes de l'école romantique, ainsi qu'aux aquarellistes et aux illustrateurs du second Empire et de la troisième République qui, pour assurer la documentation et la qualité de leurs œuvres, ont formé d'abondantes collections de costumes historiques et ont ainsi sauvé quantité de vêtements de toute nature destinés à être portés par leurs modèles. Et de quelque juste raillerie dont Gustave Flaubert avec *Bouvard et Pécuchet* ou Labiche avec *la Grammaire* aient marqué les maniaques de la collection à tout prix et sans discernement, il faut aussi remercier tous ceux qui, tel le *Cousin Pons* de Balzac, ont recueilli des pièces curieuses dont l'ensemble, réuni ensuite dans un musée unique, permettra les études réalistes sur documents. En vertu de ces deux raisons, le nombre des costumes authentiques sauvés et conservés est petit pour le XVIe siècle, un peu plus considérable pour le XVIIe, très important pour le XVIIIe, et tout à fait abondant pour le XIXe.

En outre, l'engouement manifesté par le public pour les reconstitutions historiques — qu'elles se produisent dans les tableaux, les fresques, les illustrations de romans et de mémoires, ou sur les scènes de théâtre et dans les studios de cinéma, voire aussi dans les fêtes mondaines parées et costumées — a été grandissant et a provoqué l'éclosion de nombreuses publications archéologiques et artistiques, la fondation de cours et de conférences : tout un mouvement d'études qui ont attiré, fixé et retenu l'attention du grand public sur cette branche particulière de l'histoire. Mouvement qui a trouvé son expression, en 1906, dans la fondation par le peintre et historien Maurice Leloir, — descendant direct des frères Challes, le statuaire et le peintre, des trois peintres Drouais et de Greuze, — de la Société de l'Histoire du Costume qui reçut, en 1912, la haute approbation des pouvoirs publics en étant décrétée établissement d'utilité publique : autour du fondateur qui la présida jusqu'à sa mort en 1940, la Société groupait des noms tels que ceux de Victorien Sardou, d'Edouard Detaille, de Maurice Maindron, de François Flameng, de Henri Lavedan, et de tous les artistes et écrivains alors spécialistes

des questions de costumes, d'armures et d'accessoires. Depuis sa fondation, la Société s'est attachée précisément à demander, rechercher, réunir et sauver toutes les collections entières ou toutes les pièces isolées qu'elle a pu se procurer, dont elle a formé un ensemble très important donné par elle à la Ville de Paris en 1920, premier fonds que, depuis cette date, elle n'a cessé d'entretenir et d'enrichir sans cesse, qui compte à cette heure huit à dix mille pièces authentiques, et qui constitue la base solide de ce Musée du Costume dont la création est considérée, à juste titre, comme absolument indispensable en France.

Une des préoccupations de la Société de l'Histoire du Costume, depuis près d'un demi-siècle, est de faire l'éducation du public, sans l'aide de qui le développement et l'utilisation d'un tel musée seraient choses sinon impossibles, du moins superficielles : en effet, contrairement à beaucoup d'autres études artistiques qui ne vivent que du passé et sur le passé, l'histoire du costume français vit à la fois sur le passé, sur le présent et sur l'avenir; elle connaît et analyse les vêtures des siècles passés, mais elle recueille non moins soigneusement celles d'aujourd'hui d'année en année : car, qu'elle soit gracieuse ou ridicule, éclatante ou effacée suivant sa fantaisie, la mode d'aujourd'hui entrera demain dans le domaine de l'archéologie — et il faut donc la conserver très soigneusement. C'est exactement ce que proposait La Bruyère dans le texte cité plus haut. Or, pour obtenir ce résultat — cette manière de « dépôt légal », comme il y a celui des livres et journaux —, il faut empêcher le public de détruire la totalité des costumes qu'il porte à cette heure et que, lassé ce soir, il rejettera demain. Si toutes les générations avaient eu ce soin et cette prudence, nous posséderions, en dépit des mites, une incomparable série. Un tel enseignement donné au public est d'autant plus nécessaire que, en général, le porteur ou la porteuse d'un costume qui a cessé d'être « à la mode » s'empresse de faire transformer — par conséquent déformer — son vêtement pour en tirer un autre parti : car le Français, volontiers économe, se résout rarement à quitter son vêtement; c'est plus souvent son vêtement qui le quitte, par usure... Béranger l'a dit :

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!
Ensemble nous devenons vieux.

Depuis dix ans, je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
. . . . . .
A ton revers, j'admire une reprise :
C'est encore un doux souvenir...
. . . . . .
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu; nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas...

Alors, quand, par la force des choses, la « séparation » a lieu, c'est la mise aux chiffons de ceux que Lenôtre appelait avec un peu de mélancolie : « vieux habits, vieux galons », et que dans l'antique langue de Bretagne, qui fut celle des Gaules, on nomme butin du « tam pillou », c'est-à-dire du collecteur errant, de tout ce qu'il y a de démodé, d'usé ou de cassé dans les demeures... De cette destruction « par le vide », il est nécessaire de sauver, chaque fois, un ou deux exemplaires et de les mettre en leur place chronologique : le short d'aujourd'hui, la robe entravée d'hier, la crinoline d'avant-hier sont d'aussi précieux documents que la robe à pli Watteau, le vertugadin ou le garde-infant de nos aïeules; et le « chapitre des chapeaux » ne serait pas complet si les bibis les plus cocasses du temps présent ne venaient pas rejoindre les monuments de 1900, les capotes à brides de 1885, les cabriolets, les frégates et les fontanges du temps jadis.

Et parmi les destructions, il en est une catégorie contre laquelle on ne saurait trop s'élever, car elle a causé des maux affreux : c'est la manie de fabriquer des coussins, des tapis de guéridon ou des jupes d'abat-jour avec les cachemires des Indes, les écharpes Marie-Antoinette, les gilets Louis XV et les broderies Régence.

Le culte et la connaissance du passé de notre race ne se basent point uniquement sur les architectures, les tableaux, les statues, les gravures, les vitraux, les médailles; l'histoire du costume — c'est-à-dire de la vie intime quotidienne de ceux qui nous ont précédés sur les routes de la vie — est tout aussi indispensable. Un simple exemple : quelle richesse extraordinaire serait, pour nos études sur Molière, la possession de l'étonnante garde-robe double — théâtre et ville — que la plume des notaires de Beaufort

et Levasseur et la prisée de l'huissier-sergent à verge du Châtelet Jacques Taconnet ont décrite les 13-20 mars 1673, et qui nous fait pénétrer jusque dans le secret des armoires à linge de Jean-Baptiste Poquelin et d'Armande Béjart! Et combien ne devons-nous pas de gratitude à ceux de qui les soins pieux nous ont conservé les habits de circonstance portés par Napoléon au sacre de Notre-Dame, l'uniforme de chasseur de la Garde que l'Empereur avait revêtu le matin de Waterloo, et la robe de gala que mit une seule fois M^me^ de Laborde chargée de présenter le roi de Rome aux fonts baptismaux !

Donc, pour établir une bonne histoire du costume français, nous sommes placés dans la nécessité de faire aux documents figurés une part considérable et de leur porter une confiance, parfois sujette à caution ou, tout au moins, à corrections pendant toute la période qui va des origines à la fin de la Renaissance. Puis, à mesure que nous nous rapprochons de notre temps, nous avons la possibilité, à côté des interprétations artistiques, de placer la vérification et le commentaire de documents de plus en plus abondants, et même d'en arriver à cet examen pratique et technique qui s'appelle « la levée d'un patron ».

Et, ainsi, de cet ensemble, nous tirons un résumé documentaire assez vivant.

CHAPITRE III

Au temps des Gaulois.

Durant les quatre à cinq cents années que paraît avoir duré la vie indépendante des Gaules, le petit nombre des documents originaux, soit réels, soit figurés, et le caractère sommaire des descriptions données par les historiens contemporains, plus occupés de mettre en valeur la psychologie celto-gauloise que de peindre leurs vêtements, ne permettent de se faire qu'une idée assez vague du costume gaulois. Sans compter qu'à réfléchir on constate aisément ceci : étendu du nord au sud, le territoire gaulois connaît des différences étonnantes entre les pluies et brumes froides du Nord et le chaud climat du Midi, ce qui impose une vêture différente aux habitants des Flandres et à ceux de la Provence; cependant que les tribus littorales de l'océan Atlantique, en particulier les Vénètes du Morbihan, la Petite-Mer, chevaucheurs de houles et découvreurs de terres lointaines, ne pouvaient pas ne pas porter des tenues très semblables à celles que les marins de ces régions ont continué de revêtir contre les intempéries et sautes d'humeur de l'Océan.

Dès l'origine de leurs relations avec les Gaulois, les Romains s'étonnèrent de leur costume fort différent du leur; en effet, alors que, tout comme les Grecs, les Latins portaient le vêtement amorphe, c'est-à-dire sans forme, composé avant tout d'une draperie dont chacun, à sa fantaisie, établissait les plis autour de son corps de la manière la plus personnelle, suivant les lignes d'une mode générale, les gens de la Gaule ne connaissaient que le vêtement coupé et cousu reproduisant, tout comme les nôtres modernes, la forme générale du corps. Costume *enfilé* par le porteur, alors que le vêtement méditerranéen est *aménagé* autour du corps par son possesseur.

Les écrivains romains ont conservé, en les latinisant, les noms que les Gaulois donnaient aux différentes pièces de leur vêtement :

et Levasseur et la prisée de l'huissier-sergent à verge du Châtelet Jacques Taconnet ont décrite les 13-20 mars 1673, et qui nous fait pénétrer jusque dans le secret des armoires à linge de Jean-Baptiste Poquelin et d'Armande Béjart! Et combien ne devons-nous pas de gratitude à ceux de qui les soins pieux nous ont conservé les habits de circonstance portés par Napoléon au sacre de Notre-Dame, l'uniforme de chasseur de la Garde que l'Empereur avait revêtu le matin de Waterloo, et la robe de gala que mit une seule fois M^me^ de Laborde chargée de présenter le roi de Rome aux fonts baptismaux!

Donc, pour établir une bonne histoire du costume français, nous sommes placés dans la nécessité de faire aux documents figurés une part considérable et de leur porter une confiance, parfois sujette à caution ou, tout au moins, à corrections pendant toute la période qui va des origines à la fin de la Renaissance. Puis, à mesure que nous nous rapprochons de notre temps, nous avons la possibilité, à côté des interprétations artistiques, de placer la vérification et le commentaire de documents de plus en plus abondants, et même d'en arriver à cet examen pratique et technique qui s'appelle « la levée d'un patron ».

Et, ainsi, de cet ensemble, nous tirons un résumé documentaire assez vivant.

CHAPITRE III

Au temps des Gaulois.

Durant les quatre à cinq cents années que paraît avoir duré la vie indépendante des Gaules, le petit nombre des documents originaux, soit réels, soit figurés, et le caractère sommaire des descriptions données par les historiens contemporains, plus occupés de mettre en valeur la psychologie celto-gauloise que de peindre leurs vêtements, ne permettent de se faire qu'une idée assez vague du costume gaulois. Sans compter qu'à réfléchir on constate aisément ceci : étendu du nord au sud, le territoire gaulois connaît des différences étonnantes entre les pluies et brumes froides du Nord et le chaud climat du Midi, ce qui impose une vêture différente aux habitants des Flandres et à ceux de la Provence; cependant que les tribus littorales de l'océan Atlantique, en particulier les Vénètes du Morbihan, la Petite-Mer, chevaucheurs de houles et découvreurs de terres lointaines, ne pouvaient pas ne pas porter des tenues très semblables à celles que les marins de ces régions ont continué de revêtir contre les intempéries et sautes d'humeur de l'Océan.

Dès l'origine de leurs relations avec les Gaulois, les Romains s'étonnèrent de leur costume fort différent du leur; en effet, alors que, tout comme les Grecs, les Latins portaient le vêtement amorphe, c'est-à-dire sans forme, composé avant tout d'une draperie dont chacun, à sa fantaisie, établissait les plis autour de son corps de la manière la plus personnelle, suivant les lignes d'une mode générale, les gens de la Gaule ne connaissaient que le vêtement coupé et cousu reproduisant, tout comme les nôtres modernes, la forme générale du corps. Costume *enfilé* par le porteur, alors que le vêtement méditerranéen est *aménagé* autour du corps par son possesseur.

Les écrivains romains ont conservé, en les latinisant, les noms que les Gaulois donnaient aux différentes pièces de leur vêtement :

Bracae, les « braies », c'est-à-dire des culottes larges et flottantes ayant sur le devant une ouverture en forme de fente et tenues aux reins par une ceinture — d'où le nom de *Gallia braccata*, ou « Gaule à braies », donné par les légionnaires aux premières régions qu'ils occupèrent après avoir franchi les Alpes;

Sagum, la « saie », petit manteau flottant librement sur les épaules et tenu par des agrafes, cependant que le buste et les bras demeuraient libres, soit nus, soit couverts d'une tunique légère;

Gallicae, d'où nous avons tiré le moderne « galoches », chaussures de cuir retenues sur le pied par de fortes lanières, et reposant sur une semelle épaisse de bois, cependant que l'empeigne s'en montrait peu élevée.

Braies et saies étaient faites d'une étoffe rayée, plus ou moins décorée d'ornements tissés qui, pour les chefs, allaient même jusqu'au broché d'or. Les rares textes qui parlent un peu longuement du costume gaulois s'étendent avec une certaine admiration sur l'art textile très en honneur dans les diverses provinces : lainages à raies, à carreaux, à fleurs, grosses toiles dont le croisement des fils et la diversité des couleurs paraissent avoir été tout à fait remarquables. Pour la blouse, adjonction relativement récente, elle descendait jusqu'aux hanches et était faite, au dire de Strabon, de manière étroite en morceaux taillés et ajustés.

Si, à part quelques débris procurés par des dragages autour de restes de cités lacustres et d'autres provenant de tumuli, nous n'avons guère de renseignements directs sur ces pièces de vêtements, il nous est cependant possible de procéder, par comparaison analogique, la tourbière de Thorsbjerg ayant livré au savant danois Conrad Engelhardt une tunique, des braies et des souliers exactement pareils à ceux que nous savons être les vêtements des Gaulois de l'époque de César. Et les monuments figurés ayant survécu aux destructions nous montrent, plus ou moins sommairement représentés, ces mêmes vêtements : un vase de Pompéi (*Museo borbonico*, III) reproduit les braies de deux guerriers gaulois combattant; une stèle funéraire du musée d'Épinal, les reliefs des arcs de triomphe de Saint-Remy et de Carpentras, diverses statuettes du musée de Saint-Germain-en-Laye complètent cette documentation de comparaison. Et Victor Duruy a pu (*Histoire des Romains*, III, 91, note 1) en tirer la conclusion suivante : « Nous avons, à peu de chose près, gardé le costume des Gaulois. Nos pantalons sont leurs braies, nos gilets leur tunique. La saie s'est transformée pour le bourgeois en paletot, mais est restée la blouse de nos ouvriers et de nos paysans, qui portent encore la chaussure gauloise, et lui ont même conservé son nom, *gallicae*, les galoches. Les Gaulois avaient cherché l'utile, parce que leur climat ne leur permettait pas de prendre le beau. Nous avons fait comme eux. »

Il convient d'ajouter que ces mêmes historiens latins, qui, appartenant à une nation ennemie ne sont point suspects de complaisance, s'étendent volontiers sur le fait que la nation gauloise aime fort la netteté du corps et du costume. Si, à l'origine lointaine, hommes et femmes eurent un moment le goût de se teindre le corps en bleu pastel, très vite ils firent passer ce bariolage violent de leur peau à la trame de leurs étoffes richement décorées. Et Ammien Marcellin qui, de 331 à 353, accompagna l'empereur Constance dans ses voyages à travers l'Empire, écrit : « Les Gaulois sont toujours propres et soignés; chez eux, et surtout en Aquitaine, on ne trouvera jamais ce qu'on rencontre si souvent ailleurs, des hommes et des femmes sales et déguenillés. » Et Pline l'Ancien, expliquant comment se fait le savon, mélange de cendre et de graisse, déclare que ce produit a été inventé par les Gaulois désireux d'assurer la propreté de leurs corps et de leurs effets, et combinant à cet effet la cendre de hêtre et la graisse de chèvre.

Le costume des femmes est un peu plus malaisé à établir, car la Gauloise du groupe Ludovisi, les deux Gauloises de l'arc de triomphe d'Orange et celles du tombeau de la Vigne Amendola au musée du Capitole, sont surtout remarquables par leurs manteaux dont les statuaires romains, emportés par l'habitude personnelle, semblent bien avoir exagéré le drapé. En fait, le vêtement normal des femmes gauloises paraît avoir été une jupe assez longue et une tunique tenant plus de la blouse que du manteau.

Quant au corps sacerdotal et savant des druides, la tradition, que rien n'infirme, les vêt uniformément de la longue robe blanche à manches amples, relevée par une ceinture soit de tresse, soit de métal, telle qu'on la porte aujourd'hui encore aux *Gorssed*.

Hommes et femmes, d'autre part, manifestent un goût très accentué pour l'orfèvrerie, qu'ils aiment massive et qu'ils portent en anneaux, bracelets, colliers : de ces derniers, la *torques*, sorte de torsade, reste le modèle le plus fameux à côté du bracelet classique, l'*armille ;* en outre, pour les femmes, les agrafes, les épingles longues à tête ciselée sont courantes. Les collections publiques et privées dans toute la France renferment et exposent par dizaines ces bijoux et ces chaînes, soit d'or, soit de simple bronze.

Pour la coiffure, les Gaulois portaient les cheveux tirés du front vers la nuque, très soignés et entretenus, la barbe taillée en pointe ou réduite à une touffe au menton, et les moustaches longues.

En ce qui concerne l'armement, nous sommes infiniment mieux renseignés, car les sépultures ont fourni en abondance les armes défensives et offensives, tant des chefs que des simples guerriers. Au début de leur histoire, les Gaulois, dédaigneux par hautain courage de toute autre protection, se contentaient d'un bouclier de bois, couvert d'une feuille de bronze, orné d'une bosse, presque aussi haut que le guerrier lui-même. Lorsqu'ils acceptèrent l'idée de l'armure, ils la conçurent plus ornementale que forte, faite de lames de bronze, et, en certains cas, d'or estampé; sur la gorge, un hausse-col décoré de motifs géométriques au repoussé dont le British Museum possède un assez bon exemplaire, et, plus bas, une ceinture large protégeant le bas-ventre. L'historien Varron prétend que ce furent aussi les Gaulois qui inventèrent la cotte de mailles faite d'anneaux entrelacés; et il est certain qu'ils imaginèrent, d'autre part, des brassards dont les tumuli ont livré divers exemplaires, cependant que le musée de Lyon contient la garniture de quatre-vingts lourds bracelets de bronze qui furent trouvés aux bras d'un squelette pour qui ils constituaient à la fois ornement et protection. Sur la tête, dont une bandelette ceignait les cheveux, les chefs d'abord, puis ensuite les simples soldats portèrent le casque de bronze dont les plus anciens exemplaires connus datent du IIe siècle avant Jésus-Christ, sans visière ni couvre-nuque, portant une crête en pointe aiguë et des tubes destinés à recevoir des plumes ou des ornements flottants. C'est plus tard, aux dernières années de la République romaine, que la crête fut remplacée par des ornements plus compliqués : cornes

ou même figures d'animaux fantastiques. Toutes ces pièces d'armes défensives parurent si bizarres aux Romains qu'ils en tirèrent, pour les jeux de l'amphithéâtre, les casques et armures dont ils vêtirent ces gladiateurs dits *mirmillons* à qui ils avaient d'abord donné le nom de *gaulois*.

Pour les armes offensives, elles consistaient, à l'origine, essentiellement en un sabre long, sans pointe, fait de bronze et destiné à frapper de taille; le guerrier le portait sur la cuisse droite, soutenu par une chaîne de fer; la trempe en était si défectueuse que, après plusieurs coups donnés, le combattant, afin de redresser la lame, était contraint de la passer sous son pied, geste qui le laissait un moment exposé sans défense aux coups de l'adversaire. Aussi, très promptement, cette arme défectueuse, dont nous possédons divers exemplaires, fut remplacée par une épée de fer à longue lame et à poignée garnie d'un pommeau et d'une garde rabattue sur les deux tranchants de la lame, et aussi par une dague à courte et large lame triangulaire : les Gaulois de l'armée d'Hannibal furent ainsi équipés. Diodore de Sicile leur donne, en outre, une pique dont le fer mesurait une coudée, $0^{m},50$, et était large de deux palmes, $0^{m},16$: « Le fût, ajoute-t-il, n'est guère plus long que le fer; pour leurs javelots, les uns sont droits, les autres recourbés de manière à couper et à meurtrir les chairs qu'ils déchirent encore quand on les retire de la blessure. » En outre, pour les armes de tir, Strabon écrit : « Quelques-uns se servent d'arcs et de frondes; ils ont aussi encore une arme de jet, sorte de haste en bois qu'ils lancent sans courroie et seulement avec la main plus loin qu'une flèche; ils s'en servent de préférence même pour la chasse à l'oiseau. » Conservés par plusieurs historiens latins, ces traits s'appelaient pour les uns, *gaesum*, et pour les autres *materis* ou *madaris*, d'où serait venu le mot *matras* qui, au moyen âge, désigne le trait d'arbalète. (V. pl. I.)

Toutes ces armes, et aussi les ornements divers que portaient les chevaux de bataille — plaques, bossettes, chaînes — présentaient de riches incrustations, et souvent des semis de ce beau corail que, suivant Pline l'Ancien, les pêcheurs de Gaule trouvaient dans les eaux des îles Strechades, actuelles îles d'Hyères.

A peine installés de force en Gaule, les Romains, accoutumés à la toge aux amples plis et aux nombreuses manières

de la draper par-dessus leur tunique de laine souple, manifestèrent leur surprise en présence de la rude simplicité du costume gaulois, fait d'étoffe épaisse en hiver, légère en été, et d'ailleurs fort commode pour circuler à travers les forêts et halliers, autant que la décorative toge s'y prouvait incommode. Et un phénomène tout naturel se produisit en vertu duquel, à force de se voir réciproquement, beaucoup de Gaulois, soit par politique, soit par goût, empruntèrent les modes romaines, cependant que, d'autre part, nombre de Romains adoptèrent tout ou partie des vêtements gaulois. Ainsi, à se chausser, dès son jeune âge, des pratiques *caligae*, le fils de Germanicus et d'Agrippine reçut des soldats ce surnom de *Caligula* qu'il devait porter jusque sur le trône impérial. La variété, la richesse des étoffes plus souples, plus riches que les leurs importées par les Romains, séduisirent naturellement les Gaulois; et ces hommes, dont les ancêtres n'avaient jamais connu que les vêtements coupés et cousus, se mirent à aimer les costumes drapés, cependant que leurs femmes se laissaient séduire par les tuniques, les dalmatiques, voire même par les perruques bariolées des dames romaines. A ce moment la tunique collante originelle s'allongea, et fut fendue entièrement devant, sans col, boutons, ni agrafe, ainsi que la montrent plusieurs statuettes, et devint la *caracalla*, vêtement par ailleurs chaud et commode qu'un jour, désireux de soigner sa popularité, Antonin Bassien, fils de Septime-Sévère, fit distribuer gratis par tombereaux aux prolétaires de Rome qui ne le nommèrent plus lui-même que Caracalla.

En général, les Gallo-Romains portèrent, et ceci durant plusieurs siècles, une manière de pardessus à longs poils, la *lucerna* ou *penula*, puis le *bardocucullus*, collet à capuchon d'origine illyrienne, dont les tisseurs de Saintonge et du pays de Langres se firent une spécialité réputée, tandis que les montagnards du Jura et des Vosges se spécialisaient dans la fabrication de la *laina*, manteau national des Belges, et les gens de l'Artois ou Atrébates dans celle de la *saie*, devenue une production universellement appréciée de l'Empire entier. Les musées de Sens, de Metz conservent des bas-reliefs et des figurines montrant le port de ces différents surtouts, en dessous desquels se portait une double tunique avec ou sans manches descendant jusqu'à mi-jambe,

faite en général d'une chaînée de fil avec trame de laine, quelquefois même avec mélange de soie. L'usage des braies se maintint d'autant mieux, ainsi que celui des *gallicae*, que, à la suite et à l'imitation de Marc-Antoine et d'Auguste, les plus hauts personnages de Rome en propagèrent l'usage et la mode.

Pour le costume militaire, les nombreux Gaulois incorporés soit à titre de légionnaires, soit à celui d'auxiliaires, dans les armées impériales, adoptèrent, ainsi que le prouvent de nombreux documents du Louvre, de Saint-Remi, de la colonne Trajane, les diverses pièces de l'armement romain régulier.

Quant aux femmes, tout naturellement, elles s'empressèrent de rivaliser d'élégance et de luxe avec les Romaines que les fonctions de leurs maris — militaires, administrateurs ou commerçants — amenaient à s'installer en Gaule et à y apporter avec elles les modes de Rome, même les plus excentriques. Certaines de ces Gauloises étaient d'ailleurs de riches personnes si l'on en juge par l'exemple des huit bracelets, trois paires de boucles d'oreilles, trois bagues, huit colliers d'émeraudes, saphirs et améthystes, formant l'écrin, — découvert dans un mur, en 1893, — d'une riche riveraine du Rhône et conservé au musée de Lyon. La *stola talaire*, longue tunique encore allongée par la garniture plissée de l'*instita*, la tunique ordinaire, l'écharpe oblongue et traversée d'une fente pour le bras, dite *palla*, et le grand manteau ou *pallium*, importés de Rome, eurent tôt fait de remplacer la sévérité des anciennes modes gauloises, tout en conservant cependant un caractère simple et en ne suivant point les modes passagères et souvent très excentriques de la cour impériale.

Organisée d'abord par Auguste en quatre provinces et soixante cités, la Gaule gallo-romaine se vit ensuite portée à dix-sept provinces et cent vingt cités, développant ainsi une vie économique de plus en plus importante et active. Cependant l'importation des armes, des lois, de la langue, des modes de Rome, se superposa aux usages gaulois anciens, sans les abolir; mœurs et coutumes subsistèrent ainsi que cette langue originelle très ancienne dont le breton est la moderne survivance directe; et le costume gallo-romain, en bien des lieux, dans bien des cas, demeura fidèle au passé et fut simplement, comme étoffes

et comme luxe, un enrichissement des modes d'autrefois.

Enrichissement qui devint tel, d'ailleurs, que les Pères de l'Église réclamèrent avec une énergie extrême le retour complet au costume taillé et cousu des aïeux. Profitant de ce que les prix de fabrication étaient, au cours des années, montés extraordinairement, et que, à plusieurs reprises, les empereurs, en particulier Dioclétien, puis, plus tard, Aurélien durent prendre des édits contre les exagérations des *sarcinatores* ou couturiers et des *bracarii* ou tailleurs, le clergé de la nouvelle religion fulmina contre les tendances de la somptuosité vestimentaire. Sous le verbe enflammé de Tertullien, en particulier, les toges flottantes, les brodequins découpés et tressés de rubans, les capes illyriennes, les tuniques de soie multicolores sont voués à l'exécration, et surtout les perruques compliquées attirent les foudres de ce redoutable contempteur des modes gallo-romaines : « Quel profit croyez-vous tirer pour votre salut de tant de soins donnés à votre coiffure? A quoi bon ce tourment perpétuel infligé à vos cheveux que vous tirez en bas, que vous tirez en haut, que vous couchez à plat? Tandis que les unes se plaisent à en former des frisures, les autres les lâchent avec une négligence affectée pour qu'ils se promènent sur leur cou et voltigent au vent. Il y a encore ces énormités que je ne sais de quel nom appeler, ces ouvrages cousus ou tissés en forme de chevelures qui tantôt se mettent comme un couvercle sur le crâne, tantôt se rejettent en arrière pour couvrir la nuque. »

Les diatribes des prêtres et des catéchumènes de la religion neuve qui achevait de détrôner le vieux paganisme hellénico-latin, obtinrent ce résultat inattendu de faire considérer le port du vêtement drapé, jadis venu de Rome, comme une marque de mollesse orientale et de service idolâtre aux faux dieux de la Grèce et du Latium, et de consacrer le retour au principe du costume coupé et cousu. Et dans l'énorme chaos au milieu duquel, avec Valentinien, Gratien, Eugène, Théodose, et enfin, en 395, Honorius, achevait de tomber et de succomber l'Empire romain à bout de forces, l'une des caractéristiques de la vie courante dans cette Gaule divisée, déchirée, bouleversée et enfin submergée par la grande invasion de 406, fut précisément la grande transformation du vêtement sous la double influence des prédications de l'Église et de la copie

plus ou moins modifiée des modes barbares apportées par le flot croissant des Francs, des Wisigoths, des Burgondes déferlant sur la terre des Gaules. Et les usages vestimentaires des Gallo-Romains disparurent si vite et si complètement que les monuments figurés du Ve siècle négligent de les enregistrer, et que, pour la connaissance de ce passage vers les modes nouvelles, nous en sommes réduits à l'hypothèse de conjectures malaisées à vérifier, plus difficiles encore à transformer en reconstitutions.

CHAPITRE IV

Mérovingiens et Carolingiens.

Avec Clodion et Mérovée, les Francs Saliens sont arrivés en territoire gaulois que, dernier chef romain disputant les restes de l'autorité latine, Aétius ne parvient pas à interdire aux nouveaux venus. Après quelques années de luttes confuses, une fois les Huns arrêtés et rejetés, la Gaule franque s'organise.

Et tout de suite la question de l'habillement reçoit une solution neuve dans laquelle certains éléments empruntés aux Romains, mais complètement transformés, viennent rehausser les simplicités du costume barbare, lequel, par ailleurs, rappelle, comme il est naturel, l'ancien costume gaulois des temps primitifs, cependant que l'étincelante somptuosité des Byzantins suscite en outre des démarquages extrêmement nombreux.

Assistant, en 470, à l'entrée d'une troupe de Francs à Lyon, le poète-évêque Sidoine Apollinaire les décrit comme vêtus d'un justaucorps serré et d'étoffe bariolée s'arrêtant au-dessus des genoux avec manches courtes, d'une saie verdâtre à bordure écarlate, d'un ceinturon à bossettes, d'un porte-épée baudrier avec l'épée à gauche, cuisses et mollets nus, aux pieds des souliers en peau poilue, le visage rasé sauf des favoris, et les cheveux dressés en toupet. Ces guerriers sont accompagnés de Goths en tunique de toile et manteaux de peaux de bêtes avec brodequins en cuir de cheval lacés haut sur le mollet.

Lorsque, en 1653, on ouvrit le tombeau de Childéric, inhumé à Tournay en 481, on découvrit, outre son anneau, son stylet à écrire, un globe en cristal de roche, un fer de hache et des monnaies romaines, les restes d'un large et riche manteau en soie rouge tissé de fils d'or et garni de fleurons d'or en figures d'abeilles, rappelant le manteau vermeil sur justaucorps de soie blanche que le même Sidoine Apollinaire a vu porté par Sigismond venant à Lyon épouser la fille du roi des Burgondes. Il est également question

de nombreux bijoux, faits d'or, d'argent, de bronze, voire de fer, dans les récits contemporains, bijoux qui semblent avoir été communs aux hommes et aux femmes puisque le poète Fortunat les décrit comme ornant la pièce de linon brodée d'or, ou *sabanum*, que portait ordinairement sainte Radegonde en manière de guimpe.

Sur ces vêtements barbares, les chefs francs ne tardèrent pas à mettre certaines pièces du costume latin : puisque recevant de l'empereur Anastase le titre, inattendu, de consul, Clovis, au témoignage de Grégoire de Tours, revêt sous les voûtes de Saint-Martin de Tours « la tunique de pourpre et la chlamyde », ce dernier terme, évidemment impropre en la circonstance, désignant en fait la *palmata* ou *trabea*, toge brochée d'or qui figure sur les diptyques d'Anastase. Cette toge semble se rapprocher des raides manteaux orfévrés et attachés par une agrafe sur l'épaule droite, par une fibule et des chaînes d'orfèvrerie dont les mosaïques byzantines de Ravenne nous montrent des exemples sur les épaules du *basileus* et de la *basilissa*.

Ces souverains de la première race manifestent d'ailleurs un plaisir particulier à se revêtir de tout ce qui peut rappeler les pompes de cet Empire romain qu'ils ont si bien contribué à abattre. Une mosaïque de l'église Saint-Théodore montre un personnage à sandales plates, à tunique manches longues et à large manteau décoré d'ornements géométriques qui est un Franc se croyant vêtu à la romaine. Les Francs mérovingiens semblent avoir eu une tendresse particulière pour le luxe de la chaussure, et, d'après Grégoire de Tours, le cadeau premier d'un fiancé à sa future devait être une paire de souliers. L'église de Délémont, sur la Sorne en Jura bernois, possède de précieux exemplaires de ces accessoires du vêtement : le bas de chausse en lin tissé en rond de saint Germain, abbé de Moutiers-Grandval, mort en 677, et ses souliers de basane noire brodés de pourpre, d'une seule pièce avec couture médiane sous la plante du pied, modèle dit, par Jean le Lydien, *campagus* et figuré sur la mosaïque de Ravenne. Un autre accessoire jugé capital à l'époque est le gant, dit *ouant* ou *want* — pièce de costume jugée de si haute valeur qu'un article spécial de la Loi salique en interdit formellement le vol.

A la même époque, le costume sacerdotal commence à

se fixer sous les espèces de la tunique de lin, *linea alba* devenue en français l'*aube*, de la ceinture plate *oraria*, de la *casula*, ou *chasuble*, et du *pallium*.

Suite naturelle de la période mérovingienne, l'époque carolingienne poursuit et développe l'évolution commencée dès le règne de Clovis jusqu'à l'année 752 : pendant deux cent trente-cinq ans — 752-987 — la civilisation ardente et riche due en grande partie à l'action personnelle de Charlemagne produit, dans le domaine vestimentaire, la même floraison qui marque les domaines politique, religieux, administratif et économique, ce dernier exerçant, suivant l'usage, une forte impulsion sur l'expansion de tous travaux relatifs aux vêtements et à leurs accessoires. Et l'étude en est d'autant plus aisée que la documentation graphique se révèle abondante avec cette minutie de précisions dans le réalisme du détail qui est la caractéristique des époques d'archaïsme.

La pièce essentielle est l'admirable bible de Charles le Chauve conservée à la Bibliothèque nationale, œuvre d'une qualité inestimable à tous points de vue, et dans laquelle le pinceau exact des miniaturistes a représenté, avec une facture un peu sèche, par conséquent d'autant plus nette, quantité de personnages civils, militaires et ecclésiastiques de face, de dos et de profil, dans les poses les plus variées. A ce très précieux manuscrit, il faut ajouter les portraits de Charlemagne agenouillé et du même empereur debout qui figurent dans la mosaïque de Saint-Jean-de-Latran, ainsi qu'une petite statuette équestre de ce souverain conservée au musée Carnavalet (v. pl. II). Un ivoire de goût byzantin, à Liverpool, présente aussi un personnage de la même époque. L'étude de ces pièces, comparées avec les textes d'Eginhard et du moine de Saint-Gall, permet de déterminer les grandes lignes du costume carolingien : deux tuniques, dont une de fil portée à même le corps et l'autre de laine par-dessus; des braies et des chausses de toile ouvrée et teinte, généralement en écarlate; des souliers de cuir pourvus de courroies longues de quatre à cinq pieds et enveloppant les jambes; pour l'hiver le long gilet de fourrure dit *rock* ou *pellicium*, d'où est venu le français *pelisson ;* et en tout temps le manteau gris ou bleu, plié en double, et retenu sur l'épaule droite par une fibule, drapé à gauche et faisant descendre une pointe jusqu'au pied;

les cheveux coupés à la romaine; et sur la tête, ou une bandelette, ou la manière de béret que porte Charlemagne au Latran.

Il est infiniment regrettable que les circonstances n'aient pas permis de sauver la précieuse découverte effectuée en 1659, lorsque fut visitée la sépulture où, à Saint-Ambroise de Milan, reposait Bernard, roi d'Italie, à qui son oncle Louis le Débonnaire fit crever les yeux : un vaste manteau de soie damassée blanche, mesurant douze aunes, avec la bordure et les coins brodés d'or et de soies de couleurs vives, des souliers en cuir rouge avec éperons de cuivre jaune et semelles de bois, et un sceptre de bois peint et doré — tous objets dont, présent à la fouille, le savant italien Puricelli a laissé une description heureusement très précise.

De cette constatation scientifique du XVII^e siècle et des documents graphiques comparés avec les textes, ressortent d'importantes observations : les Carolingiens, plus encore que les Mérovingiens, aimaient le luxe, la parure et le confort. Ils allèrent en ce domaine si loin que Charlemagne, fort somptueusement paré au cours des cérémonies officielles, mais toujours très simplement vêtu dans la vie courante, s'en formalisa au point de multiplier les observations sarcastiques à ses leudes. Et il ne porta jamais — la chose est prouvée — le grand costume impérial sous lequel l'imagerie populaire n'a cessé de le représenter. Quicherat dit : « Quel que fût son attachement aux souvenirs de la grandeur romaine, il mettait au-dessus l'honneur de commander à la nation des Francs : aussi ses habits de cérémonie furent-ils, d'ordinaire, ceux d'un souverain barbare. Il ne se coiffait pas de la couronne, mais seulement d'un diadème orné de pierreries. Sa tunique taillée sur le même patron que celle qu'il portait tous les jours était tissue d'or et des broderies de perles enrichissaient ses souliers. » Mais, les jours de vie ordinaire, le grand empereur se plaisait à ne quitter ni sa peau de mouton habituelle, ni sa grande saie.

Ses successeurs se montrèrent moins simples. Louis le Débonnaire aimait à porter la couronne fermée que lui avait donnée — relique romaine — le pape Étienne IV. Et Charles le Chauve composa, avec une dalmatique d'étoffe de brocart et une voilette de soie sous la couronne,

le costume impérial faussement attribué à son grand-père. Ce fut lui aussi, semble-t-il, qui lança la mode des bottes molles de couleur dites *osa* ou *hosa*, dont le français a fait *heuse*, puis *houseaux*, et fit adopter les gants d'hiver en fourrure et sans doigts, les *moufles*. (V. pl. III.)

L'armement aussi se modifie. Sur le corps, on porte entre les deux tuniques — ce pourquoi elle n'apparaît jamais dans les miniatures, et pour cause — la *broigne*, manière de gilet de toile renforcée de plaques imbriquées et cousues, dont une sépulture du Calvados a fourni un exemple, ou bien encore la chemisette de mailles à épaulettes de fer, appelée *halsperg* ou *halsberg*, mot qui a donné notre expression *haubert*. Comme autres armes défensives, le guerrier reçoit un petit bouclier rond à pointe centrale, et un casque à cimier et couvre-nuque. Les armes offensives sont une lance de longueur médiocre, une épée à deux tranchants lourde et solide, à garde massive, et quelquefois encore l'arme nationale primitive des Francs, la hache à deux tranchants ou francisque. Les arcs sont petits et peu nombreux. Pour le casque, il faut signaler que la garde privée de Charlemagne le porte de forme spéciale : coiffe ronde au sommet et surmontée d'une crête, mais à trois pans sur les bords.

Le moine de Saint-Gall a laissé de Charlemagne entrant à Pavie à la tête de ses troupes ce portrait saisissant : « Charles apparaît entièrement revêtu de fer, portant haut la crête de son casque de fer, les poignets entourés de bracelets de fer. Il a pour défense sur sa poitrine un plastron de fer, et sur ses épaules des lames de fer. Il tient toute droite et à poignée dans sa main gauche une lance de fer, tandis que sa main droite reste prête à saisir l'acier de son épée. Le dehors des cuisses que les autres se dispensent d'armer afin de sauter plus lestement en selle, chez lui est bardé de fer. Tous ses soldats sont bottés de fer, et lui ne diffère point de ses soldats. Sur son bouclier on ne voit rien que du fer. Même son cheval, par sa vigueur et sa couleur, semble être aussi de fer. » Commentaire vraiment typique de la statuette de Carnavalet et qui annonce ce que seront bientôt les « fervêtus » de Froissart.

Le costume religieux continue de fixer, en règles liturgiques, les détails de la garde-robe ecclésiastique, en particulier au concile national d'Aix-la-Chapelle en 817, et



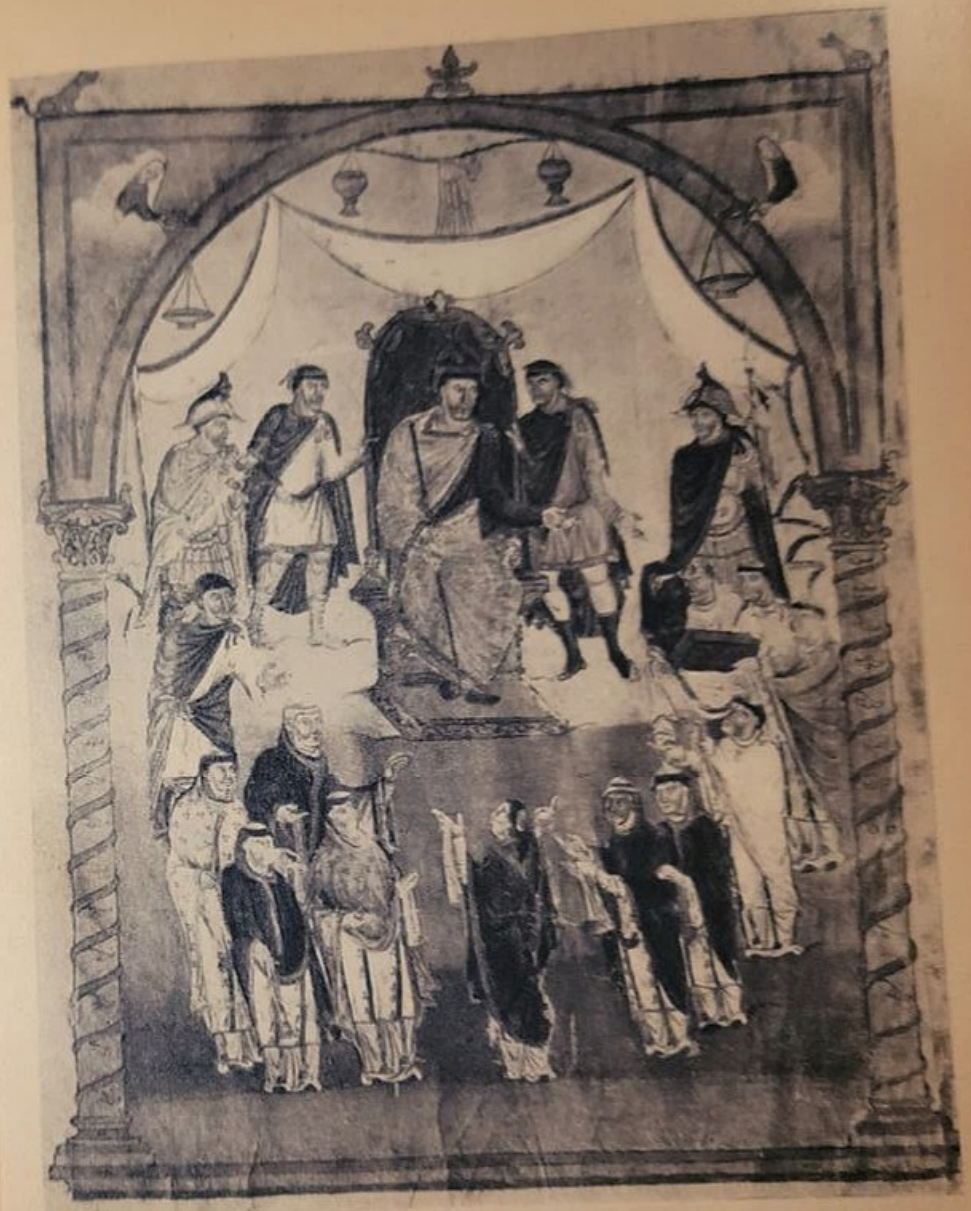
(Cl. Giraudon.)

I — COSTUMES MILITAIRES GAULOIS. Reconstitutions du Musée d'artillerie.

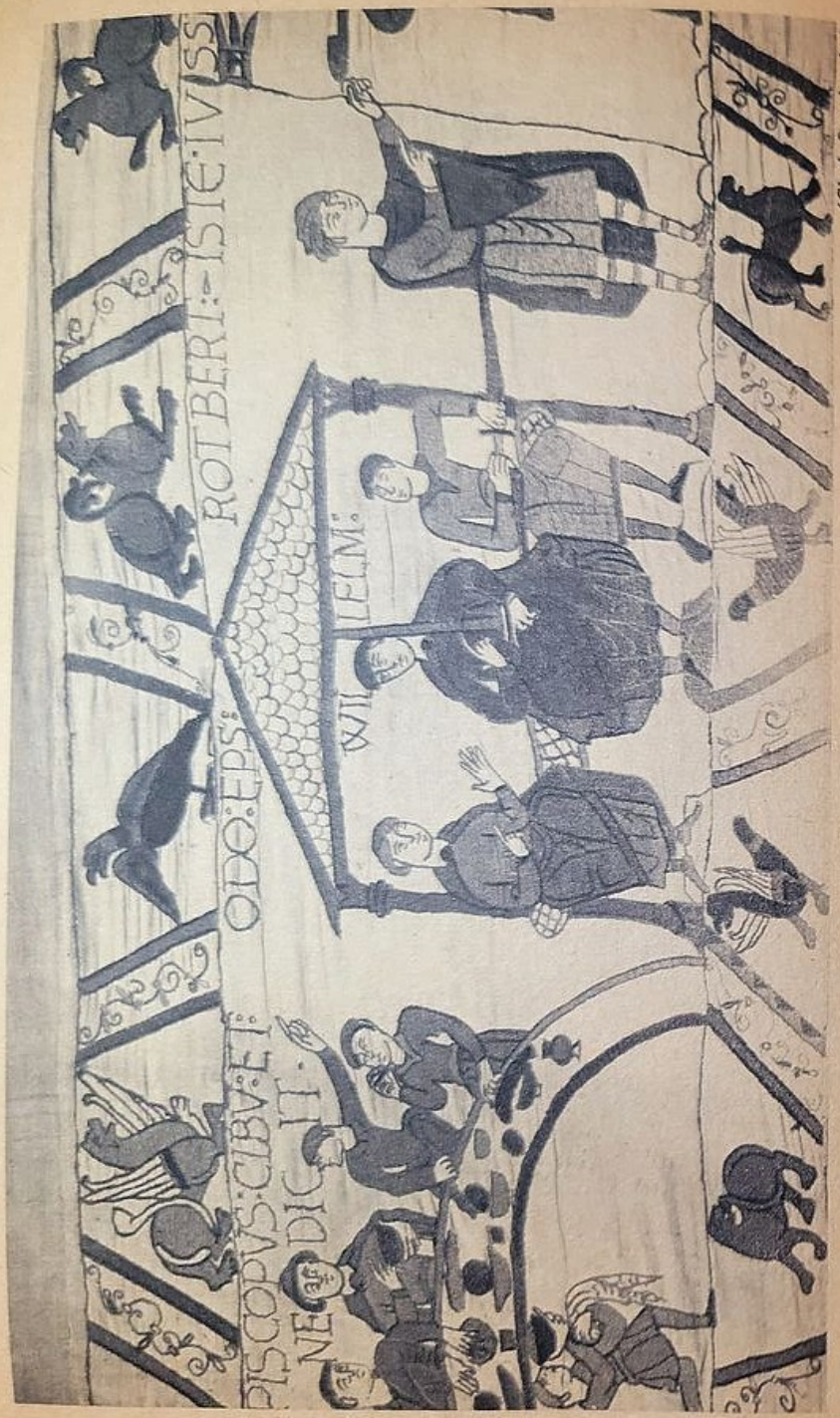


(Cl. Giraudon.)

II — Statuette équestre de Charlemagne. Bronze. Paris. Musée Carnavalet.



III — Entouré de sa cour, Charles le Chauve reçoit Vivien, abbé de Saint-Martin de Tours, qui lui offre une bible.
Manuscrit de la Bibliothèque nationale.



(Cl. A. Dmochowski.)

IV — Guillaume le Conquérant et ses barons. Tapisserie de Bayeux.

ensuite au concile de Laon, en 972 : le luxe en est, d'ailleurs, fort grand par l'abondance des brocarts, des broderies, des dorures sur les chasubles et dalmatiques, et par la finesse du tissage des aubes brodées, en opposition avec la simplicité des sandales que les règlements canoniques de 789 et de 806 imposent aux prêtres pour la célébration de la messe, et avec la sévérité de l'habit monastique dessiné par saint Benoît. Mais ce luxe fait partie de l'éclat dont l'Église entend environner ses pompes.

Le costume des carolingiennes, dont une miniature de manuscrit habille avec assez de détails Ermentrude, femme de Charles le Chauve, semble avoir été constitué assez uniformément d'une robe de dessous traînante à manches plates, d'une robe de dessus flottante, à manches courtes et larges, et s'arrêtant à mi-jambes, et enfin d'un manteau qui se pouvait rabattre sur la tête en manière de voile, le tout décoré de découpages rapportés et de broderies. Une ceinture d'orfèvrerie massive — celle de l'impératrice Judith, jeune femme élégante de Louis le Débonnaire en secondes noces, pesait trois livres — maintenait les deux robes. Le poète qui nous a laissé le récit pittoresque de la chasse à laquelle assistent les filles de Charlemagne ne trouve pas assez d'adjectifs pour peindre le chatoiement des manteaux de soie multicolores, le flottement des cheveux, l'éblouissement des diadèmes, la beauté des fourrures de Théodrade, de Rothrude et de leurs sœurs chevauchant derrière leur père, si simple sous sa peau de mouton éraillée par l'usage.

Les invasions normandes, surgissant des fjords de Norvège et bouleversant l'Europe occidentale, mettent fin à la splendeur de l'époque carolingienne dont il ne subsiste plus guère, comme document certain, que la pièce d'étoffe fort riche conservée au trésor de la cathédrale de Metz et dite : manteau de Charlemagne. Encore cette draperie, dont le bord supérieur est rectangulaire et qui dessine un pesant demi-cercle surchargé de quatre figures d'oiseaux fantastiques et aussi d'ornements géométriques, doit-elle être considérée non comme une production des ateliers carolingiens, mais bien plutôt comme un cadeau venu des bords du Bosphore en témoignage de l'amitié du basileus de l'empire d'Orient pour le grand souverain de l'empire d'Occident.

CHAPITRE V

L'époque romane.

Avec le Xe siècle, les différences qui, s'atténuant peu à peu, avaient marqué les Celto-Gaulois, les Latins et les Francs, achèvent de s'effacer et de s'unifier dans la formation du peuple français. Une nouvelle période commence qui dure deux cents ans environ, XIe et XIIe siècles, et qui, caractérisée par un aspect particulier d'architecture, a reçu le nom de période romane.

Ici un document essentiel : le grand bliaud du XIe siècle en soie blanche damassée bordée de larges bandes de soie brochée qui fut sans doute violette, avec des ganses de soie verte, plus large du bas que du haut, mesurant à peine 1m,8 de hauteur, présentant deux courtes manches, et une poche en biais ouverte au côté gauche dans la bordure — précieux ouvrage conservé au musée de Munich, et qui appartint, peut-être, à l'empereur Henri II. Ces *bliauds*, pendant ces deux siècles, forment le vêtement de dessus qui recouvre la *chainse* ou tunique du dessous — les deux mots dont nous avons fait *blouse* et *chemise*.

Ce costume nous apparaît reproduit à foison dans de très importants monuments : la tapisserie de Bayeux (v. pl. IV) et les sculptures de nombreuses cathédrales, Chartres, Vézelay et autres, ainsi que dans le manuscrit de l'Apocalypse de Saint-Sever à la Bibliothèque nationale. Il comporte, en outre, une abondance de pelleteries, dont les essentielles, *petit-gris* et *menu-vair*, sont fournies par le dos et le ventre des écureuils plus spécialement. Les manteaux portent abondance de ces pendeloques dont les mendiants de Robert le Pieux coupaient volontiers, dit-on, la riche garniture, lorsqu'il les laissait s'accroupir à ses pieds. Les chausses sont attachées avec des jarretières multicolores; et les souliers de cuir se terminent en pointe recourbée.

Chainse, bliaud et manteau sont également les parties essentielles du costume féminin.

Pour les hommes et pour les femmes, la mode des gants

fait fureur, et se prête à toutes sortes de fantaisies et de décorations luxueuses.

Aux approches de l'an 1100, un changement radical se manifeste : le costume masculin qui, jusqu'à cette date, avait été court et dégagé, devient long, cela en dépit des protestations de l'Église qui y voit un signe de mollesse. L'historien français du XIIe siècle, Orderic Vital, prétend que l'auteur de cette mode nouvelle aurait été Robert Courte-Heuse, duc de Normandie qui, à l'imitation de ce que les chevaucheurs normands conquérants de la Sicile avaient vu en Méditerranée, aurait encouragé la jeunesse de son entourage à faire sienne une mode empruntée aux Méditerranéens, mode que les textes du temps dénomment pour cela « barbaresque ». Les noms des diverses parties du vêtement civil ne changent pas : mais la *chainse* s'allonge, se plisse au petit fer et s'étale jusqu'aux pieds; le *bliaud* prend de larges plis aux genoux, aux épaules, aux coudes, bouffe à la ceinture jusqu'à la cacher entièrement, puis, d'abord, évase ses manches en entonnoir, et, ensuite, les rétrécit aux poignets et les élargit, au contraire, aux entournures; et devenus deux véritables robes superposées, ces deux vêtements se retroussent par derrière pour éviter les souillures de la boue. Le Trésor impérial de Vienne possède une chainse et un bliaud, ce dernier portant au bas une bordure de soie brochée dont l'inscription, à la fois en latin et en arabe, prouve qu'il fut tissé à Palerme en 1181, ce qui indique bien les rapports de cette mode nouvelle avec l'occupation normande de la Sicile. La chainse est de fil avec des bordures de soie violette tissée, brochée, brodée, et deux bandes en soie bleue sur les manches; le bliaud, haut de 1m,30, est en soie sergée d'un bleu violacé avec manches en entonnoir et un bas extrêmement évasé en forme de jupe.

Ce changement de mode coïncide avec un développement complet des industries du vêtement : le tissage du coton se répand en France sous Louis VII, et l'on fabrique couramment la *futaine*, coton et fil, et le *mollequin*, espèce de mousseline, en même temps que la soie, par méthode artisanale, se fait courante dans toutes les maisons en concurrence avec les étoffes venant de l'étranger : le *siglaton*, brocart arrivant des Cyclades, le *cendal* ou taffetas, l'*osterin*, soie teinte en pourpre à la mode orientale, et la soie brochée

envoyée d'Égypte sous le nom de *paile alexandrin*, ainsi que cette étoffe mal connue, le *samit*, dont Quicherat pense que c'était non du velours, comme on l'a cru, mais plutôt de la soie sergée. Enfin, et surtout, le tissage de la laine occupe des provinces entières, en particulier la Flandre, la Picardie, le Languedoc, la Champagne; et non seulement de la haute laine et des belles étoffes de toutes couleurs, mais aussi des succédanés bon marché tels que les *tiretaines*, appelées par la suite *droguets*. En même temps les serges et les étamines sont fabriquées en masses considérables. Détail à retenir : les tisseurs français sont demeurés rigoureusement fidèles au vieux goût tenace des aïeux gaulois pour les étoffes rayées; et ces rayures rendent nos fabrications célèbres à l'étranger qui les achète en masse chaque année. En outre, la mode romane se plaît à combiner les couleurs d'opposition dans un même costume : « Tel, dit un contemporain, fait ajuster une manche verte et une manche rouge à sa tunique dont le corps est de drap blanc; tel autre, dont le manteau retombe en double pointe, aurait peur de passer pour un rustre si les deux pans étaient de couleur pareille. » Et cette pointe est lancée contre les Français : « Il faut à cette nation, dont l'humeur varie sans cesse, des habits qui annoncent sa mobilité. »

C'est dans le choix, la coupe et la matière des chausses que se déploie la fantaisie des fabricants, encore que l'allongement des chainses et des bliauds ne laissât plus qu'entrevoir les chausses : malgré cela on les fait de plus en plus riches, voire même en satin rouge brodé d'or. Ici encore, l'église de Délémont offre une pièce magnifique : des chausses de toile ouvrée en damassé de lin écru dont la jambe est ornée de bandes de soie cramoisie, avec des jarretières en soies de plusieurs couleurs.

Jaloux des fabricants d'étoffes, les faiseurs de souliers veulent, eux aussi, mettre leur marque à ce changement de modes : parce que les meilleurs cuirs viennent de Cordoue, ces artisans qui les travaillent sont dits *cordouanniers*, d'où le français a fait cordonniers, et prennent le pas sur les *sueurs*, ou fabricants de chaussures ordinaires, dès l'instant qu'ils arrivent à s'approprier le secret de travail du maroquin qui, venu de Babylone en Espagne, passe à ce moment en France. Ce serait Foulque le Rechin, comte d'Anjou, qui, d'après Orderic Vital, ayant des pieds très

mal faits et déformés d'oignons monstrueux, aurait imaginé de cacher cette disgrâce en se faisant fabriquer des souliers d'une longueur inusitée et terminés par une pointe recourbée. Vraie ou fausse comme origine, cette mode fit fureur; on appela ces souliers des *pigaches ;* et un jeune extravagant de l'entourage de Guillaume le Roux, nommé Robert, se fit surnommer « le Cornu » pour avoir, sous le règne de Louis VI le Gros, bourré ses pigaches d'étoupes afin de se mettre à chaque pied des cornes de bélier, excentricité que hommes et femmes imitèrent aussitôt à l'envi malgré son ridicule. Puis, sous Louis VII, ces cornes des pigaches passèrent à l'arrière et devinrent des ergots, qui disparurent à leur tour devant des souliers plus raisonnables et dont certains, fort riches, comme ces « souliers peints à lions » dont parlent les chansons de geste et que décrit, aux pieds de Geoffroi Plantagenet, le chroniqueur de Marmoutiers. Enfin, sous Philippe Auguste l'usage s'impose de porter *heuses* ou bottes au-dehors, *eschapins* à quartiers bas ou escarpins au logis.

Le chapitre des chapeaux, à la même époque, fait concurrence comme qualité et intérêt à celui des chaussures. Malgré que, invoquant l'autorité de saint Paul dans ses *Corinthiennes*, l'Église eût mené une violente campagne contre le port des cheveux longs et de la barbe, civils et guerriers du XII^e^ siècle n'en persistèrent pas moins à conserver les barbes *galonnées*, c'est-à-dire divisées en touffes par de petits fils d'or, et les chevelures coupées court devant et longues par derrière, frisées en boucles et maintenues par le *chapelet*, ruban uni, ou le *tressoir*, ruban garni de perles et d'ornements d'orfèvrerie. En hiver, hommes et femmes portaient le bonnet rabattu sur le devant, avec pattes couvrant les oreilles et ornement de nuque; ou bien, en été, un bonnet de toile de lin, dénommé *coiffe* et décrit par le prieur de Vigeois; en outre, sous Louis VII, la mode fut lancée des feutres et chapeaux de poil. Enfin, en 1183 parut le *chaperon*, issu de la *cuculle*, c'est-à-dire de la coiffure régulière monastique, fait en drap, et dont les formes variaient à l'infini. La *chape à pluie*, dite aussi *balandras* ou *balandran*, apparaît au même moment : sorte de capuchon, couvrant la tête, les épaules et le corps, fait avec manches ou avec fentes pour passer les bras, et s'appelant encore *garnache* lorsqu'elle est d'étoffe

simple, ou *chiot* quand elle se montre chaudement fourrée.

Ce costume roman a pris, pour les femmes, une ampleur et une majesté singulières, dont les statues des portails de Corbeil et de Chartres, par exemple, attestent la grâce et la belle dignité. Chainse de fine laine, de fil, ou de crêpe de soie, bliaud étroit, long et à queue, tunique de pelleterie ou *pellisson ;* pour les manches, garnitures bouillonnées dites *frézeaux*, et galons ou *orfrois ;* sur le buste, un gilet long ajusté et agrafé moulant le buste et dit *gipe* ou *gipon ;* riches ceintures; légères chapes; cheveux partagés par une raie et tombant en deux longues nattes; chapeau de lin ou écharpe de linon : voilà les éléments essentiels de la toilette féminine que décrit avec tant de complaisance et de précision le roman de *Parthenopeus de Blois*, et dont, au temps de Louis le Gros, Guibert de Nogent souligne la grâce et la coquetterie raffinées. (V. pl. V.)

Afflux d'élégances rivales et enthousiasme pour la vie mondaine qui soulignent, par contraste, au même moment, la sévérité des réformes monastiques de Cîteaux protestant contre le « sybaritisme » des moines de Cluny, portant chapeaux et gants. Cependant que, d'autre part, pour les prêtres séculiers et en l'honneur du service public des églises, chasubles, — comme celle de Thomas Becket conservée à Sens avec sa mitre, — crosses, dalmatiques, ornements épiscopaux de toute nature, affichent un luxe considéré ici comme un hommage à la grandeur de l'Église et à la majesté de son service.

Si le malheur a voulu que, pour les toilettes féminines et les ornements ecclésiastiques, un document incomparable, le fameux manuscrit historié de l'*Hortus Deliciarum*, ait disparu, détruit en 1870 par le bombardement de Strasbourg, par contre, pour les costumes masculins, et principalement militaires, l'inestimable Tapisserie de Bayeux demeure l'illustration la plus complète des tenues militaires romanes. C'est, en effet, le long *haubert* de mailles ou de plaques imbriquées avec le casque à nasal sans cimier qui constitue le point de départ de l'armement médiéval, avec le *branc*, ce glaive court et large porté par un baudrier, la dague, le bouclier qui tire son nom nouveau : *escut* ou *écu* du latin *scutum*, la lance à fer court portant le *gonfanon*, banderole d'étoffe constituant guidon de ralliement, le javelot court ou *espie*. (V. pl. VI.) Les soldats qui marchent

avec le chevalier portent le plastron de cuir ou la cotte rembourrée dite *gambais*, le bouclier rond ou ovale nommé *targe*, la hache, la lance, la pique, l'arc ou la fronde et l'épée plus longue et moins large que celle du chevalier. D'autre part, tous, seigneurs ou valets d'armée, soldats ou marins, fantassins ou cavaliers de la Tapisserie de Bayeux, à la ville, au travail, en campagne, coiffent uniformément le bonnet.

En résumé, les deux siècles de l'époque romane montrent, dans la conception, la composition, le port et la transcription graphique — miniaturiste ou statuaire — du vêtement français, un art décoratif tout particulier. Drapés, plis, lignes, couleurs sont de l'effet le plus heureux : chainses et bliauds des hommes et des femmes, chaussures et coiffures, *gornes*, *scapulaires*, *frocs* et *chapes* des ecclésiastiques réguliers, *amicts*, *chasubles*, *étoles* et *manipules* des prêtres séculiers, *hauberts* de mailles, casques et glaives des guerriers, et pour tous et toutes profusion d'orfèvreries profanes ou sacrées et d'émaux historiés — voilà les caractéristiques essentielles de deux cents ans d'histoire de France au début de la période capétienne, et à l'heure où les maîtres d'œuvre commencent à dégager, de la massive et solennelle basilique romane, la pureté architecturale et décorative qui va, bientôt, devenir l'*opus francigenum*.

CHAPITRE VI

Le grand moyen âge français.

Ici trois siècles. Et qui comptent parmi les plus beaux et les plus grandioses du rayonnement national : les XIIIe, XIVe et XVe. Parmi les plus riches, aussi, en monuments figurés : statues, bas-reliefs, vitraux, miniatures, émaux rivalisent en nombre, en qualité et en précision. Malheureusement, à part quelques très rares objets, principalement militaires, et d'aucuns religieux, qui ont échappé à la destruction, nous continuons à ne rien posséder d'important au point de vue objets directement possibles à étudier; et, en de nombreux cas, cette absence d'originaux constitue une gêne fort grande.

Afin de ne se point égarer dans les mouvements souvent rapides et parfois contradictoires de la mode française du moyen âge, il est prudent de diviser son évolution en chapitres : la période de 1190 à 1340, le règne des trois premiers rois Valois, puis ceux de Charles VI, de Charles VII et de Louis XI — soit cinq paragraphes qui se tiennent d'ailleurs entre eux.

Période 1190-1340. — Philippe Auguste, Louis VIII, Saint Louis, Philippe III le Hardi, Philippe IV le Bel, Louis X, Philippe V, Charles IV, Philippe VI, durant ces cent cinquante ans, passent sur le trône de France. Et, dans le domaine des arts, c'est l'époque des grands bâtisseurs de cathédrales. Dans le domaine économique, c'est un âge de prospérité, de travail, de richesse; le commerce est actif, l'industrie opulente, le luxe monnaie courante; et, comme il est d'usage, le vêtement se trouve constituer la manifestation populaire et générale de ce luxe, aussi bien chez les possesseurs de terres que chez les manieurs d'argent.

Deux textes, souvent cités, sont l'expression de cette vérité historique.

Au lendemain de la victoire de Bouvines dont le royaume

entier frémit de joie, Guillaume le Breton écrit : « Les villes, les châteaux, la campagne fêtent à l'envi un succès auquel toute la nation est intéressée. Chevaliers, bourgeois et vilains sortent de chez eux resplendissants de pourpre. On n'aperçoit que satin, drap écarlate et fin linon. Le paysan, enivré de se voir dans la tenue d'un empereur, se juge l'égal de toutes les puissances : il lui suffit de s'être procuré un habit qui n'est pas celui de sa condition, pour qu'il s'imagine que son être est transformé. »

Au soir du sacre de Louis VIII, Nicolas de Bray décrit avec enthousiasme les rues de Paris : « C'est un plaisir de voir les broderies d'or et les habits de soie vermeille étinceler sur les places, dans les rues, dans les carrefours. La vieillesse, l'âge mûr, la pétulante jeunesse plient également sous le poids de la pourpre. Les serviteurs et les servantes s'abandonnent à la joie d'être chargés d'oripeaux et oublient leur état de domesticité en voyant les splendides étoffes qu'ils étalent sur eux. Ceux qui n'avaient pas d'habits dignes de figurer à une pareille fête s'en sont procurés de louage. »

De ces deux textes, séparés par dix ans à peine, ressort un détail pittoresque à retenir : le goût si vif manifesté par les Français de toutes classes pour la couleur rouge, qui est, d'ailleurs, celle de l'étendard national de ce temps, l'oriflamme de Saint-Denis.

Ensuite, il faut retenir ce fait que, pour l'habit tout au moins, la confusion des classes était chose courante : dès l'instant qu'un homme ou une femme, à quelque milieu qu'ils appartinssent, avaient, suivant la formule, « les moyens » de se vêtir avec luxe, ils s'empressaient de le faire, sans regarder à la dépense. Aussi, désireux de ne point être confondus avec ceux qu'ils appelaient les manants, les gentilshommes imaginèrent-ils de faire reporter sur leurs habits ces armoiries qui figuraient sur leurs écus de guerre ou de tournoi, armoiries constituées par l'emblème plus ou moins compliqué qui, en langage de blason, représentait le fief : de là vint la mode des habits armoriés en étoffe de la couleur du champ de l'écu, et portant les emblèmes héraldiques reproduits d'abord par le procédé d'impression dit *batture*, puis ensuite par broderies d'or, d'argent ou de soies colorées diversement. On alla si loin en ce sens que certaines robes *parties* et *écartelées*

portèrent jusqu'à deux et quatre blasons. Un manuscrit de 1330 montre le sire de Joinville agenouillé et revêtu d'un manteau à ses armes — ce même Joinville qui, historien de Saint Louis, a écrit ceci de son fils, Philippe III le Hardi : « Au sujet des cottes brodées que l'on voit aujourd'hui, je lui disais que, jamais, au voyage d'outre-mer où j'étais, je n'avais vu de ces cottes soit au roi Saint Louis, soit à d'autres. Il me dit là-dessus qu'il avoit telles pièces brodées à ses armes qui lui avoient coûté plus de huit cents livres parisis (au moins cent cinquante mille francs de 1900). A quoi je répondis qu'il auroit mieux faict d'employer cet argent en aumônes, et de faire faire ces pièces d'habillement en bon taffetas battu à ses armes, ainsi que son père avoit faict. »

Afin de faire face à une telle dépense de métrage en toutes étoffes, l'industrie textile française dut se livrer à une activité sans cesse grandissante. Les fabriques du Nord étaient les plus estimées : à des prix atteignant jusqu'à mille cinq cents, deux mille, trois mille francs modernes, elles livraient des étoffes écarlates et vertes — les deux nuances à la mode —, des draps à rayures, survivance des produits gaulois, ou *mêlés*, *marbrés*, *papillonnés*, en grands et petits lainages. A Paris, les tisseurs de soie s'étaient équipés pour travailler en grandes quantités la matière grège apportée de Lucques, de Gênes, de Florence, et préparée sur place par la corporation des fileuses associée à celle des tisseurs. Sous les noms de *veluel*, *velluse*, *velloux*, le velours véritable se substituait à la peluche de fil qui avait d'abord porté ce nom; et les fastueux chevaliers du Temple étaient les meilleurs clients de l'industrie née de cette transformation — la matière nouvelle se montrant parfaite pour la confection, précisément, des habits armoriés. Avec la soie, le *camelot* ou mélange de soie et de cachemire, les crêpes de soie, les fourrures, gris et martre pour l'hiver et pour l'été vair, connurent une vogue grandissante : Quicherat précise que, dans le second semestre de 1316, un roi pourtant peu dépensier, Philippe V le Long, usa six mille trois cent soixante-quatorze ventres de petit-gris pour fourrer ses vêtements. Enfin, à la vogue des émaux, qui avait été de règle aux deux siècles précédents, se substitua celle des pierres précieuses, surtout des diamants qui, avec les perles, formèrent de somptueuses agrafes, puis

garnirent ceintures, bagues, couronnes, *bandes* et *chasse-bras* que nous nommons bracelets, *fermaux* ou broches de manteaux, *nusches* ou pendants de colliers, et aussi, décoration bien profane pour un objet sacré, *patenostres*, c'est-à-dire les chapelets à prier.

Les habits devinrent régulièrement longs pour les deux sexes. La *chainse* primitive fut désormais la chemise en toile de fil, comme de nos jours, par-dessus quoi l'on vêtit le *doublet*, *futaine* ou *blanchet*, blouse en toile de coton ou de léger drap blanc mis en double, en été, et en hiver le *pelisson* plus chaud. A la place du bliaud, deux robes se superposèrent : dessous la *cotte*, dessus le *surcot*. La chemise était généralement teintée de jaune safran; les manches de la cotte étaient longues et passaient; celles du surcot courtes, sauf sous Saint Louis où elles se firent longues et serrées au poignet, fendues et boutonnées. Le surcot avait lui-même sur la poitrine une longue fente que fermait une *afiche*, broche dont Robert de Blois dans ses petits vers du *Castoiement des Dames*, dit assez gaillardement :

Sachiés, qui primes controuva
Afiches, que por ce le fist
Que nus home sa main méist
En sein de fame où il n'a droict.

Les surcots de femmes présentèrent deux particularités : d'abord, descendant jusqu'aux pieds, ils furent relevés par une ceinture soutenant, à droite ou à gauche, l'*aumônière* ; ensuite leurs manches furent souvent cousues le matin, de telle manière qu'il les fallait découdre le soir pour retirer le surcot, et que, comme l'explique fort bien le *Roman de Perceforêt*, aux jeux du tournoi, ainsi que font les Espagnoles lançant mantilles, gants, éventails dans l'arène des taureaux, les dames enthousiastes arrachaient et jetaient leurs manches aux chevaliers qui s'empressaient de les arborer en précieux gage. Puis, bientôt, les dames élégantes prétendirent faire mieux valoir leurs atours : d'abord devenues *garde-corps*, c'est-à-dire demi-manches sur robes courtes nommées *garnaches*, les manches disparurent tout à fait des surcots qui, *déceints*, c'est-à-dire sans ceintures, reçurent, par contre, de longues queues traînantes, dites *trains*, puis, à plein milieu du corps, s'ouvrirent en fentes pour montrer la cotte et une ceinture qui s'y trouva reléguée. Mieux encore, les cottes se fendirent aussi pour laisser

voir la chemise, à la grande colère des prédicateurs qui nommèrent ces modes immodestes les « fenêtres de l'Enfer ». D'autres dames, plus modérées en leurs tenues, mais aussi désireuses d'élégance relevèrent sur les hanches les deux pans du surcot et les fixèrent sous les bras avec des épingles.

La question des manteaux féminins souleva, d'autre part, de véritables tempêtes : avec capuchon, ils se nommaient *huques*, et sans capuchon, *chapes*. Or, non seulement chapes et huques se surchargèrent d'ornements et de riches broderies, mais certaines dames, principalement languedociennes, imaginèrent une combinaison tout à fait galante qui se composait d'une chemise brodée et lacée en étoffe transparente, d'une cotte déceinte dessinant le buste avec large ouverture sur la poitrine, dite *sorquanie*, d'où est venu souquenille, et, par suppression pure et simple du surcot, d'un manteau très flottant : le tout si hardi et provocant qu'en 1298, le consulat de Narbonne en défendit le port, sauf pour le jour du mariage et l'année qui suivait, et que Jacques de Vitry, futur cardinal et sévère moraliste, mit les chemises brodées au nombre des pires inventions du démon, et fit menacer leurs fabricants des peines de la damnation éternelle.

Pour la coiffure féminine, changement également : les nattes furent réservées aux jeunes filles; et les femmes portèrent le lourd chignon recouvert soit du *chapeau de fleurs* en violettes, gazon, bleuets, lierre et roses véritables, soit le chapeau de satin ou taffetas brodé de perles, de forme basse et qu'une bande de linon venait assujettir sous le menton, mode qui ne dura guère que jusqu'à 1280 environ. Elle coïncida avec le port du *couvre-chef*, c'est-à-dire d'un voile en étoffe de lin extrêmement fine. Après 1280, la mode exigea que la femme partageât ses cheveux en deux nattes roulées formant sur les oreilles deux grosses proéminences pour la masse desquelles il fallut souvent faire appel à de fortes proportions de postiches : une coiffe de soie maintenue par une crépine ou résille, recouverte elle-même d'un tressoir et accostée, pour les touffes des oreilles, de deux sachets, les *cornes* comparées par les contemporains à celles du *cat-cornu*, le chat-huant, composait cette coiffure compliquée qui amena un évêque de Paris à traîter narquoisement ses paroisiennes de *bélins*, béliers.

En même temps, les dames, parfaitement insensibles tant

aux foudres ecclésiastiques qu'aux brocards chansonniers, imaginèrent de s'envelopper le cou d'une pièce de linge tournée plusieurs fois sous le menton et les oreilles, attachée par des épingles aux côtés de la coiffe, comportant un cerceau pour dégager le bas du visage, et cachée par derrière sous la *touaille* copiée du turban oriental : sur son tombeau de Saint-Denis, en 1311, Marguerite d'Artois porte cette étrange et compliquée coiffure.

Pour le mauvais temps, les femmes coiffent le chaperon dont l'encolure est le *galeron*, et l'ouverture la *visagière*, ou bien l'*aumusse* en drap ou velours, identique à celle des chanoines et fourrée.

La vogue inouïe des teintures blondes ou brunes — le roux est honni comme couleur des cheveux de Judas —, des cosmétiques, des fards, des parfums violents, des lingeries safranées se montre telle que, à Paris, en 1296, le docteur Pierre de Padoue compose un traité à l'usage des dames économes voulant fabriquer elles-mêmes leurs produits de beauté.

Les monuments figurés prouvent que le costume des hommes et celui des femmes présentent alors d'extraordinaires similitudes accentuées par ce fait que, au XIII^e siècle, le visage masculin est devenu entièrement glabre : cheveux longs, perruques, tressoirs, chapeaux de fleurs, cottes à manches ajustées, surcots déceints, chapes sont portés couramment par les hommes, et aussi les coiffes de lingerie en toile, linon ou gaze brodée transparente attachées sous le menton. Cependant, on remarque certaines différences : les vêtements masculins n'ont point de traîne et dégagent le pied; les chapeaux portés sur le chaperon sont plus hauts; souvent le surcot présente des mancherons flottants qui en font la *tunica audax*, ou *cotardie* et *cotte-hardie*, et c'est alors un deuxième surcot porté par-dessus le premier; le vêtement strictement viril, les braies tenues aux reins par le cordon à coulisse ou *brayer* ont fourni l'expression sarcastique « porter le brayer » appliquée par le statut de l'église Saint-Flour aux maîtresses de logis autoritaires. Un texte très important cité par Quicherat, sans mention d'origine, résume les gestes de l'homme pour s'habiller ou se déshabiller, avant ou après le bain qui — quoi qu'on en ait dit souvent par erreur — était de règle à cette époque :

« Vous devez étendre sur la perche vos draps, tels que

manteau, surcot, cloche, pourpoint, enfin tout ce que vous avez de fourrures et d'habits, soit d'hiver, soit d'été. Votre chemise et vos braies auront leur place sous le traversin du lit. Et le matin, lorsque vous vous lèverez, passez d'abord votre chemise et vos braies. Vous mettrez ensuite votre blanchet ou votre futaine; puis vous affublerez votre chaperon; après ce sera le tour des chausses et des souliers, puis des robes qui complètent l'habillement. Enfin, ceignez vos courroies et lavez-vous les mains. »

A ce moment l'empire de la mode s'étend avec une telle autorité sur l'ensemble des Français et les entraîne à de telles dépenses que le pouvoir royal s'émeut du déséquilibre économique menaçant. Saint Louis s'en formalise, et Joinville le complimente d'avoir donné l'exemple de la simplicité vestimentaire. En mai 1279, Philippe le Hardi croit pouvoir légiférer par loi somptuaire et sanction d'amendes contre quiconque se fera faire, grand seigneur plus de cinq vêtements par an, et autres gentilshommes, suivant leur rang, quatre ou deux, bourgeois riches de mille livres un habit et leurs femmes deux, avec prix fixés à trente sous l'aune d'étoffe pour les nobles, vingt-cinq pour les bourgeois. En 1294, Philippe le Bel reprend la loi de son père pour l'aggraver; mais la conquête des Flandres et la nécessité d'écouler l'abondance des riches productions flamandes obligent le roi à renoncer à cette sévérité pour ne pas mécontenter les commerçants d'Ypres, Bruges et Gand.

A la même époque, d'ailleurs, l'équipement militaire oblige les chevaliers à des dépenses extrêmes pour leur permettre d'assurer leur armement, qui n'est plus le simple habit de mailles de l'époque précédente. Sous le haubert, le combattant met maintenant un vêtement rembourré d'au moins trois livres de coton, le *gambeson*, le *pourpoint* ou le *auqueton*, devenu *hoqueton ;* et par-dessus le haubert, il passe la *cotte à armer* ou *cotte d'armes* portant les armoiries personnelles; le tout tenu aux reins par le ceinturon ornementé qui supporte la lourde épée à gauche, la dague ou *miséricorde* à droite. Aux épaules s'accrochent, en plaques protectrices, les deux *ailettes*. Aux jambes se passent des bottes ou des houseaux de cuir bouilli sous les chausses de mailles; aux genoux la protection des *genouillères* ou *poulains*, aux cuisses des *cuissots*, aux jambes des *grèves* ou *trumelières*. Aux coudes se mettent des *coudières*, et aux mains

des gants de daim avec plaques de fer. Pour la tête, l'ancien capuchon de mailles, faisant partie du vêtement métallique, devient une *coiffe* armée d'une *gorgerette* et par-dessus laquelle se pose le *heaume* conique, puis cylindrique, puis de nouveau conique, avec ses *œillères*, ses *ouïes* et, afin de donner l'aération indispensable, sa *visière* sur charnière qui permet de découvrir ou de cacher le *vis*, visage : pièce d'un poids énorme, remplacée, suivant les cas, par des casques solides aussi, mais plus légers, la *cervelière* et le *bassinet*, tandis que le heaume lui-même s'alourdit encore en se surchargeant d'ornements étranges, tels que cornes, figures d'hommes, animaux fantastiques. Enfin, une chaîne soutient pendu au cou l'écu taillé de manière à couvrir le cavalier en selle depuis le cou jusqu'aux genoux. Cependant que le cheval, lui aussi, se barde de chanfrein, de croupières, de poitrail en acier ou en mailles, et se vêt de housses traînantes. En tout, le chevalier porte sur lui, acier, cuir ou bourre, vingt et une pièces différentes — poids énorme qui, lorsqu'il est désarçonné, le rend à peu près incapable de se tirer des mains des assaillants.

Ceux-ci sont, en face des chevaliers, les *sergents*, anciennement serviteurs, devenus troupe organisée et portant le *haubert de plates*, le chapeau de fer rond, la cotte de mailles dite *haubergeon*, ou le simple pourpoint de cuir renforcé de plaques, et le bouclier rond dit *rouelle*.

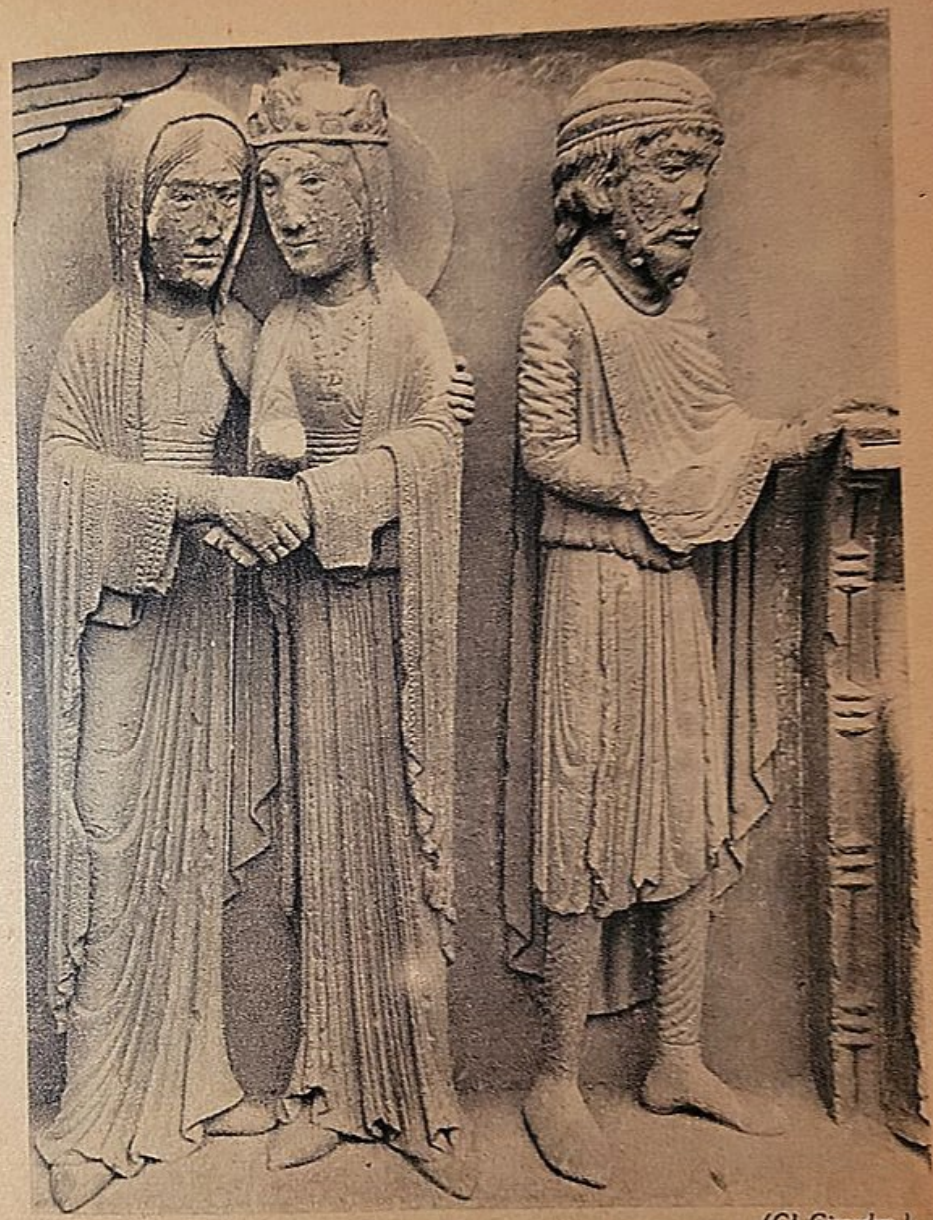
Les armes offensives sont, pour les chevaliers, le *glaive à bannière*, c'est-à-dire la longue et lourde lance décorée du petit drapeau carré aux armoiries du blason, et l'épée, devenue plus longue et moins large, avec lourd pommeau aplati portant aussi les armoiries en émail. Autour des combattants à cheval, les piétons manœuvrent la *guisarme*, hallebarde d'abord courte qui s'allonge peu à peu, le *dard*, javelot léger que chaque homme porte en faisceau de quatre, la grande *hache danoise*, survivance des invasions vikings ayant tranchant convexe et pointe en tête, la *masse*, dont la tête de fer est garnie de pointes, le *godendart*, issu du godendag flamand signifiant « bonjour », bâton à pointe aiguë que l'on manie à deux mains, le *faussard*, *faussil* ou *fauchard*, large coutelas emmanché sur une hampe, l'arc en os ou corne avec ressort d'acier, et enfin l'arbalète, arme imaginée, disait-on, par Richard Cœur de Lion, alors qu'en fait elle avait été connue des Romains, puis des Francs, un instant

proscrite par l'Église comme trop meurtrière, puis modernisée en *arbalète à tour* et *arbalète à étrier*.

Quant au clergé, lui aussi, à cette même époque, connaît des modifications vestimentaires dues, en grande partie, au fait que l'utilisation des soieries de fabrication française et leur décoration tout empreinte de l'esprit national donnent un essor particulier aux broderies et ornementations d'église maintenues, cependant, dans le cadre strict des prescriptions sacerdotales. Les trésors des églises, par exemple à Biville, dans la Manche, à Brienon dans l'Yonne, à Brignolles dans le Var, ont conservé des chasubles et des manteaux en général fort riches, brodés et galonnés dont le temps n'a guère qu'atténué les vifs coloris et l'éclat des orfèvreries, ainsi que des exemplaires —, plus ou moins bien maintenus en état, — de l'aube courte dite roque, *roccus*, et du surplis, *superpellicium*. Les tenues monacales d'hommes et de femmes achèvent de se fixer, avec les deux robes *gonne* et *coule*, en laine blanche, recouvertes de la chape noire des dominicains, la robe grise ou fauve à cordelière des franciscains, la tête rase, la guimpe, le voile et la *coule* ou *scapulaire* des religieuses dont les abbesses commencent à recevoir le droit de porter la crosse.

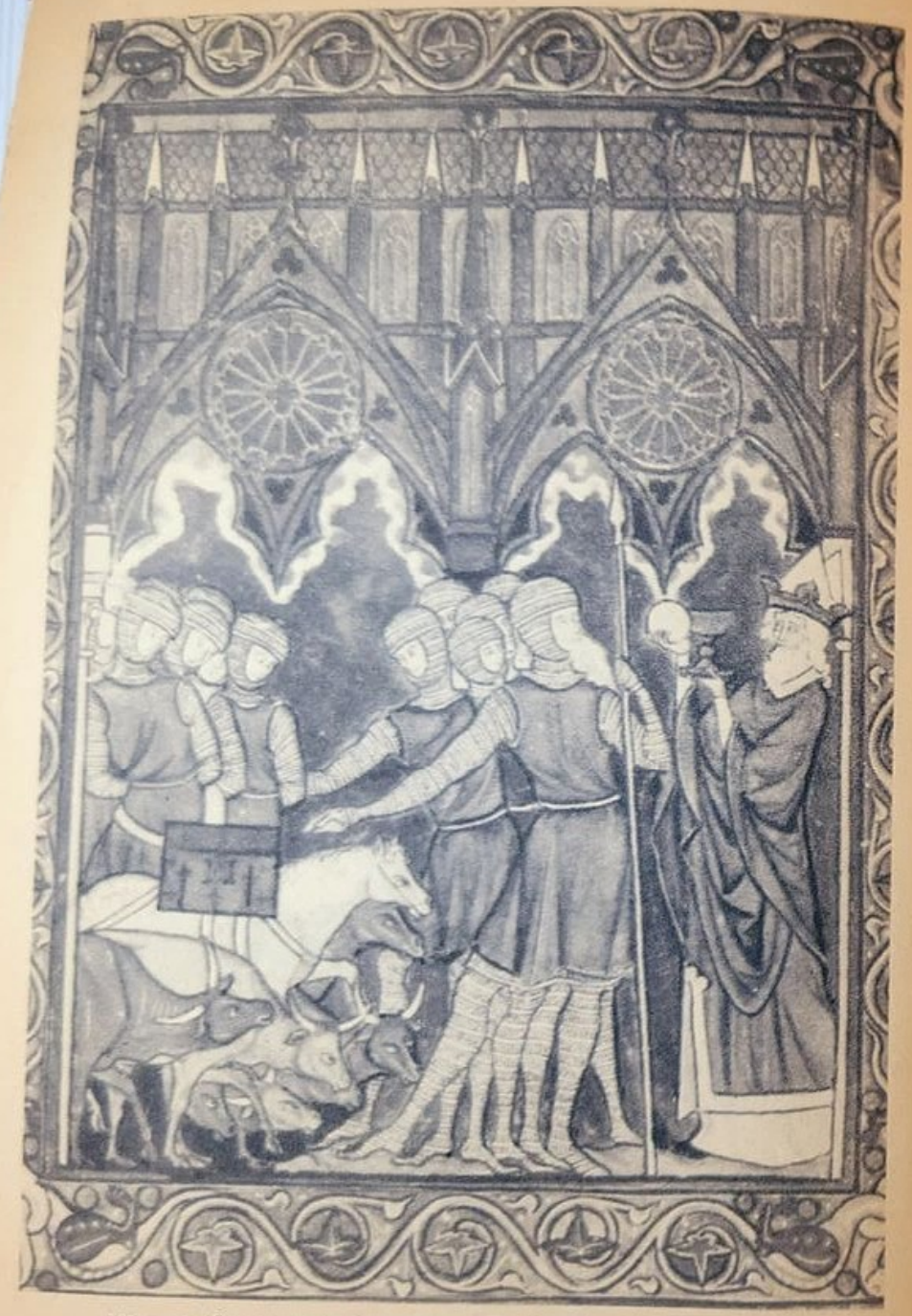
Pour toute cette période, l'abondance des documents sculptés et peints auxquels il convient d'ajouter les sceaux, ne laissent que l'embarras du choix entre les meilleures reproductions et les plus précises de tous les vêtements de toute nature et des accessoires non moins fidèlement reproduits avec ce minimum d'interprétations fantaisistes que l'on rencontre toujours aux œuvres de cette grande époque dans la sculpture, la peinture, le vitrail et la glyptique.

Les trois premiers Valois (Philippe VI, Jean II et Charles V : 1328-1380). — Un événement assez curieux se produit : la révolution vestimentaire subite et internationale au plein milieu d'un règne et au cours des débuts d'une grande crise politique et militaire — la guerre de Cent ans. En effet, Philippe VI de Valois, par disparition de la descendance directe de Hugues Capet, reçoit la couronne de France en 1328; et c'est seulement en 1340 que, de la manière la plus brusque, disparaît la mode inaugurée sous Philippe Auguste et régnant souverainement depuis près de cent cinquante ans. Or cette transformation

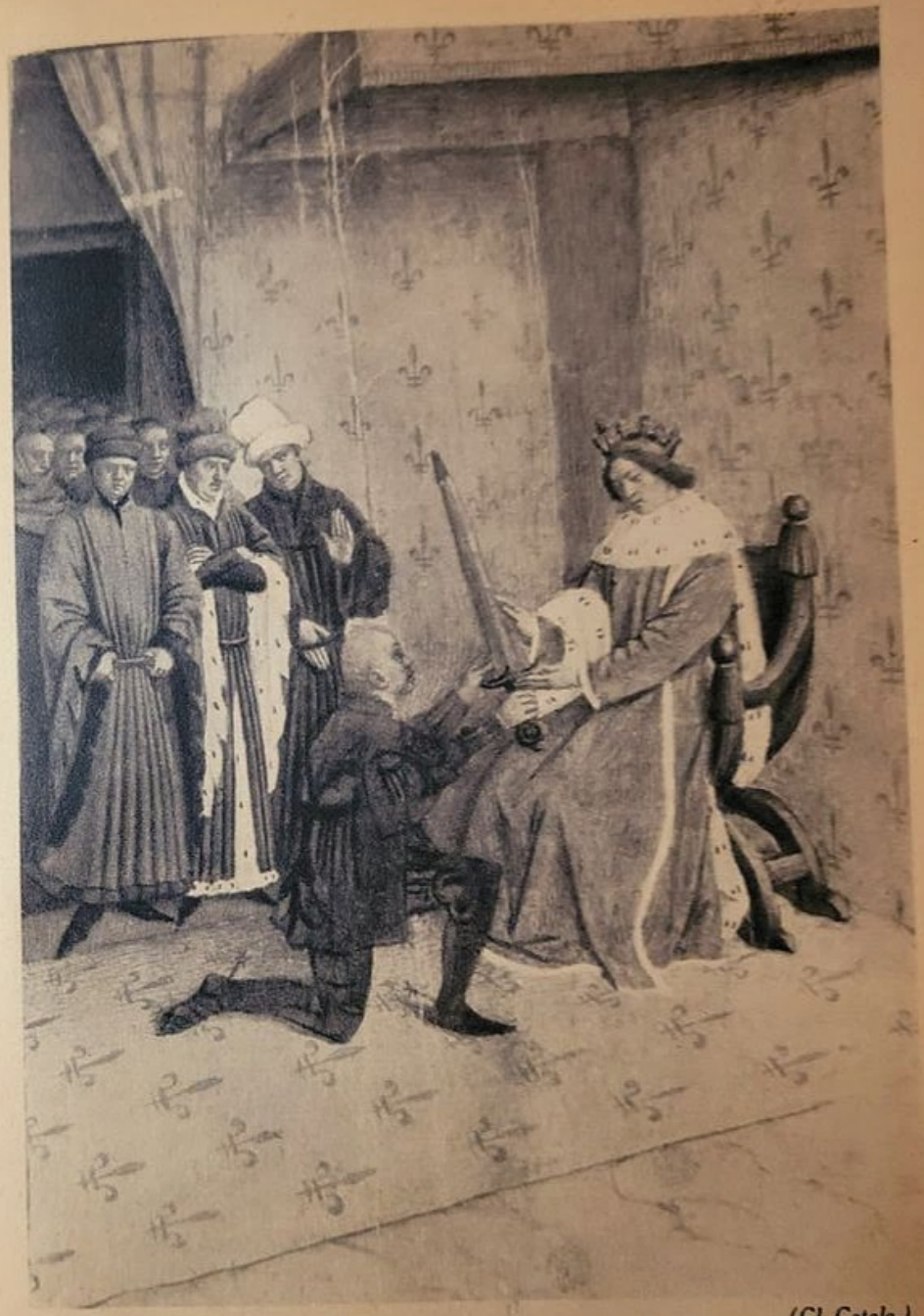


(Cl. Giraudon.)

V — La Visitation. Cathédrale de Chartres. Porte sud du Portail royal.



VI — L'Équipement des chevaliers. Psautier de Saint Louis.



(Cl. Catala.)

VII — Charles V remet à Du Guesclin l'épée de connétable. Miniature des *Grandes Chroniques* de Saint-Denis.



(Cl. Giraudon.)

VIII — Le Duc de Berry soupant au milieu de sa cour.
Très Riches Heures du duc de Berry. Chantilly. Musée Condé.

se produit en même temps en France, en Angleterre et en Italie : il semble, d'après les textes anciens, que l'origine de ce mouvement si prompt et si radical doive être cherchée en Espagne et plus particulièrement dans la région catalane.

En pleine tourmente, à la guerre militaire marquée par le désastre de Crécy se superpose la guerre frivole des *gens de robe courte* et des *gens de robe longue*. Frivole, mais ardente. Car les deux plus hautes autorités du temps, le pouvoir royal et le pouvoir ecclésiastique, se jettent dans la mêlée — et tous deux sont vaincus irrémédiablement. En vain Philippe VI, jadis vivement critiqué par le pape Jean XXII pour ses tenues trop libres à l'égard de la majesté royale, se fait-il une loi personnelle non seulement de se plier au port du grand costume d'apparat mi-romain mi-franc que Christine de Pisan devait un peu plus tard qualifier de « royal et pontifical », mais encore de s'en tenir, dans la vie quotidienne, aux vêtements amples et d'allure majestueuse portés par ses prédécesseurs sur le trône de France. En vain, le clergé prend-il ouvertement parti pour ces costumes un peu solennels qui demeuraient ceux des hommes de loi, de finances et d'administration, et ne craint-il point de lancer les foudres de la prédication et de l'anathème contre les modes neuves. Roi et clergé ont tort en face des nouveautés adoptées d'enthousiasme par la jeunesse et par les femmes, et suivies aussitôt par tous ceux qui, d'âge plus mûr, veulent quand même plaire encore et ne se point voir traiter de barbons et de ridicules.

Devant cette révolution le Chroniqueur de Saint-Denis dont on connaît la vivacité de plume et le goût pour les traditions, en vient à accuser les costumes nouveaux d'avoir attiré sur les Français la colère divine et de leur avoir valu en punition... le désastre de Crécy ! « Nous devons croire que Dieu a souffert ceste chose à cause de nos peschés : car l'orgueil estoit bien grand en France, surtout chez les nobles. Grande estoit aussy la deshonnesteté des habits qui couroient par le royaume, car les uns avoient robbes si courtes qu'elles ne leur venoient que aux fesses, et quand ils se baissoient pour servir un seigneur, ils monstroient leurs braies à ceulx qui estoient derrière eulx. Et pareillement elles estoient si estroites que il leur falloit ayde pour

les vestir et les despouiller, et sembloit que on les escorchoit quand on les despouilloit. Et les aultres avoient robbes froncées sur les reins comme femmes; et aussy portoient une chausse d'un drap et l'aultre d'un aultre; et leur venoient leurs cornettes et leurs manches près de terre, et sembloient mieulx jongleurs que aultres gens. Et pour ce, n'est pas merveille si Dieu voulust corriger les excès des Françoys par son fléau, le roy d'Angleterre... »

A cette diatribe, le continuateur de Guillaume de Nangis oppose une autre opinion parfaitement blessante pour l'honneur de la chevalerie : « Les seigneurs, dit-il, s'estoient faicts légers, afin de mieulx fuyr devant l'ennemy. »

Pour Philippe de Mézières, le jurisconsulte auteur entre autres du *Songe du Vergier* et conseiller royal, il incrimine les modes nouvelles du point de vue sanitaire, comme « troublant la digestion, comprimant l'estomac, ne défendant pas de la froidure », et aussi du point de vue financier comme obligeant, parce qu'elles « mettent les chausses en vue », à dépenser des sommes importantes pour acquérir les étoffes de luxe destinées à les fabriquer.

Tous ont beau dire : les gens de robe courte l'emportèrent au nom à la fois de l'élégance et de la commodité. Et ici encore les monuments figurés, particulièrement abondants et clairs à l'époque prospère de Charles V, nous font mieux comprendre les raisons du succès immense qui accueillit, soutint et développa la mode lancée si brusquement et si triomphalement à cette date précise de 1356.

Cette révolution semble avoir été basée sur un changement dans l'engouement pour les étoffes : jusqu'alors, c'est le drap qui était d'usage universel, et naturellement on continue de se servir pour les beaux vêtements du *rayé* de Gand, de l'*écarlate* de Bruxelles, de l'*yraigne* ou *araignée* d'Ypres, et des fabrications similaires de Montivilliers et de Rouen; mais les velours et les soies brochées, importations italiennes de Lucques, Florence, Venise, Alexandrie deviennent les matières favorites. (V. pl. VII.)

L'exemple le meilleur des nouveaux vêtements est le *jaque* ou *pourpoint* de Charles de Blois, pièce infiniment précieuse qui, après maintes tribulations, est à présent conservée au musée de Lyon où le peintre et historien Maurice Leloir a procédé à son examen scientifique et a levé le patron de cette relique émouvante. Car, tombé le

29 septembre 1364 sur le champ de bataille d'Auray, le rival malheureux de Jean de Montfort dont l'Église a fait un saint fut dépouillé par ses ennemis vainqueurs du riche jaque en satin à décor tramé de fil d'or que le prince portait sous son armure et que teignait le sang de ses seize blessures. Des soldats le vendirent aux Carmes d'Angers qui, à la place du cœur, cousirent un morceau de parchemin toujours en place et portant authentification en caractères du XIVe siècle. Sous Louis XIV, Joseph Grandet vit et décrivit le pourpoint dont l'inscription fut, au XVIIIe siècle, doublée d'une copie. Le 24 avril 1790, les Carmes cachèrent le précieux vêtement qui, volé par un soldat, fut vendu, en 1793, à M. Jouffrault, receveur de l'octroi de Saumur. Au décès de celui-ci, en 1848, le jaque passa au costumier Eudes, puis à l'antiquaire Carrand, à Albert Goupil, fils du marchand de tableaux, enfin, en 1888, au peintre Madrazzo, et, en 1907, au collectionneur Chappée qui en fit don au musée des Tissus de Lyon. Absolument intact, avec ses boutonnières, ses boutons, l'emplacement de la ceinture d'orfèvrerie malheureusement disparue portant à sa doublure de toile ouatée de la manche gauche les larges taches du sang de Charles de Blois, ce jaque est le document authentique le plus prestigieux et le plus intéressant à tous points — étoffe, forme, coupe et histoire — qui ait survécu aux disparitions des vêtements du XIVe siècle. La forme des manches, les trente-quatre boutons avec leurs boutonnières de soie verte, la qualité de l'étoffe sont ici du plus haut intérêt. C'est en 1340 que le jaque paraît dans le costume, soit trente-quatre ans avant le port de celui-ci par Charles de Blois; et la vogue en est, tout de suite, si considérable que les quatorze « maîtres-pourpoinctiers », établis à Paris en corporation depuis 1323, décident que chacun signera au collet, de sa marque personnelle, les jaques sortant de ses mains; et leurs statuts portent que chaque pourpoint contiendra un *gambais* ou rembourrage d'au moins trois livres. La marque du pourpoinctier de Charles de Blois a malheureusement disparu; mais les mesures sont bien celles des statuts, avec ce détail que des petits morceaux rapportés de même étoffe sous les manches prouvent que le duc avait dû faire un assez long usage de son jaque puisque des réparations avaient été nécessaires. Quant à la décoration de l'étoffe, elle est de broché en or

par médaillons octogones; et le bas de chaque manche est boutonné.

Ce jaque est le pourpoint militaire porté sous le haubert; mais il existe aussi, moins fortement rembourré naturellement, le même vêtement au civil. La ceinture, descendue de la taille jusqu'au haut des cuisses, faite de riches plaques d'orfèvrerie, supportait alors deux accessoires : une large bourse et le *badelaire*, ou *bazelaire*, poignard court et solide.

Les surcots restant l'apanage des gens de robes longues, les tenants des robes courtes mettent en manière de pardessus soit un manteau ouvert sur le côté, soit la *cloche* dont la fente s'ouvre largement devant.

Pour les jambes, maintenant très visibles et étroitement moulées, la mode des jeunes excentriques veut que leur vêture soit dépareillée, par exemple la droite en blanc, vert ou jaune, et la gauche en rouge, bleu ou noir, avec les souliers de même. On va plus loin encore en portant des chausses dont les pieds ayant chaussons et semelles, et dites *chausses semelées*, remplacent les souliers, mais exigent pour le mauvais temps soit des galoches en bois, soit des patins ferrés. Dans tous les cas souliers, chausses semelées, patins ou galoches sont du dernier mauvais ton si l'on oublie de les terminer par un *dard*, long d'au moins un bon pied et soutenu par une armature de baleines, — accessoire fort bizarre auquel est donné le nom de *poulaine* et qui, tantôt fouette le sol au cours de la marche, tantôt se vient attacher au genou par une chaînette d'or ou d'argent.

La papauté voit aussitôt dans cette invention la copie de l'ergot du diable, et s'insurge, soutenue, d'ailleurs, par la royauté : d'accord, Urbain V et Charles V déclarent que la poulaine est une « difformité imaginée en dérision de Dieu et de sa sainte Église ». La parfaite incommodité de ces pointes recourbées et ballottantes à chaque pas aurait suffi à en assurer la rapide disparition : l'anathème à la fois ecclésiastique et royal a pour résultat immédiat d'en provoquer, au contraire, l'immense succès car, dès le moment qu'elle se voit condamnée de manière aussi éclatante, la mode des poulaines devient une manière d'obligation mondaine et universellement adoptée, même par ceux qu'elle gênait et qui ne l'aimaient point.

Au même moment, des changements profonds se produisent dans le costume militaire : l'armure complète devient une véritable boîte d'acier complètement fermée et articulée à toutes les jointures. Une nomenclature spéciale désigne chacune des parties de cette carapace qui n'est plus le composé de pièces de l'époque précédente, mais bien un véritable vêtement métallique personnel et fait pour son possesseur sur mesure : le buste est logé dans un double plastron serré et ajusté que recouvre une jaquette; les bras sont habillés des *brassières* composées d'*épaulières*, de *bras*, de *coudières* et d'*avant-bras* que terminent les *gantelets*, ces derniers quelquefois armés de pointes aiguës aux phalanges et dits *gants à broches de fer ;* les jambes sont vêtues du *harnois de jambes* formé des *cuissots*, des *genouillères*, des *jambières* ou *grèves* et des *solerets* en longues *poulaines* armées d'éperons à molettes énormes. En outre, coudières et genouillères sont, à l'intérieur des plis de bras et de jambes, soutenues par des goussets de mailles, et à l'extérieur renforcées de leurs *gardes*, sortes de petits boucliers locaux de forme ronde. Sur la tête — le grand heaume massif et décoré étant réservé aux seules parades des tournois — on porte le *bassinet* qui, supprimant la coiffe de mailles, n'en garde que la partie garnissant le cou et dite *camail*, se pose à même la tête, se garnit d'une visière mobile allongée sur le nez, percée de trous et de fentes, et devient ainsi à la fois plus léger, plus commode et tout aussi solide au point de vue protection. Ainsi se constitue la manière d'uniforme que portent alors ceux qui prennent le nom de *gens d'armes*, écrit parfois d'un trait gendarmes, et manœuvrent sur les champs de bataille la lance de quatorze pieds de long, l'épée d'un mètre et la lourde hache à figure de cognée. A côté d'eux se battent les *gens de trait : pavaisiers* ou *pavescheurs* abrités derrière le *pavais* ou *pavois*, énorme bouclier sous lequel, vêtus comme les gens d'armes, mais coiffés d'un simple chapeau de fer, et maniant le *glaivelot* ou javelot, le *maillet*, du nom du maillet de fer dont ils faisaient un terrible usage, en même temps que la *plombée*, fléau terminé par une lourde boule de plomb; enfin, les archers et arbalétriers, ainsi que les *coustiliers*, tous portant le chapeau de fer, le *jaque* couvert de plaquettes et nommé *brigandine* parce que emprunté aux brigands de grand chemin qui l'avaient sinon inventé, du moins perfectionné à leur usage.

La première période de la guerre de Cent ans a une assez singulière répercussion sur le costume féminin : les Anglaises manifestaient, depuis un certain temps déjà, un goût presque extravagant pour les fentes pratiquées, en particulier, aux flancs des surcots, fentes par lesquelles on faisait voir, avec indiscrétion parfois, les vêtements de dessous. Les femmes, — tant épouses réelles accompagnant leurs maris, que filles destinées à l'agrément des soldats amenés en terre française par le roi d'Angleterre, — ne manquent point d'étaler leurs atours : la mode en prend texte aussitôt, et suit la voie montrée par ces robes audacieusement échancrées depuis les épaules jusque par-dessous les hanches, et donnant l'impression que le buste n'était plus habillé que d'une collerette d'étoffe retenue à la large jupe par deux étroites bandes taillées verticalement, cependant que la cotte, devenue entièrement visible, moule audacieusement les formes. Mais afin d'éviter les disproportions entre le buste et la jupe, les Françaises imaginent de renforcer les lignes en *pourfilant*, c'est-à-dire en garnissant les fentes ou échancrures de bandes d'étoffe ou de fourrure, et en couvrant dos et poitrine d'une pelleterie en figure de chasuble — ensemble qui se nomme le *corset fendu*.

A ces robes nouvelles, il fallait coiffures nouvelles aussi : les cheveux se tressent en nattes sur les tempes avec une troisième natte entourant la tête que surmonte la voilette empesée, dite *huve*, elle-même recouverte du chaperon. Cela, sans préjudice, pour certaines, du maintien de l'antique coiffe, rajeunie par le moyen des *fronteaux*, lourds diadèmes chargés d'orfèvrerie et surchargés de bourrelets arrangés en cornes, cœurs ou trèfles et dénommés *atours*, qui atteignent souvent à des tailles ridicules. Contre ces fantaisies baroques Eustache Deschamps a aiguisé ses traits les plus mordants en vers alertes :

Atournez-vous, mesdames, aultrement,
Sans emprunter tant de harribouras,
Et sans querir cheveulx estrangement,
Que maintes fois rongent souris et rats.
Vostre affubler est comme un grand cabas;
Bourriaux y a de coton et de laine,
Aultres choses plus qu'une quarantaine,
Frontiaux, filets, soye, espingles et nœuds.
De les trousser est à vous trop grand peine :
Rendez l'emprunt des estranges cheveulx.....

Et ainsi le règne de Charles V le Sage, — de qui la femme, cette noble et pondérée Jeanne de Bourbon que son mari surnommait « le soleil de son royaume », mit un frein par son haut exemple à l'extravagance de ces inventions vestimentaires, — se termine, après la mort de la souveraine en 1377, par une véritable orgie d'inventions plus compliquées, plus incohérentes les unes que les autres, préludes de celles qui allaient venir et surenchérir encore davantage.

Règne de Charles VI. — Les railleurs qui se sont, beaucoup plus tard, à la fin du XVIII^e^ siècle, gaussé des édifices étranges, en particulier des copies de la frégate *la Belle-Poule*, dont les coiffeurs inventèrent de charger la tête des belles contemporaines de Louis XVI, oubliaient ou ignoraient que les modélistes de Charles VI avaient fait pis encore : comme si, à la cour de l'Insensé, tous, hommes et femmes, avaient voulu se mettre à l'unisson avec le dérangement cérébral du pauvre roi dont la jeunesse ardente, si bien commencée, s'en venait sombrer dans l'incohérence.

Avec sa puissance d'évocation et le pittoresque de ses résurrections, Michelet a tracé de cette période du costume français un tableau particulièrement vivant : « Nos morts du XII^e^ siècle n'auraient pas vu sans indignation, que dis-je? sans horreur, leurs successeurs du XIV^e^. Grand eût été leur scandale quand la salle se serait remplie des monstrueux costumes de ce temps, des immorales et fantastiques parures qu'on ne craignait pas de porter. D'abord des hommes-femmes, gracieusement attifés, et traînant des robes de douze aunes; d'autres se dessinant dans leurs jaquettes de Bohême avec des chausses collantes, mais leurs manches flottaient jusqu'à terre. Ici des hommes-bêtes brodés de toutes espèces d'animaux; là des hommes-musique historiés de notes qu'on chantait devant ou derrière, tandis que d'autres s'affichaient d'un grimoire de lettres et de caractères qui, sans doute, ne disaient rien de bon. Cette foule tourbillonnait dans une espèce d'église : l'immense salle de bois qu'on avait construite en avait l'aspect. Les arts de Dieu étaient descendus complaisamment aux plaisirs de l'homme. Les ornements les plus mondains avaient pris les formes sacrées. Les sièges des belles dames semblaient de petites cathédrales d'ébène, des châsses d'or.

Les voiles précieux, que l'on n'eût jadis tirés du trésor de la cathédrale que pour parer le chef de Notre-Dame le jour de l'Assomption, voltigeaient sur de jolies têtes mondaines. Dieu, la Vierge et les saints avaient l'air d'avoir été mis à contribution pour la fête. Mais le Diable fournissait davantage. Les formes sataniques, bestiales, qui grimacent aux gargouilles des églises, des créatures vivantes n'hésitaient pas à s'en affubler. Les femmes portaient des cornes à la tête, les hommes aux pieds; leurs becs de souliers se tordaient en cornes, en griffes, en queues de scorpions. Elles, surtout, elles faisaient trembler; le sein nu, la tête haute, elles promenaient par-dessus la tête des hommes leur gigantesque hennin, échafaudé de cornes; il fallait se tourner et se baisser aux portes. A les voir ainsi belles, souriantes, grasses, dans la sécurité du péché, on doutait si c'étaient des femmes; on croyait reconnaître dans sa beauté terrible la Bête décrite et prédite; on se souvenait que le Diable était peint fréquemment comme une belle femme cornue. Costumes échangés entre hommes et femmes, livrée du diable portée par des chrétiens, parements d'autels sur l'épaule des ribauds, tout cela faisait une splendide et royale figure de sabbat. Un seul costume eût trouvé grâce : quelques-uns de discret maintien, de douce et matoise figure, portaient humblement la robe royale, l'ample robe rouge fourrée d'hermine. Quels étaient ces rois? D'honnêtes bourgeois de la Cité, domiciliés dans la rue de la Calandre ou dans la cour de la Sainte-Chapelle. Scribes d'abord du royal parlement des barons, puis siégeant près d'eux comme juges, puis juges des barons eux-mêmes au nom du roi et sous sa robe. Le roi laissant cette lourde robe pour un habit plus leste, l'a jetée sur leurs bonnes grosses épaules... »

C'est, d'ailleurs, sur deux textes du temps que Michelet s'appuie pour brosser cette manière de fresque, le latin de Clemengis et le français de Juvénal des Ursins :

« *Quid de cornibus et caudis loquar?* écrit le premier. *Adde quod in effigie cornutae feminae Diabolus plerumque pingitur.* »

Et le second écrit : « Les dames et damoiselles menoient grands et excessifs estats, et cornes merveilleuses hautes et larges; et avoient de chacun costé, au lieu de bourlées, deux grandes oreilles si larges que quand elles vouloient passer l'huis d'une chambre, il falloit qu'elles se tournassent de costé et baissassent. »

Le tout premier début de ce règne tragique avait été cependant bien brillant et prometteur : le jeune souverain intelligent, ardent — trop ardent —, amoureux de la gloire, porté à la générosité morale et matérielle, s'appuyant sur l'énergie du connétable de Clisson, semblait devoir être un très grand souverain et faire le bonheur et la force de son royaume. Tant de belles promesses, emportées par une frénésie de plaisir, sombrèrent très vite dans le malheur des fantaisies, des dépenses, des luttes intestines, de la guerre étrangère, et de la démence. Et la mode ne suivit que trop cette pente lamentable.

Cela commença par une frénésie de mascarades au cours desquelles rien n'était respecté, ni la raison, ni la décence. Et le fameux bal des sauvages, au cours duquel Charles manqua périr dans les flammes, ne fut qu'une des incohérences de cette incohérence générale. « Avoir le goût des habits étranges n'est pas avoir le goût des beaux habits », écrit Quicherat. Charles VI — probablement sous l'influence de sa jeune femme, Ysabeau de Bavière — se mit à affectionner les modes bohémienne et allemande et à essayer de les imposer à la place des françaises, mais en les travestissant. Son frère, Louis d'Orléans, épris de faste et féru de galanterie, se mit en tête alors de relever et de donner le ton à la cour et à la ville : il le fit avec une incomparable maestria, un sens raffiné de l'originalité et une étonnante fantaisie, en même temps qu'avec un luxe étourdissant et le plus parfait mépris des questions d'argent. Tellement grand ce mépris qu'il aurait été la cause directe de la mort tragique de ce jeune et brillant prince, époux de la belle Valentine Visconti, assassiné traîtreusement, le 23 novembre 1407, au coin de la rue Vieille-du-Temple par dix-sept spadassins aux ordres de Jean sans Peur, duc de Bourgogne. On a donné de ce meurtre sauvage une version officielle rattachée à la politique générale. Mais l'organisation même du crime et sa perpétration matérielle se rattacheraient directement à l'histoire du costume et aux excentricités vestimentaires du duc : voici dans quelles conditions, si l'on en croit un écrivain contemporain, l'annaliste de Lucques. Un certain marchand, Dino Rapondi, dont Froissart parle comme d'un familier de la cour de Bourgogne

et d'un conseiller de Jean sans Peur, en même temps que comme d'un négociant en soieries avec comptoirs en Italie, à Montpellier, à Bruges et à Paris notamment, aurait été créancier de Louis d'Orléans pour d'assez fortes factures relatives justement aux innovations et élégances dispendieuses du prince. Or, gêné d'argent, Louis aurait confié le soin de régler ses nombreux fournisseurs, en obtenant des rabais importants, à son trésorier, homme dur et retors, qui essaya de ne payer que le tiers des relevés établis par les marchands, dont Dino Rapondi, originaire de Lucques, ville où écrit l'annaliste. Et le soyeux, enragé de colère à l'idée de perdre tant d'argent, non seulement aurait abondé dans le sens des idées sanguinaires de Jean, lorsque celui-ci consulta son entourage sur l'opportunité de l'assassinat de son cousin, mais, soucieux de venger lui-même ses créances, se chargea d'organiser l'opinion dans les différentes villes où Louis jouissait de popularité, et de faire admettre le meurtre par tous ceux que le jeune frère du roi Charles VI avait séduits par son charme, sa gaieté et sa grâce conquérante. Dino Rapondi aurait alors en toute tranquillité fait régler ses factures par la veuve jusqu'au dernier sol et sans discussion, ni expertise, comme sans aucun souci ni du crime bassement commis, ni du mal que ce lâche assassinat, profitable à sa caisse, causait à la France.

Quoi qu'il en puisse être de la réalité de ce récit, il n'en demeure pas moins exact que les riches marchands, comme le fut ce Dino Rapondi, tenaient chez les grands seigneurs une place considérable due au fait que leurs fortunes éclatantes les rendaient nécessaires à tous et leur donnaient sur la noblesse et la bourgeoisie une autorité dont ils usaient et abusaient volontiers : les exigences quotidiennes de la mode étaient à la fois la raison, le prétexte et l'excuse de cette emprise tournant à l'autocratie. Pour bien comprendre ces exigences, il suffit d'analyser l'une après l'autre les figures de damoiseau, d'officier de grande maison, de dame, de marchand, de bourgeois sculptées sur la cheminée du musée des Thermes. On y découvre tout ce qui constitua le costume des diverses classes de la société vers 1390; et c'est la meilleure galerie qui se puisse concevoir. Les hommes continuent de porter le costume court que le règne précédent a donné pour règle à tous; mais, à cause des variations de la température, ils le couvrent de la *houppelande*, manière

de grande robe de chambre très montante, tenue par une ceinture et flottante, dont les manches très larges et traînantes permettent de porter sans les froisser les manches également volumineuses de la jaquette, manches qu'après 1400 on arriva à baleiner pour les faire bouffer, cependant que le col se serrait avec un feston juste sous le cou. Faites en drap, laine ou soie, en damas, en velours ou uni ou décoré, avec doublure et fourrures, découpées sur les bords, festonnées, brodées, les houppelandes, dont le type classique est fourni par la miniature de la Bibliothèque nationale (*mss. fr.* 2810), se présentent longues ou raccourcies, mais toujours somptueuses, telles que se montre sur cette peinture la houppelande du duc de Bourgogne, ou bien sur un manuscrit du Louvre celle de ce grand seigneur qui porte chaperon en tête, et oiseau sur la main gauche.

La mode des coiffures est ici aussi très variable : tantôt simple chapeau de forme ronde avec fourrures et étoffe en bouillonnés, tantôt *barrette* noire pointue, tantôt enfin, le chaperon conçu en cornette très large autour de la tête et retombant soit sur une épaule et soit sur l'autre, puis venant s'engager dans la ceinture, tandis que la forme et la couleur, ou bleue, ou blanche deviennent, durant les luttes civiles du début du XV^e^ siècle, un signe de ralliement.

En même temps, les bijoux emblématiques d'or, d'argent et d'émail, découpés et incrustés, déploient un luxe inouï sous toutes les formes : bagues, colliers, bracelets, agrafes, broches et pendants, les hommes se couvrant des uns et des autres aussi bien que les femmes.

D'ailleurs, costumes masculins et féminins se ressemblent fort, puisque les femmes portent surcots, cotardies, houppelandes, chaperons à cornette, bottes courtes et bottes larges, gants de peau de chamois ou de chien, tout comme les hommes. Seules diffèrent naturellement les coiffures : les hommes ayant les cheveux longs, frisés derrière la tête et des barbes fourchues pour commencer, puis l'occiput, les tempes, les joues, lèvres et menton strictement rasés; cependant que les dames dissimulent leurs cheveux sous les hautes coiffures enveloppant la tête et tellement surchargées de pierreries que la coiffe de mariage d'Ysabeau de Bavière compta quatre-vingt-treize diamants taillés et entremêlés de rubis, saphirs et perles. (V. pl. VIII et IX.)

Une indication curieuse est celle des prix fournis par

les annalistes contemporains et dont voici le résumé : en 1429, une paire de souliers d'homme vaut huit sous, une paire de patins huit blancs, une aune de futaine seize sous et une de bonne toile douze sous; en 1421, le drap monte de seize sous à quarante et la serge en vient à seize sous — prix que les acheteurs de ce temps jugèrent écrasants et exorbitants, et dont nous pouvons nous rendre compte en rappelant que, vingtième partie de la livre, le sou de 1420 valait environ deux francs-or de la monnaie de 1913.

L'équipement militaire, durant ce règne que marque le désastre d'Azincourt — dû en grande partie à l'exagération des armements défensifs devenus d'un poids et d'une complication extraordinaires —, continue son évolution tout en se heurtant à un engin nouveau : le canon à poudre. La garniture triple dont s'enveloppe le buste du chevalier s'avère insuffisante et on la remplace par un vêtement nouveau : la cuirasse. Deux plastrons d'acier, poitrine et dos, s'attachent l'un à l'autre, couvrent le buste jusqu'à la taille, et se terminent au bord inférieur par un jupon de mailles renforcé des *faldes* ou *fauldes*, lames d'acier servant de garnitures. Le camail, à son tour, cède la place à la *mentonnière* et au *gorgerin* reliés au bassinet. Et ainsi l'homme d'armes devient, de la tête aux pieds, une véritable statue de fer — le *fervétu* de Froissart, qui se trouve si bien protégé qu'il abandonne, comme inutile, la protection de l'écu. Mais le chevalier commet la faute de conserver aux solerets les poulaines si parfaitement gênantes qu'au moment du combat, beaucoup les faisaient couper au ras des doigts de pied. En sus, soucieux d'élégance, le porteur d'armure recouvre sa cuirasse d'une cotte déceinte à larges manches, et, pour les plus élégants, d'une *huque* à longs pendants déchiquetés, cependant que sur les bassinets des capitaines s'échafaudent plumets, panaches, houppes de diverses passementeries et cercles d'étoffes variées ou d'orfèvrerie.

Les gens de pied ne peuvent suivre cette mode nouvelle : l'armure, trop pesante, exige le cheval; — mais ces lourdes statues équestres vivantes risquent d'écraser la piétaille. Alors celle-ci, contre les fervêtus, braque des armes nouvelles redoutables : le *bec de faucon*, marteau de fer à long manche et à croc qui harponne le cavalier, le désarçonne et l'envoie à terre incapable de se relever seul; le *plançon*, terminé en carrelet de fer comme le matras des Gaulois;

et le *canon à main*, futur fusil; l'emploi de cette arme alors tout originale au siège d'Arras, en 1414, montre toute l'efficacité de l'engin neuf dont, dès 1411, le duc d'Orléans avait muni — force pour l'époque formidable — onze mille de ses combattants, et qui se mit très vite dans les combats à dominer l'arc anglais dont la robustesse et la qualité avaient fait la force de l'infanterie britannique durant la première période de la guerre de Cent ans et qui se trouva ainsi promptement maîtrisé.

Règne de Charles VII. — Avec celui qui commença par n'être que le « roi de Bourges » et qui finit sous le nom de « Charles le Victorieux », paraît et règne sur tout l'Occident la souveraineté du *hennin*, l'un des ornements féminins les plus violemment combattus par l'Église — en vain, d'ailleurs. Et pourtant le talent d'invective et d'ironie sarcastique ne manque pas aux ennemis que cette parure de tête déchaîne subitement et qui épuisent leur science canonique, leur éloquence enflammée, et leurs hyperboles menaçantes contre la malheureuse coiffure et ses obstinées tenantes. Le frère breton Thomas Couette, de l'ordre des Carmes, en 1428, parcourant les Flandres, l'Artois, l'Amiénois, le Cambrésis, le Tournaisis, le Ponthieu, le Ternois et un moine augustin, en 1429, faisant courir tout Paris, vouent aux pires châtiments éternels les belles porteuses de hennin qui les écoutent dévotement l'un et l'autre, et ne continuent pas moins, une fois sorties du sermon, à rivaliser d'élégance et de fantaisie excentrique dans le dessin de cet étonnant édifice. Chroniqueur pittoresque, Monstrelet a laissé de cette campagne contre les hennins un tableau alerte : frère Thomas Couette, du haut de « l'eschaffault » où il avait dit sa messe, «blasmoit et diffamoit très fort les femmes de noble lignée et aultres, de quelque estat qu'elles fussent, portant sur leurs testes haults atours et aultres habillemens de parage, ainsy qu'ont accoustumé de porter les nobles femmes aux marches et pays dessus dicts. Desquelles nobles femmes nulle avec iceulx atours ne s'osoit trouver en sa présence; car quand il en voyoit une, il esmouvoit après elle les petits enfans, et les faisoit crier : « Au hennin! au hennin! » Et tous, quand les dessus dictes femmes s'esloignoient, iceulx enfans en continuant leur cri, couroient après et s'esforçoient de tirer à bas lesdicts hennins. Pour

lesquels cris et voyes de faict, s'esmurent en plusieurs lieux de grands rumeurs entre lesdits criant au hennin et les serviteurs d'icelles dames et demoiselles. Néanmoins ledict frère Thomas continua tant et fist continuer les cris et blasphèmes des susdicts, que les femmes portant haults atours n'alloient plus à ses prédications sinon en simple estat et coiffes ainsy que les portent femmes de labeur et de povre condition. Et mesme il arriva que la plupart estant retournées en leurs propres lyeulx ayant vergogne des injurieuses parolles qu'elles avoient ouïes, jectèrent bas leurs atours et en prirent aultres tels que les portoient les femmes de béguignaige : et leur dura ce petit estat aucun espace de temps. Mais, à l'exemple du limaçon, lequel quand on passe près de luy retire ses cornes par dedans, et quand il n'ouyt plus rien, les reboute dehors, ainsy firent icelles; et assez tost après que ledict prescheur se fust desparti du pays, elles oublièrent sa doctrine et reprinrent petit à petit leur vieil estat, tel ou plus grand mesme qu'elles n'avoient accoustumé de porter aultrefois. »

La forme exacte de ces « atours » à la fois si populaires et si décriés ne saurait être fixée, car il semble bien que les idées personnelles des unes et des autres en aient fait varier les figures presque à l'infini : la diversité des miniatures et cinq vers du très exact et très utile, pour nous, *Parement et Triumphe des Dames* que rima le poète et capitaine des gardes du duc de Bourgogne, Olivier de La Marche, confirment cette liberté d'inventions variées :

Je vis atours de diverses manières
Porter aux Dames pour les mieulx atourner :
L'atour devant et celuy en derrière,
Les haults bonnets, couvre-chiefs à bannière,
Les haultes cornes pour dames triumpher...

En général, le hennin apparaît sous la forme d'une pièce de linon empesé que tend et maintient la rigueur souple de fils d'archal portant une coiffe de soutien. Le dessin le plus courant est celui d'un cornet très long et très pointu, cachant entièrement les cheveux, mesurant jusqu'à trois pieds de long, et recouvert d'un tissu plus ou moins éclatant et bariolé que renforcent de longues barbes de cambrésine ou de linon, et décorent des voiles flottants en crêpe léger. Parfois le hennin se fait en forme de croissant; d'autres fois, en deux cornes brodées et surbrodées.

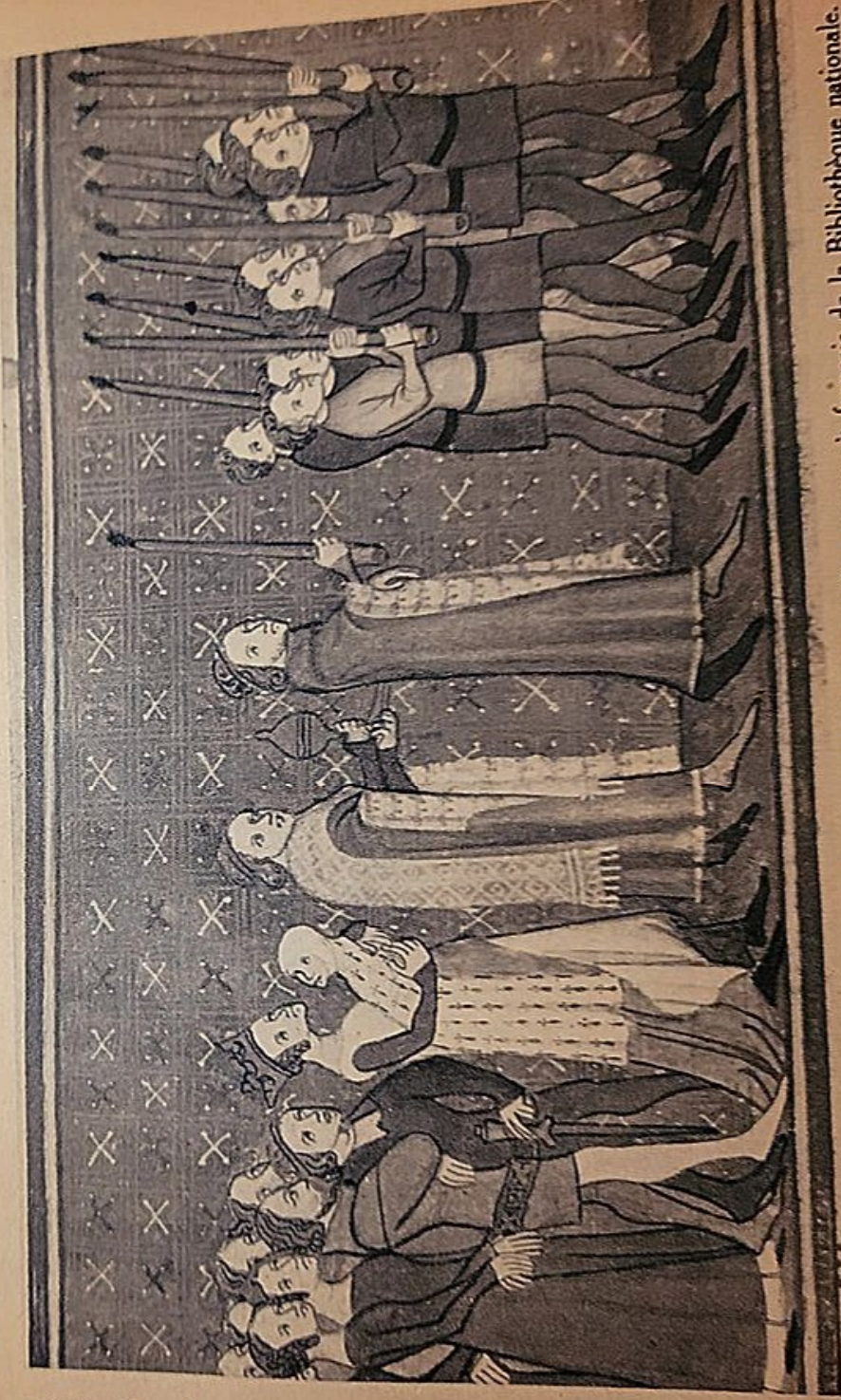
Plusieurs tableaux du musée du Louvre, de nombreuses miniatures et un certain nombre de statues présentent les divers exemples de hennins dont la forme conique et pointue classique est donnée en particulier, à la Bibliothèque nationale, par la miniature représentant la réception à Nantes du duc Jean de Montfort et de sa femme (v. pl. X). Cette mode du hennin ne dure d'ailleurs qu'un petit nombre d'années; car, outre les prédicateurs en vogue, elle a contre elle nombre de femmes dont les chevelures souffrent d'être ainsi violemment retroussées et tirées dans le but de dégager le front : et, au premier rang de celles-ci se trouve la grande favorite de Charles VII, Agnès Sorel, qui, portant le hennin comme toutes ses contemporaines, s'en déclare l'adversaire au bénéfice d'une parure de tête lui paraissant plus en rapport avec sa beauté : la pièce plate façonnée par derrière pour contenir les cheveux et issue du chaperon, à telles enseignes qu'elle fut surnommée « Madame des Chaperons ».

A ce moment, le règne de Charles VII commencé à la cour de France dans une gêne voisine de la misère et qu'aggravait le contraste du luxe éblouissant affiché par la cour de Bourgogne, se termine, au contraire — renversement complet de la situation —, par le développement d'un faste vestimentaire que justifie pleinement l'étonnant développement économique du royaume sorti victorieux des affres de la guerre de Cent ans et immédiatement enrichi, dans toutes les classes de la société, par le triomphe de l'industrie et du commerce entièrement rajeunis et ardemment actifs. Le désir de « paraître » est tellement universel qu'à l'usage des fils de famille, le poète Michault imagine de vanter et de codifier la « variance en habits » en des termes d'une étonnante prodigalité : « Ayez l'œil à changer de mise — traduit Quicherat présentant la poésie un peu abstruse de l'auteur —, un jour soyez en bleu, un autre en blanc, un autre en gris; aujourd'hui portez robbes longues comme un docteur de faculté; demain vous faudra toutes pièces rognées et étroites. Qu'aux souliers ronds succèdent souliers à bec pointu, à ceux de cordouan ceux de basane, aux empeignes couvertes empeignes découpées. Surtout, ne faites pas garenne de vos habits : on vous les apporte le matin, donnez-les le soir, et tôt faites-vous-en commander d'aultres. » Conseils qu'approuvaient fort les fabricants de tissus dont les modélistes rivalisèrent aussitôt d'ardeur

et d'imaginations, parfois saugrenues, mais le plus souvent raffinées et gracieuses, pour décorer, tramer, brocher de dessins et couleurs toiles, velours et damas.

Cependant, s'il est fort luxueux d'aspect, le costume du temps de Charles VII demeure assez peu compliqué : à même le corps une chemise, par-dessus un gilet à manches qui, suivant le cas, se nomme ou pourpoint, ou gipon, et par-dessus encore une jaquette ou une robe courte, cette dernière disparaissant complètement à partir de 1440. Assez curieusement taillée, la jaquette masculine est composée de deux pièces reliées par une couture qui dessine la taille; et ces deux pièces froncées à gros plis vont s'élargissant en sens inverse à partir de la taille elle-même, tandis que les manches en forme à gigot sont maintenues par des *mahutres* ou *mahoitres*, sortes de ballons posés extérieurement dans le jaque militaire et intérieurement dans la jaquette civile. Et la jupe de la jaquette va se raccourcissant d'année en année. La doublure en est de soie ou de lainage, et les couleurs tournent dans une gamme où dominent le gris, le brun, le noir et aussi, soit l'amaranthe, soit le vert intense. Quant aux pardessus, ils sont courts, larges, ouverts devant, sans ceinture et de moins en moins garnis de fourrures.

Pour les pieds, les uns conservent le goût des chausses semelées qui dégagent et moulent la jambe; les autres adoptent le soulier montant et lacé sur le côté, avec semelle épaisse, le patin de liège ou de bois à talons hauts, avec cales sous le devant du pied pour assurer l'équilibre, ou encore les lourds houseaux montant à mi-cuisse. Sur la tête, le chaperon, non plus drapé à la main sur l'épaule, mais tout fait, c'est-à-dire avec une coiffe entourée d'un bourrelet; ou bien le chapeau, tantôt pointu, très haut, sans bords, tantôt cylindrique, tantôt rond avec bords retroussés ou rabattus; des crêtes, des découpures, des plaques de bijouterie nommées *affiques* décorent ce chapeau dont un exemple célèbre nous est fourni par le portrait de Charles VII au Louvre et que décrit ainsi un de ses contemporains : « Deux gros *canons* de fil d'or de Florence pour faire deux boutons garnis de grosses houppes pour mettre et attacher à une chaînette d'or pendant à un cordon ou ceinture d'or, faite à charnière pour mettre à l'entour d'un chapeau couvert de tripes de soie vertes. »



IX — *Cortège du baptême du fils de Charles VI.* Miniature d'un manuscrit français de la Bibliothèque nationale.



X — Jean de Montfort, duc de Bretagne, et sa femme recevant l'hommage des habitants de Nantes. Gravure de la Bibliothèque nationale.



XI — Portrait de Charles VII, par Jean Fouquet. Paris. Musée du Louvre.



(Cl. Giraudon.)

XII — Anne de Bretagne entourée des saintes Anne, Ursule et Hélène
Miniature des *Grandes Heures* d'Anne de Bretagne, par Jean Bourdichon.

Quant aux femmes, d'abord assez simples tant que dure la crise si rude des débuts du règne, elles s'empressent de suivre l'exemple que leur donne la maîtresse en titre du roi, Agnès Sorel, lorsque celle-ci prend sur la mode autant d'empire qu'elle en possède sur le roi. Le chroniqueur flamand favori de Charles le Téméraire, Georges Chastellain, s'indigne des libertés prises par Agnès Sorel et du ton donné par elle aux dames de la cour à qui, du haut de sa situation irrégulière, la grande élégante fait la loi : « Portoit queues un tiers plus longues que nulle princesse du roïaume, plus haults atours, plus nombreuses robbes et plus couteuses; et de tout ce qui à ribaudise et dissolution pouvoit conduyre en faict d'habillemens, de cela fust-elle produiseuse et monstreuse : car se descouvroit les espaules, et le sein par-devant jusqu'au milieu de la poitrine. » Ce dernier détail, dans sa hardiesse étrange, nous est fourni par un document plus étrange encore : le tableau dans lequel Jehan Foucquet a pris pour modèle d'une Notre-Dame destinée à l'église de Melun, Agnès Sorel, vêtue d'une robe de velours noir et le sein nu. Sous l'impulsion d'Agnès, la robe se fait collante aux manches et au corsage, de plus en plus largement ouverte par devant, un revers rabattu aux épaules, l'échancrure de poitrine couverte d'un pan de drap brodé ou de velours, dit la *pièce* ou *tassel*, sous lequel pose le *touret* ou *gorgerette*, fait d'un fichu de légère gaze, cependant que la ceinture, attachée sous les seins, se boucle par derrière, que la jupe, très ample et très longue par derrière, bride sur le ventre et se borde au bas de la *laitice*, bande soit de velours, soit de pelleterie blanche. Mitaines, colliers, bagues, affiques et décorations orfévrées achèvent d'enrichir cette parure très décorative que surmontent le hennin d'abord, la coiffe basse ensuite.

Aussi bien pour les hommes que pour les femmes, les documents figurés ici abondent et sont de qualité : l'un des plus caractéristiques est fourni par le couple d'une dame et d'un gentilhomme à la tapisserie de la bibliothèque de Berne; ensuite viennent d'autres détails de cette même pièce magnifique; puis des manuscrits et tableaux de Foucquet et diverses miniatures. (V. pl. XI.)

A cette époque, la mode crée une innovation : le costume spécial pour le deuil qui jusqu'alors ne se marquait que par l'emploi des plus beaux vêtements le jour du convoi

d'un être cher disparu. Peut-être fût-ce l'exemple fourni par les Espagnols se vêtant de noir en ces circonstances, qui vint influer sur les maîtres ès costumes du XVe siècle, et incita les hommes à porter pour les grands enterrements le large manteau noir, en drap, traînant et surmonté du *chaperon embronché*, c'est-à-dire présentant une coiffe avançant de manière à plonger le visage dans la pénombre, — et les femmes à se draper dans le manteau noir et à se couvrir la tête de l'antique coiffure à *barbette* et *couvre-chef*, telle qu'on la trouve au musée de Versailles sur la statue funéraire de Michelle de Vitry, veuve de Jean Jouvenel des Ursins : seules les veuves royales devaient porter le deuil en blanc — ce pourquoi la reine douairière recevait le nom de *reine blanche*.

C'est surtout le costume militaire qui, à ce moment de délivrance de la France sortant victorieuse du long cauchemar de la guerre de Cent ans, prend une importance particulière, en grande partie sous l'influence du connétable de Richemont, ce prince breton ayant attaché autant d'importance aux questions d'équipement qu'à celles de la tactique et de la stratégie, et se trouvant avoir été, en somme, le premier organisateur de l'armée régulière en France.

Laissant le *harnois brun* — c'est-à-dire verni, coloré et doré — aux galas des tournois, on prend à ce moment pour la guerre le *harnois blanc*, fait de fer ou d'acier poli, avec la cuirasse en quatre pièces : dos, reins, poitrine et estomac, les *flancards* pour protéger les cuisses, la *salade* pointue à couvre-nuque, *garde-vue* couvrant les yeux et *bavière* protégeant le menton, ou bien le *heaumet* ou *armet* de forme ronde avec un grillage sur le visage. Par-dessus le harnois, le chevalier revêt à son gré le *tabard* en forme de dalmatique, ou la cotte à grandes manches dite *journade*, ou le *mantelet*, ou, surtout, cette huque découpée et à manches volantes qui est dénommée *paletot*. Cependant que le destrier est aussi paré que le cavalier, et que les moindres archers et coustiliers se couvrent de soie, de drap incarnadin. Richemont, créateur en particulier des *francs-archers* à effectif de dix-huit mille hommes, des *cranequiniers*, armés de l'arbalète à mécanique nommée *cranequin*, est même l'inventeur du premier embryon d'uniforme, la garde des trois mille archers et cranequiniers du roi portant des hoquetons vermeils, blancs et verts avec plumet pareil à la salade.

Et ici, une mention particulière doit être donnée à l'équipement de Jeanne d'Arc, tel qu'il apparaît dans la tapisserie d'origine allemande conservée au musée d'Orléans, et sur laquelle la Pucelle est représentée entre son arbalétrier et son page, à cheval, et portant un heaumet sans visière entouré d'une cornette avec aigrette et joyau, un pourpoint, de longues chausses, de lourds éperons, des gantelets, et cette huque en drap d'or déchiquetée de tous côtés, dont les piétons bourguignons se servirent pour l'arracher de sa selle lors de la fatale sortie de Compiègne et dont l'article 13 de son acte d'accusation lui reproche durement la haute richesse élégante. Reproche purement hypocrite d'ailleurs : car, chef d'armée et entourée d'une auréole d'admiration et de dévouement, Jeanne ne pouvait pas se montrer médiocrement vêtue au milieu des étincelants cortèges d'état-major ruisselants de damas cramoisis, de satins bleus, de plumes d'autruche colorées violemment, de houppes, de fourrures, d'orfèvreries dont le fameux roman du *Petit Jehan de Saintré* énumère si complaisamment les détails dans la description des garde-robes de son héros et des chevaliers, ses contemporains.

Et sur ce tableau d'éblouissement vestimentaire en rapports directs avec le renouveau de la France victorieuse et l'élan donné à l'économie générale du pays rajeuni sous l'influence de Jacques Cœur, se termine le règne de Charles VII, parti de si bas pour arriver à un tel épanouissement politique et économique.

Règne de Louis XI. — Le souverain « curieux homme » dont Michelet a analysé avec tant de pénétrante acuité la psychologie difficile et compliquée, a joué, dans l'histoire du costume français, un rôle très actif, et, par moments, contradictoire : car, au début de son règne, Louis XI se montre rigoureusement hostile à tout ce qui peut éveiller l'idée de luxe et de faste, et, au contraire, en ses dernières années se met à donner l'exemple de la richesse et de l'élégance jusque dans les moindres ajustements. Le témoignage de Philippe de Commynes, ce témoin si précis des faits et gestes du règne, est ici catégorique : une affirmation par époque. D'abord, dit-il, « nostre roy s'habilloit fort court, et si mal que pis ne se pouvoit; et assez mauvois draps portoit aucunes foys, et un mauvais chapeau différent

des aultres, et une ymaige de plomb dessus »; ceci est le passage dont se sont servis tous les peintres, tous les metteurs en scène pour représenter un Louis XI décrépit et valétudinaire, dont l'aspect est devenu un des poncifs de l'art et du théâtre, au mépris de la réalité. Ensuite, parlant des dernières années de son maître, Commynes écrit : « Il se vestoit richement, ce que jamais n'avoit accoustumé par avant et ne portoit que robbes de satin cramoisy, fourrées de bonnes martres; et il en donnoit aux gens, sans que on les luy eust demandées. »

Opposition si flagrante que tous les historiens du costume ont à l'envi cherché les motifs qui, chez ce grand politique avisé, subtil et toujours maître de soi, avaient pu commander une si prodigieuse volte-face dans son opinion et ses actes.

A bien examiner les faits, et surtout les comptes de trésorerie royale, il semble que l'on puisse conclure ainsi. Lorsque Louis XI jeune — c'est-à-dire à l'âge auquel précisément on aime à soutenir son physique par les agréments du costume, et l'on se plaît à voir autour de soi hommes et femmes soigneusement parés — se montre si parfaitement hostile aux dépenses somptuaires pour lui-même, pour sa cour et pour ses sujets, c'est que le nouveau souverain a été effrayé par la disproportion existant entre les ressources publiques de la France et privées des Français d'une part, et, d'autre part, l'état général des finances tant de l'État que des particuliers, surtout par rapport aux dépenses indispensables à effectuer, et aux budgets de ses voisins, la somptueuse Bourgogne notamment. Au contraire, lorsque Louis XI vieux — ou réellement plus vieilli par le travail qu'avancé en âge — déploie des sentiments exactement opposés et si peu en rapports avec son état de santé chancelant et ses goûts antérieurs, c'est que le roi, parvenu à réaliser la majeure partie de ses desseins politiques et économiques, entend à la fois manifester aux regards de tous la solidité de ses succès et donner aux industries qu'il a créées le débouché dont elles ont besoin. Aux deux époques, par conséquent, la sagesse royale commande et se fait obéir en vertu d'une volonté évidemment semblant en contradiction avec soi-même, alors qu'elle est, dans les deux cas, le résultat de la réflexion la mieux étudiée et la plus mûrie par celui qui fut un « roi » dans

l'acception la plus complète, la plus étendue et la plus profonde du mot.

Les anecdotes sont multiples qui montrent en Louis XI, dès les premiers jours de son règne, la plus ferme décision de mettre bon gré mal gré un frein aux dépenses vestimentaires de son entourage et de ses sujets. Prêchant d'exemple lui-même, comme le dit le texte de Commynes, indifférent aux mines indignées de son entourage, autoritaire vis-à-vis de ceux que ses ordres pouvaient régir, multipliant les rebuffades aux grands seigneurs, criblant les jeunes gens de sarcasmes auxquels son esprit caustique donnait un tour des plus cuisants, le nouveau roi n'avait consenti qu'avec peine à se plier aux règles du deuil royal : vêtement noir des premiers jours, puis, après le service pour le repos de l'âme du prédécesseur, vêtement vermeil ou pourpre, couleur réservée au deuil du souverain monté sur le trône. Après avoir porté un habit de chasse mi-partie rouge et blanc, il n'accepte que de mauvaise grâce l'apparat règlementaire du sacre, durant le repas dépose sa couronne, comme trop pesante, à même la nappe entre les plats, et pour l'entrée solennelle à Paris, ne met qu'un pourpoint vermeil et une robe de damas blanc, simplicité qui étonne d'autant plus les Parisiens que le duc de Bourgogne, à cheval derrière le roi, étincelle d'un million de pierreries sur ses habits et caparaçons.

Au tome III des *Mémoires* de Commynes, édition Émilie Dupont, a été reproduit un dessin que Louis XI fit exécuter et annota de sa main et qui nous présente, très exact, le costume qu'il préférait, celui dans lequel il voulut être enseveli et qui, suivant ses ordres, devait, au moyen de ce précieux document, être reproduit sur sa statue funéraire — la tenue de chasseur : chausses collantes, houseaux à éperons, jaquette à manches étroites arrêtée à mi-cuisse, ceinturon supportant le cor et la lourde épée à garde en croix, nu-tête et les cheveux coupés en rond à hauteur de la nuque, le bonnet entre les mains jointes. « Il expira, dit Michelet, le 24 août 1483. Il avait... en finissant, réglé sa sépulture... Il recommandait qu'on le représentât sur son tombeau, non vieux, mais dans sa force, avec son chien, son cor de chasse, en habit de chasseur. » Habit, à ses yeux, symbolique et qui résumait sa patiente, sa tenace vie de véritable chasseur, non seulement poursuivant de bêtes des

bois, mais chasseur plus âpre, plus grand, chasseur de territoires et assembleur de terres pour l'accroissement et le renforcement du royaume de France.

En effet, malgré les efforts de Charles VII et de Jacques Cœur et l'importance des résultats matériels obtenus, Louis XI, en montant sur le trône, trouvait la France dans un état d'instabilité générale particulièrement dangereux, et aggravé par le fait que, au contraire, le duché de Bourgogne, renforcé de plusieurs riches territoires, prenait figure de grande puissance politique et économique et risquait de peser lourdement sur les destinées de la France serrée entre de puissants ennemis. En particulier, la plus grande partie de la population ne pouvait vivre, subsister et travailler qu'en achetant au-dehors du royaume et sans pouvoir assurer la balance économique en donnant aux vendeurs étrangers une contrepartie d'exportations. Le commerce de la mode, plus encore que d'autres, se trouvait pour les draps fins, les soies, les velours, tributaire des fabriques flamandes et italiennes notamment. Amener les Français à réduire l'évasion de leur or en les contraignant à se contenter, pour se vêtir, des productions nationales, était donc le plus impérieux des devoirs pour le chef de l'État. Or, le fin politique que fut Louis XI avait tout de suite compris que l'édiction des lois somptuaires est un jeu de dupe : car si sévères qu'en puissent être les prescriptions, la rigueur de leur libellé n'a jamais, en aucun temps, même à Rome jadis, qu'encouragé les gens à en tourner les articles. Donner l'exemple, fût-ce au détriment de son propre orgueil personnel, est, au contraire, pour un souverain qui sait se faire imiter, un moyen de gouvernement ingénieux, parce que détourné. C'est ainsi que, un beau jour, Louis XI, partant pour une tournée d'inspection et de pèlerinage dans l'Ouest, se vêtit, lui et ses cinq compagnons choisis, de simples robes grises ayant pour tout ornement des chapelets de bois; et c'est encore ainsi qu'un autre jour il fit révoquer de son grade un capitaine de ses gens d'armes parce que ce gentilhomme avait endossé un pourpoint de soie et de velours. Lorsque l'on sut que le roi réservait son accueil et ses faveurs aux gens habillés modestement et de tissus simples, chacun — soucieux de son intérêt personnel — s'empressa de se montrer ennemi de toute parure luxueuse : et cette manœuvre adroite du

souverain assura tout de suite ce que n'auraient jamais obtenu vingt ordonnances somptuaires.

Mais, dans la pensée astucieuse de Louis XI, ce n'était là qu'une manœuvre d'attente, destinée à lui donner le loisir de réorganiser son industrie : en ce qui concerne la soie, en 1466 à Lyon, en 1480 à Tours, il créa les fabriques destinées à fournir en France même les précieux tissus qui, arrivant par caravanes, puis navires, du plus lointain Orient, coûtaient des sommes considérables, et qui, immédiatement baissèrent de prix dans des proportions étonnantes. Et ainsi, en un nombre d'années assez court, Louis XI put, peu à peu, changer d'opinion vestimentaire, sans que la plupart de ses sujets aient compris par quel chemin il les avait fait si adroitement passer sans avoir recours à aucune contrainte légale.

Si bien que les Français se virent en état de tirer parti pour eux-mêmes des modes éblouissantes dont Philippe le Bon et Charles le Téméraire, princes glorieux des riches Bourguignons, avaient été les inspirateurs. En 1467, le Lillois Jacques Duclercq, familier de la cour du vieux duc Philippe, alors à ses derniers jours, écrivait dans sa résidence d'Arras : « Ceste année, les hommes se vestoient si court que leurs chausses leur valoient presque autant que s'ils avoient esté tout nuds; et avec ce, ils faisoient fendre les manches de leurs robes et de leurs pourpoints de telle sorte qu'on voyoit leurs bras à travers une déliée chemise qu'ils portoient, laquelle chemise avoit la manche large. Dessus leurs longs cheveulx, ils avoient bonnets de drap d'un quart et demi de hault. Et les nobles et riches portoient grosses chaisnes au col, avec pourpoints de velours ou de drap de soye, et longues poulaines à leurs souliers, aussy longues qu'estoient leurs bonnets, et à leurs robes, gros mahoistres sur leurs espaules pour les fayre apparoir plus fournis et de plus belle encolure; et pareillement à leurs pourpoints lesquels on garnissoit fort de bourre. Et s'ils n'estoient ainsy habillés, ils s'habilloient tout long jusques en terre de robbes, et partant se vestoient tantost long, tantost court. Et n'y avoit si petit compaignon de mestier quy n'eust une longue robbe de drap jusques aux talons. »

L'un des luxes principaux du moment est la lingerie que les gens élégants veulent en blanches et fines toiles

de Hollande, d'ailleurs d'un prix très élevé; et fort désireux d'en tirer vanité publique, ils doublent les *taillades* ou fentes des robes et jaquettes, par celles des pourpoints d'abord aux bras, puis à la taille, aux épaules, à l'estomac, voire même aux cuisses afin de laisser voir par ces ouvertures le plus possible de leur linge.

En même temps, sur la tête, se placent de hauts chapeaux pointus, ou bien relevés d'un large rebord garni de fourrure. Sous ces coiffures, à partir de 1450, les cheveux s'allongent régulièrement, et parfumés, teints en blond doré le plus souvent, rarement en brun, deviennent un des luxes de la jeunesse et de l'âge mûr. En vain, en 1461, Philippe le Bon, fier de son abondante chevelure, ayant dû, pour maladie, être rasé, ne veut point être le seul tondu, prend un édit ordonnant que tous les nobles dépendant du duché de Bourgogne soient rasés à l'imitation de leur duc, et désigne Pierre de Hagenbach avec pouvoirs impératifs comme chargé de faire respecter cet ordre sous peine d'arrestation et de coupe immédiate par l'autorité : il n'arrive point à se faire obéir. En vain, en 1470, un moine cordelier se déchaîne au nom de l'hygiène : « Un homme qui a grant abondance de cheveulx se doit faire apporter de l'eau chaude et les tremper, et puis avec un bon rasoir bien tranchant les faire oster : car les cheveulx ne font à la teste que nuisement. Ils engendrent ordure, poux, crasse, teigne, sueurs et sont cause de plusieurs maladies. C'est pourquoy folastres sont ces cuideraulx qui si grands cheveulx portent à si grande abondance qu'ils leur entrent jusqu'au dos par derrière, et par devant leur couvrent le front jusqu'aux yeulx, tandis qu'aux deux costés ils leur cachent les oreilles ». Le cordelier n'est pas mieux entendu que le prince bourguignon, et les longs cheveux demeurent la règle.

Il en est de même pour les poulaines, mais seulement jusqu'en 1480, date à laquelle Louis XI porte des souliers arrondis : et les élégants de découper l'extrémité de leurs souliers en bec de canard dits *pantoufles becquues*. Vers le même temps sont imaginés, pour les temps froids, des chaussons montants dont les plus bas se nomment *escafignons* et les plus hauts *bottines*. Et comme de temps à autre la mode veut être baroque, certains imaginent cette fantaisie déconcertante : ne chausser qu'un pied, et mettre à

l'autre une botte fauve, imagination dont certaines dames se saisissent à la grande colère des hommes, mais sont absoutes en bonne forme par le quarante-troisième « arrêt d'amour » de l'un des poètes de Charles VIII, Martial d'Auvergne. Ce dernier expose aussi que, en signe « d'amour désolé au pied », les lacets de souliers doivent proclamer cet abandon en portant de riches bagues entremêlées aux lacets, et que tout jeune élégant victime d'amour doit, en outre, porter ses gants à la ceinture en tenant une légère badine à la main.

La question des chausses se pose aussi, et fait l'objet de décisions expliquées dans le statut des *chaussetiers* de Poitiers en 1472 : une aune de drap de 5/4 de large donne deux paires de chausses d'homme avec coins et talons, découvertes sur le métatarse dites sans avant-pieds, ou quatre paires de femme, avec avant-pieds, sur lesquelles deux doivent être à moufles séparant seulement le gros orteil, et les deux autres présentant le bout du pied coupé — en somme, quatre paires de bas. Détail particulier : de ce moment date l'adoption des chausses à *braye* et *loquets* — cette mode très nettement reproduite dans nombre d'œuvres d'art peintes ou sculptées —, manière de poche proéminente, la *braye*, ensuite *brayette*, puis *braguette* retenue par les pattes boutonnées des loquets. Quant aux braies d'autrefois, qui ne sont point du tout la même chose, elles demeurent, mais transformées en une lingerie de dessous qui va devenir les *caleçons*.

Les termes de *jipon* ou *jupon* pour le vêtement de dessous, de *pourpoint* pour celui auquel s'attachent les chausses, de *robe* pour l'habit de dessus, soit *jaquette* ajustée, soit *paletot* flottant sans ceinture, de *galvardine*, forme à part d'une robe longue, de *mantelines* pour de petits manteaux courts, continuent d'être utilisés dans le vocabulaire courant.

Le prince le plus fastueux de cette époque est certainement Philippe le Bon qui, généralement vêtu de velours noir avec rivières de diamants, nous apparaît, dans une miniature célèbre, magnifiquement drapé dans le manteau écarlate de grand-maître de l'ordre de la Toison d'or et tenant son gant à la main gauche. Son fils, Charles le Téméraire, continue la tradition paternelle, ainsi que le prouve l'étonnement des Suisses lorsque, vainqueurs à Granson, ils découvrent dans le camp tombé entre leurs mains les

bagages personnels du duc parmi lesquels se trouvent : des tapisseries d'Arras, trois cents services d'argent, quatre cents pièces de tentures de soie et de velours, des pièces de drap d'or en quantité suffisante pour habiller plus de mille hommes, et le chapeau ducal en velours jaune avec rubis, saphirs, perles, diamants, enfin ce diamant prestigieux, ancienne propriété du Grand Mogol, nommé *le Sancy*, qu'un soldat suisse trouve, vend six blancs — une dizaine de francs d'aujourd'hui — à un passant, lequel le cède pour cinq mille florins à Diesbach, de Berne, à qui un joaillier de Genève le paie sept mille florins, puis le revend onze mille ducats au duc de Milan des mains de qui le pape Jules II l'acquiert pour vingt mille ducats. Le musée de Berne conserve plusieurs mantelines en soie brochée et en brocart, admirablement décorées et rehaussées d'appliques en velours qui proviennent évidemment du butin fait à Granson par les vainqueurs de Charles le Téméraire.

De ces mêmes événements militaires datent aussi les belles pièces d'armure et les armes somptueuses dont un certain nombre sont restées dans les musées, harnais travaillés et ciselés, cannelés, bordés d'or avec bossettes et ornements d'orfèvrerie qui rappellent les somptuosités de la gendarmerie bourguignonne, flamande et picarde organisée par le Téméraire, alors que celle de Louis XI était beaucoup plus modeste dans ses atours. Quant à l'infanterie, le ton est justement donné, dans l'armée française, par les contingents suisses, cuirassés de mailles ou de l'armure en lames horizontales dit *crevisse* ou *écrevisse*, avec chausses et pourpoints de couleurs dépareillées, et armés de piques de dix-huit pieds, de longues hallebardes et d'une dague à garde en rouelle, puis bientôt, de la couleuvrine très répandue dès 1467 et reproduite exactement dans un manuscrit de 1473. En 1475, d'autre part, on voit apparaître la *hacquebute*, qui va devenir l'*arquebuse*.

L'armure complète du cavalier touche alors à la perfection, avec les trois casques employés concurremment et tous trois très robustes : la *salade à bavière*, l'*armat de gorgerin* et cette *barbute*, dont le Musée d'artillerie montre le large couvre-nuque et le masque à menton. Cependant que les fantassins portent les premiers *coursels* ou *corsets* qui annoncent le *corselet*, et réduisent le bouclier à une petite plaque de protection, tandis que les archers

mettent, par-dessous leurs jaques de dix épaisseurs de toile, la chemisette de mailles dite *petit paletot de haubergerie*.

Ce qui se passe pour les modes masculines se fait, durant le même règne, voir aussi pour les féminines. Les dames de France commencent par conserver les modes du temps de Charles VII, tout en portant envie à leurs sœurs de Bourgogne et aux bourgeoises luxueuses de Lille, Bruges et Gand, dont les robes sans queue, les variétés de manches tantôt longues, larges et serrées au poignet, tantôt courtes pour montrer la chemise, les corsages montants aux taillades indiscrètement ouvertes sur la lingerie, les chapeaux, les manteaux, les bijoux leur font, évidemment, très grande envie. Peu à peu cependant, à mesure que l'opinion royale se modifie, l'adresse des dames parvient à créer les nouveautés dont elles rêvent. Le décolletage de la poitrine se double d'un décolletage semblable dans le dos avec, tout autour, l'ornement d'une petite collerette de gaze, le ou la *gorgiase*, coquetterie qui a fourni tout un vocabulaire aujourd'hui vétuste : une personne s'habillant de manière provocante *se gorgiasait*, essayait une *gorgiaseté* et vivait *gorgiasement*. Sur les têtes, chaperons et hennins se font la guerre; le *couvre-chef* devient un voile si long qu'il faut en porter l'extrémité sur le bras et qu'on le nomme *couvre-chef à bannière*, tandis qu'une passe de velours ou un morceau de gaze s'appelle le *touret de front*.

Un cordelier — il semble que cet ordre se soit fait une spécialité de prêcher sur le costume et contre la mode — lance cette nouvelle diatribe : « La teste qui souloit estre cornue, maintenant est mitrée en ces parties de France; et sont ces mitres en manière de cheminée; et grand abus est que, tant plus belles et jeunes elles sont, plus hautes cheminées elles ont. C'est grant folie d'ainsi lever et hausser le signe de son orgueil. Je vois aultre mal à ce grand estendard qu'elles portent, ce grand couvre-chef délié qui leur pend jusqu'au bas par derrière : c'est signe que le diable a gagné le chasteau contre Dieu; quand les gens d'armes gagnent une place, ils mettent leur estendard au-dessus. Par détestable vanité, elles font faire leurs robes si basses à la poitrine et si ouvertes sur les espaules, qu'on voit bien avant dans leur dos; et si estroites par le faux du corps qu'à peine peuvent-elles dedans respirer; et souvantes fois grand douleur y souffrent pour faire le gent corps menu.

Et quant aux pieds, elles font faire les souliers si estroits qu'à peine peuvent-elles endurer, et ont souvent les pieds contrefaits, malades et pleins de cors. » Le tableau est dur; il semble avoir été exact, car le poète de Champagne, Coquillard, se montre tout aussi dur, sinon davantage, en se moquant des chaussures et des coiffures :

Nos mignonnes sont si très haultes
Que pour sembler grandes et belles,
Elles portent pantoufles haultes
Bien à vingt et quatre semelles.
Quelq'une, qui a front ridé,
Porte devant une custode,
Et puis on dit qu'elle a cuydé
Trouver une nouvelle mode.....

La reine de France, Charlotte de Savoie, semble avoir volontiers suivi son époux dans les voies de la simplicité : une peinture de 1470 nous la montre agenouillée dans une robe de brocart sans exagération décorative et coiffée du hennin à la mode du jour, mais sans excentricité. Nous savons, d'autre part, que son plus beau diamant fut prisé cinquante écus et qu'aucune de ses robes ne valait plus de quatre-vingts écus. Plus d'une mariée de la bourgeoisie, qui avait célébré ses noces soit en écarlate, soit en vermeil, suivant la règle d'alors pour les épousailles, possédait certainement une garde-robe plus riche et mieux montée que celle de la femme de Louis XI. Et cette reprise du goût du luxe vestimentaire annonçait ce qu'allait être la mode magnifique de la Renaissance approchante.

Le clergé, de son côté, a vu l'évolution de la mode réagir dans une certaine mesure sur les vêtements ecclésiastiques. Et les titulaires de gros bénéfices n'ont pas hésité à déployer un luxe dont certains textes contemporains se font les échos et qui montrent ces dignitaires de l'Église plus préoccupés de leurs apparences temporelles que de leurs administrations spirituelles. Poulaines et chaperons, fronces et garnitures, pelleteries et couleurs voyantes séduisent nombre de possesseurs de dignités religieuses; et les moines eux-mêmes suivent ce mouvement. En 1413, on signale des abbesses dont les religieuses portent robes collantes et surcots, voiles élégamment ajustés tout comme les personnes demeurées dans le siècle. Sous Louis XI, certains couvents de femmes tolèrent les robes à queue, les voiles

de soie et les bijoux. Les bénédictines portent coules de fantaisie, et les cisterciens chaussent souliers à la poulaine et coiffent barrettes rouges. Tant et si bien que les synodes se fâchent et se mettent à réglementer la garde-robe ecclésiastique y compris la rituelle, encore que l'opulence de celle-ci fût considérée par beaucoup de séculiers comme indispensable à la valeur et à la portée des cérémonies du culte. Alors, les ordres monastiques reçoivent des instructions formelles, des réglementations précises, aussi bien pour la façon que pour le tissu des vêtements uniformes. D'autre part, chasubles, étoles, manipules, chapes et dalmatiques voient leur coupe réglementée tout en conservant une liberté pour l'emploi des couleurs et des riches ornementations, ainsi que dans celui des draps de soie, velours et brocarts, c'est-à-dire les étoffes appelées alors *figurées ;* et les rois se font un honneur de doter les églises d'ornements somptueux destinés à l'exercice quotidien du culte. Il est à noter que l'attribution de la couleur violette aux évêques n'est point encore faite et que les cardinaux n'ont de rouge que leur manteau et leur chapeau; encore celui-ci a-t-il des cordons verts. C'est à ce même moment que paraissent les larges aumusses pour les chanoines et les camails dérivés des chaperons.

En ce qui concerne les fonctionnaires civils et membres de corps constitués, les vêtements tels que cottes, surcots et chaperons suivent la mode du jour avec des différences de longueur suivant les charges et emplois : administration, finances ou judicature; les robes des docteurs et des étudiants sont surmontées de la barrette, insigne distinctif des lettrés, et du chaperon pour les docteurs et magistrats; le Parlement de Paris conserve, en privilège, la robe rouge; les officiers seigneuriaux portent les couleurs et livrées du maître; les robes des magistrats populaires se montrent mi-partie, couleur à droite, couleur à gauche; le manteau est réservé aux hautes magistratures, et la robe écarlate à grand chaperon fourré, aux procureurs, conseillers et avocats du roi au Parlement de Paris, les présidents ayant en sus le manteau et un chaperon rond de velours noir.

Il a semblé étonnant à certains que les modes de la ville aient alors pénétré les campagnes — phénomène que dans nos temps contemporains explique l'abondance des journaux de modes alors inexistants; mais cependant, tous les

chroniqueurs, tous les poètes s'accordent à décrire les paysans comme vêtus — plus simplement, la chose est d'évidence — des mêmes costumes que ceux de la ville en tenant compte de la nécessité imposée par les travaux ruraux d'adopter les tenues courtes déjà en usage chez la plupart des artisans des villes. De nombreuses miniatures et le recueil de Gaignières concordent à montrer les costumes populaires, aussi bien des bourgeois citadins que des artisans, des ouvriers et des campagnards, et la cheminée historiée du musée des Thermes s'accorde avec divers textes, en particulier ceux de Froissart, pour préciser ces costumes simples et commodes : chausses longues ajustées pour les uns, braies descendant de celles des Gaulois d'autrefois, surcots dégagés, chapeaux de feutre, barrettes, chaperons en forme de capuce, robes de drap de serge ou de futaine. Les femmes relèvent la jupe avec un cordon sous la ceinture pour le travail manuel et la laissent retomber pour monter à cheval à califourchon comme les hommes, ainsi, d'ailleurs, que certaines femmes de la noblesse en donnent aussi l'exemple; elles portent, en outre, du moins pour les paysannes venant au marché en ville, un tablier blanc. Les filles ne se coiffent qu'à la veille du mariage et demeurent tête nue jusqu'au moment de mettre la coiffe qui diffère suivant les régions, ou la capeline.

En fait, lorsque Louis XI disparaît, on est en droit de considérer que les modes du moyen âge, qui n'ont cessé d'évoluer depuis le règne de Philippe VI, sont maintenant parvenues à leur point d'aboutissement, et que, entrant dans une phase toute nouvelle, la mode française va s'orienter directement et rapidement dans les voies modernes par l'étape intermédiaire de la Renaissance

CHAPITRE VII

La Renaissance.

Voici maintenant un nouveau cycle qui commence avec les dernières années du XV^e^ siècle et se termine avec les dernières du XVI^e^, cycle dont l'éclat est éblouissant et que marquent, au point de vue vestimentaire, une suite de révolutions successives et extrêmement rapides.

Sept rois : les deux premiers, Charles VIII et Louis XII, dégagent le costume français du moyen âge et l'engagent dans sa route nouvelle; le troisième, François I^er^, le conduit à un sommet et à une perfection; le quatrième, Henri II, commence de nouvelles modifications; enfin, les trois derniers, les trois frères, François II, Charles IX, Henri III représentent les bénéficiaires des exagérations décadentes de la fin. Exactement cent six années : 1483-1589.

Ici les dates ont une très grosse importance, car l'une et l'autre forment une coupure nette entre un passé qui disparaît brusquement et une nouveauté qui s'inaugure presque aussi subitement.

Pour la clarté de l'étude, il faut diviser ces cent six ans en cinq périodes qui, chacune, marquent une étape.

Règnes de Charles VIII, Louis XII et Anne de Bretagne (1483-1515). — Une contradiction singulière marque les premiers mois du nouveau règne : de tous côtés, autour de Charles VIII, on gémit en se plaignant que le feu roi Louis XI ait épuisé les finances privées au bénéfice des dépenses publiques; et, en même temps, les particuliers se livrent à une véritable débauche d'achats chez les marchands d'étoffes et d'accessoires. Si bien que les conseillers du jeune souverain lui proposent de reprendre à son compte un projet soumis à son aïeul Charles VII et contenu dans un texte que Quicherat a trouvé dans les archives de la Ville de Paris et publié — texte extrêmement curieux, car il renferme la proposition la plus imprévue : constituer, au nom de l'État, un ministère de la Mode française.

« Après que le victorieux roy Charles Septiesme fut venu à bout de ses ennemys, il fust représenté audict seigneur que, de toutes les nations de la terre habitable, il n'y en avoit point de si difformée, variable, oultrageuse, excessive, ni inconstante en vestemens et habitz, que la nation françoise; et que par le moyen des habitz, on ne congnoist l'estat et vacation des gens, soient princes, nobles hommes, bourgeois ou gens de mestier, pour ce que l'on toléroist à ung chascun de se vestir à son plaisir, fust homme ou femme, soit de drap d'or ou d'argent, de soye ou de laine, sans avoir esguard à son estat et vacation. Et à ceste cause, plusieurs bonnes maisons ont esté mises à destruction et povreté par les bobans oultrageux des dicts Françoys : qui est au grand dommage de la chose publique, à laquelle il appartienct, selon droict, que les subjects d'icelle demeurent et soyent riches. Pour y pourveoir, ledict seigneur fust en plusieurs lieux conseillé de faire deffense de ne vendre draps d'or, d'argent, ni de soye, comme veloux, satin, cramoisy, à personne quelconque, sinon aux princes et gens de sang royal, et aussy aux gens d'Église pour faire aournemens, sur peine de confiscation desdicts habitz et soixante livres parisis d'amende. Et, au surplus, seroit ordonné que, de par le dict seigneur, seroient pourtraictz et baillez certains patrons et formes des vestemens et habitz que l'on porteroit chacun selon son estat, avec deffense de non excéder lesditz formes et patrons. »

C'est à la fois l'idée du Musée du Costume et la création de la Mode nationale.

Charles VII n'ayant osé suivre ce conseil d'une étrange hardiesse, Charles VIII ne se risqua point à réaliser ce qui avait paru trop délicat à son aïeul; mais, du projet laissé à l'état de proposition, ses conseillers tirèrent les termes de l'ordonnance somptuaire qu'ils lui firent signer le 17 décembre 1485. En vertu de cet édit déclarant que « l'excès de dépense en habitz estoit une offense envers le Créateur », les draps d'or et de soie étaient interdits à tous, les soieries autorisées pour les gentilshommes justifiant d'un revenu déterminé, le velours réservé à ceux ayant le titre d'écuyer. La confiscation et une amende à taux indéterminé, donc arbitraire, étaient les deux sanctions applicables à tous.

Mais Charles VIII fut le premier à violer ses propres ordres, et à les faire violer par sa cour, sa garde et ses



XIII — François Ier, par Jean Clouet. Paris. Musée du Louvre.



(Cl. Bulloz.)

XIV — Éléonore d'Autriche.
Reconstitution de la Société de l'histoire du costume. Musée Galliéra. 1938.



(Cl. Giraudon.)

XV — Charles IX. Attribué à François Clouet. Paris. Musée du Louvre.



(Cl. Giraudon.)

XVI — Un Bal à la cour de Henri III. Paris. Musée du Louvre.

laquais : une fois de plus, l'arme de la loi somptuaire se montrait, comme il en fut de tous temps et en tous pays, non seulement inefficace, mais même inapplicable. Et Louis XII se garda d'essayer quoi que ce pût être en ce genre. L'influence d'Anne de Bretagne sur l'un et l'autre souverains empêcha, d'ailleurs, la liberté réclamée par tous de sortir des limites de la juste et correcte élégance, tout en donnant satisfaction au double désir exprimé par les hommes qui voulaient être vêtus plus long, et par les femmes qui entendaient se voir habillées moins étroit : car, c'est sur cette double donnée que repose toute la recherche de nouveauté à ce moment.

Recherche qui se traduit dans le vocabulaire des élégants par l'emploi de termes précieux pour désigner ces chercheurs de modes dont les excès se nomment *gorre*, ce qui les fait baptiser *gorriers*, puis aussi *bragards*, et encore *freluquets*, *frisques* ou *fringants*, toutes appellations à allure de sobriquets populaires ironiques soulignant l'amusement des foules devant les excentricités toutes neuves.

A ce moment tout homme qui se vêt à la mode du jour porte la robe traînante, rabattue sur les épaules, ouverte sur le devant, dégageant le pourpoint à pleine poitrine avec ses crevés, ou avec une découverte en pointe barrée de rubans sur la chemise; il se coiffe d'un chapeau large à bords relevés, plumet couché devant et ayant en dessous la calotte dite *bicoquet*. Puis, après les expéditions d'Italie, les jeunes gens revenant de la péninsule abandonnent la robe, sortent en pourpoint très serré à la taille et maintenu par une armature de minces lames d'acier recouvertes de velours, dites *écrevisses de velours :* ainsi, le futur corset des dames a pour origine une invention masculine destinée à affiner la taille des jouvenceaux.

Ces nouveautés se répercutent naturellement sur la vêture des jambes qui se divise en *haut de chausses* ou caleçon à braguette, et *bas de chausses*, plus tard *bas* tout court, deux pièces tantôt de même étoffe et décorées d'appliques en passementerie ou en velours, tantôt de deux étoffes différentes; les bas-de-chausses de grand style se font même en mi-partie, avec des pièces de couleurs différentes posées dans tous les sens en oblique, en vertical, en horizontal, et descendent dans des souliers dits *pattés* à cause de leur semelle coupée en triangle et large au bout du pied. Une

invention des jeunes gens surnommés *bragards* est de mettre une affectation à faire bouffer la chemise entre le pourpoint et le haut-de-chausses.

En même temps, le chapeau s'allège, en forme de mortier avec l'ornement d'une médaille sur le retroussis; la calotte qui lui était adjointe en support se sépare, coiffure à elle seule, et, suivant le goût de Florence et de Milan, devient la *toque à cheveux tirés* avec, souvent, adjonction de cheveux pour ceux qui n'en possèdent point suffisamment.

Et la tenue correcte du jouvenceau vers 1495 ou 1498 comporte, normalement, la toque, les cheveux bouffants, la chemise froncée au collet, le pourpoint de velours et les chausses collantes.

Les dames, naturellement, entendent jouir aussi de cette même liberté; duchesse de Bretagne et deux fois reine de France, Anne, avec un goût très raffiné, un sens exact de l'harmonie et de la mesure, et une aversion marquée pour les extravagances, régit de haut la mode féminine et donne l'exemple du bon ton dans les deux cours qu'elle assemble et préside successivement.

Sous l'impulsion de la souveraine qui, dès l'enfance, en son château de Nantes, a étonné les contemporains par la sagesse et la solidité d'un esprit mûri avant le temps, les dames portent : la *chemise* longue en fine toile de Hollande ou de Bretagne, faite de deux pièces cousues sur les côtés et manches au poignet; — la *cotte* ou *corset*, robe de dessous, souvent en damas blanc, à manches étroites évasées aux mains, devant ouvert en échancrure arrondie, ample des hanches aux pieds avec queue balayant la terre jusqu'en 1488, plus courte ensuite; — la *pièce*, collier en étoffe cramoisie, avec pan devant jusqu'au ventre, destinée à couvrir l'échancrure de la cotte et tenue par le *lacet* en soie passé dans les *œillets ;* — la ceinture du dessous ou *demi-ceint* qui, nouée à droite, supporte une *bourse* faite en escarcelle, une pelote dite *épinglier*, et un *couteau* dans une gaine ornée; — sur le cou la *gorgerette* de tissu transparent fil ou soie, ou encore de dentelle portant ce nom charmant de *doulx fillet*, et accompagnée de la *collerette* ajustée sur les épaules et la poitrine; — un joyau pendant au cou et qui s'appelle assez bizarrement *bague ;* — la *robe*, ouverte d'encolure pour laisser voir les lingeries et ornements, avec corsage plat ajusté, manches larges à parement de fourrure,

et si traînante par devant et par derrière qu'il faut la relever aux hanches par des manières d'agrafes en métal ou en os, les *troussoirs ;* — la riche *ceinture* d'orfèvrerie avec pendant devant; — le *chapelet* de prière ou *patenôtres ;* — le ruban à lier les cheveux couchés pour n'en laisser paraître que la racine; — le petit calot de soie blanche brodée d'or qui se nomme *coiffe*, avec son tour de visage, la *templette ;* — le *chaperon* en velours, satin, damas, ou simple drap, noir pour les nobles et écarlate pour les bourgeoises, retroussé par devant fort gracieusement; — enfin, aux doigts, des *anneaux* parmi lesquels le *signet*, c'est-à-dire le cachet monté en bague. Tous ces éléments, auxquels il faut ajouter un peigne et un miroir, par les unes laissés à la maison, par les autres emportés dans la bourse, sont énumérés par Olivier de La Marche dans son *Parement et Triumphe des Dames* en vers que, malheureusement, surcharge un abus d'allégories morales présentant par endroits de véritables et compliqués rébus, dont voici un exemple : « Les pantoufles d'humilité et les souliers de bonne diligence » — pour désigner les mules en velours ou satin noir et doublées de rouge, et les claques à haute semelle de cuir noir mises par-dessus les mules — voisinent avec la « chemise d'honnêteté », les « chausses de persévérance », le « lacet de loyauté », les « gants de charité » et le « chaperon de bonne espérance ».

En fait, c'est l'habillement avec lequel, dans ses divers portraits, notamment ceux des *Heures* (v. pl. XII), est représentée Anne de Bretagne, dont tous les historiens ont étudié en détail la garde-robe, en particulier Arthur de La Borderie dans son examen technique intitulé : « La Robe de noces de la duchesse Anne de Bretagne ». C'est le vêtement que portent aussi les deux dames des manuscrits 145 et 166 de la Bibliothèque nationale. Valet de chambre de la duchesse-reine, le poète Jean Marot, père de Clément et auteur de deux ouvrages sur la mode et la tenue, *Vray-disante advocate des Dames*, et *Doctrinal des Princesses et Nobles Dames*, a aidé de son mieux sa souveraine à maintenir à la fois le luxe et le bon goût ensemble dans un équilibre raisonnable et bien français, en ne prenant qu'une faible partie des modes dont les expéditions d'Italie ramenaient de la péninsule les fantaisies souvent extravagantes :

De s'accoustrer ainsy qu'une Lucrèce,
A la lombarde ou à la façon de Grèce,

Il m'est advis qu'il ne se peut bien fayre
Honnestement.

Garde-toy bien d'estre l'inventeresse
D'habitz nouveaulx; car mainte pécheresse
Tantost sur toy prendroit son exemplaire.
Si à Dieu veulx et au monde complayre,
Porte l'habit qui dénote simplesse
Honnestement.

Cependant, de ces modes italiennes tout n'est pas mauvais. Par exemple, ces longues cordelières qui remplacent les ceintures plates, et qu'Anne elle-même adopte au point d'en donner le nom à son navire-amiral, *Marie-la-Cordelière ;* et aussi le dégagement des manches de la robe permettant de mieux laisser voir la beauté du linge. Mais, par contre, la reine n'accepte pas les chaperons ajustés avec pli flottant sur la nuque en catogan, ni même le petit bandeau de linon monté sur cercle d'orfèvrerie qui fait pendre les cheveux à la lombarde; et elle s'en tient à cette coiffe en cape qui est reproduite sur la tête de sa statue en *priante* au sommet du tombeau de Saint-Denis.

Lorsque Louis XII perd celle qu'il appelle sa « Brette », en dépit de son chagrin, il la remplace sur le trône de France, lui, déjà âgé de cinquante-trois ans, par une jeune et galante mariée de dix-sept ans, Marie d'Angleterre, qui s'amuse à tout bouleverser à la cour de France durant les quelques mois que dure son règne éphémère, introduisant, en particulier, le *chaperon fait en poupée* en manière de chignon et les *cheveux en passe-filon* étendant sur le front une suite de petites mèches tortillées en pointe. Nobles dames et bourgeoises s'empressent à suivre un exemple venu de si haut; et, à la dernière heure du règne de Louis XII, Clément Marot s'amuse, en petits vers légers, à peindre la sortie d'une gentille petite Parisienne partant pour la promenade aussi pimpante et gracieuse que la poésie qui la ressuscite devant nous :

O mon Dieu, qu'elle estoit contente
De sa personne ce jour-là!
Avecques la grâce qu'elle ha
Elle vous avoit un corset
D'un fin bleu, lacé d'un lacet
Jaune, qu'elle avoit faict exprès.
Elle vous avoit, puis après

Mancherons d'escarlatte verte,
Robe de pers, large et ouverte
(J'entends à l'endroit des tétins),
Chausses noires, petits patins,
Linge blanc, ceinture houppée,
Le chaperon faict en poupée,
Les cheveulx en passe-fillon
Et l'œil gay en esmerillon,
Souple, droicte comme une gaule...

Le tableau est exquis de cette Mimi Pinson du XVI^e^ siècle débutant; car il s'agit ici d'une enfant du peuple artisanal, simplement vêtue de drap modeste, toilette faite par elle-même sans doute, mais à la coupe et aux couleurs à la mode, cotte bleu clair, robe dont le vert a été éteint dans du rouge, car, à ses débuts, le mot « écarlate » désigne non une couleur, mais un tissu, et qui s'en va légère, trottant comme un moineau de Paris, toute ravie de soi vers quelque rendez-vous d'amour...

Peut-être même avec un de ces jeunes combattants que, à l'imitation de Charles VIII, Louis XII a entraînés à la conquête de l'Italie et ramenés les yeux tout emplis de visions de grâce et de soleil, et qui sont eux-mêmes fort magnifiquement accoutrés. Car les guerriers, si libres dans leurs vêtements flottants et leurs chemises au vent, sont, au combat emprisonnés dans des forteresses individuelles, armures étonnantes de poids, et d'agencement poussé à la perfection, sous l'*armet* avec mentonnière, *gorgerin* articulé et *visière* que surmonte un bouquet de plumes; sur le dos flotte un *sayon* mi-partie et déchiqueté en velours, avec un manteau en écharpe; au ceinturon, l'*épée d'armes ;* à l'arçon de la selle l'*estoc*, épée plus courte, la hache, la masse d'armes; à la main la lance au bois peint de bandes en spirales, garnie d'un garde-main formant manière de bouclier. Les piétons portent salades, brigandines et hoquetons dont les couleurs varient suivant le corps. Bon nombre appartiennent aux compagnies étrangères qui ont leurs équipements nationaux : Écossais de la garde du roi, Suisses et lansquenets allemands avec épée à deux mains, ou la couleuvrine dite *hacquebute*, ou la pique, ou la hallebarde, soldats fastueusement équipés dont les peintres et graveurs du XVI^e^ siècle ont popularisé les silhouettes et l'armement.

Règne de François Ier (1515-1547). — C'est cette armée que, faisant succéder la branche des Valois-Angoulême à celle des Valois purs, François Ier entraîne aux champs de Marignan, au moment même où l'arrivée en Occident des savants byzantins, fuyant la prise de Constantinople par les Turcs et apportant avec eux les plus précieux manuscrits grecs et latins, sagesse de l'Antiquité, reçoit l'appui de la découverte de l'imprimerie permettant la reproduction et la diffusion de ces textes à un nombre illimité d'exemplaires. La splendeur de l'Antiquité ainsi subitement révélée soulève l'opinion publique d'une admiration qui se répercute d'une manière autocratique sur les lettres et les arts : en quelques années, tout est « à l'antique » de manière impérative, le théâtre, la poésie, la décoration, les meubles, les objets de table, l'architecture. A cet engouement autoritaire, seule la mode résiste — ou, plus exactement, elle l'ignore. Alors qu'écrivains et artistes graphiques se plient docilement à l'imitation plus ou moins heureuse des Grecs et des Latins, les artisans de la couture et de la mode ne tiennent aucun compte de ce que leur vantent à l'envi plumes, pinceaux, ciseaux et burins. Et l'opposition est radicale entre les idées des contemporains de François Ier, férus de l'Antiquité, et les vêtements qui les habillent et qui ne doivent, seuls de tous les arts, absolument rien aux Hellènes et aux Romains.

Le motif d'une telle contradiction a été, avec quelque raison, cherché dans le fait que l'adoption de la simplicité vestimentaire antique aurait eu pour conséquence la ruine des industries de toute nature qui vivent de la complication de la parure au service des deux sexes. Contre toute tentative d'imitation de la draperie païenne la foule des artisans et des ouvriers se dressait donc immédiatement en comprenant que tailleurs, brodeurs, passementiers, lingers, modélistes, chapeliers, cordonniers, chaussetiers et autres travailleurs des vêtements et parures risquaient de perdre, tous ensemble, leur gagne-pain quotidien. Et comme en tous temps la mode n'a jamais obéi qu'à des lois inconnues et imprévisibles relevant uniquement de l'imagination et de la fantaisie, le costume français laisse la littérature et l'art français sacrifier aux légendes et aux histoires du classicisme importé de l'étranger, et continue de suivre avec indépendance la ligne de la tradition nationale.

D'autant mieux que, souverain fastueux, celui que l'histoire appelle le Roi-Chevalier aime la parure pour lui-même et entend la voir étinceler sur tout son entourage : il est toute sa vie, en toute occasion, l'hôte fastueux du Camp du Drap d'Or. Et tout de suite, rompant avec l'usage guindé qui tenait les suivants des souverains séparés, hommes avec le roi, dames avec la reine, il crée la véritable *cour* telle que nous l'entendons en prononçant ce mot, c'est-à-dire l'ensemble de dames et de seigneurs réunis autour du souverain, car, disait-il, « toute la décoration d'une cour estoit de dames ». Mieux encore : afin d'attirer le plus grand nombre possible de brillants courtisans, François Ier les aide directement en distribuant places, pensions, invitations aux fêtes, chasses, galas et aussi voyages, et en faisant libéralement don de robes et de parures à tout son entourage : ce dernier détail fourni par Brantôme, qui dit avoir vu, de ses yeux, les coffres « d'anciennes dames de ce temps-là si pleins de robes que le roy leur avoit données, en telles et telles magnificences que c'estoit une très grande richesse ».

Volonté et galanterie qui obèrent si sérieusement les finances royales que les conseillers responsables proposent d'en revenir encore une fois aux lois somptuaires : en 1518 un édit interdit d'importer et de mettre en vente les soieries de luxe, c'est-à-dire draps d'or et d'argent, satin, velours, damas, taffetas broché ou brodé d'or, taffetas uni cramoisi, camelot. Quiconque en possède en magasin a six mois pour les vendre et uniquement aux princes et aux ecclésiastiques, ou pour les réexpédier aux fabricants; deux gentilshommes commissaires inspectent les boutiques. En 1532, il est interdit aux financiers et hommes d'affaires de porter soies, fourrures, chaînes d'or, même au mariage de leurs filles. Suivant l'invariable règle, ces édits sont absolument inefficaces, et, en 1540, un autre texte cherche à obtenir un résultat utile en frappant les étoffes de luxe d'un impôt au bénéfice du Trésor. Puis, en 1543, nouvelle ordonnance ne frappant, cette fois, que les tissus et passementeries d'or et d'argent et les interdisant à tous les hommes, sauf les princes du sang : mais comme les femmes ne sont pas désignées nommément dans le texte, elles s'empressent de passer outre et l'action judiciaire est désarmée par ce vice de forme. En fait, l'universalité des documents écrits, peints et sculptés prouve que, durant les

trente-deux ans de ce règne, les lois somptuaires n'ont jamais, ni sur personne, produit aucun effet.

Le « costume François Ier » possède une manière de charte : la description que, en 1530, François Rabelais a consacrée aux habitants — des deux sexes — de la fameuse et imaginaire abbaye de Thélème, description à laquelle rien ne manque, ni la matière, ni la coupe, ni l'ornementation et qu'illustrent à merveille, dans le recueil Gaignières, les superbes et précis portraits des deux femmes successives de François Ier, Claude de France, fille d'Anne de Bretagne, et Eléonore de Castille, sœur de Charles-Quint (v. pl. XIII), ou, dans le manuscrit 1189 de la Bibliothèque nationale, l'effigie de la reine de Navarre, sœur de François Ier, pour les femmes; et, pour les hommes, le portrait de Claude de Guise au recueil Gaignières, celui de François Ier au bas-relief de Rouen et les portraits du roi par Clouet au Louvre. (V. pl. XIV.)

D'après Rabelais, les hommes portent : *bas-de-chausses* de serge drapée ou étamet, de couleurs diverses, *hauts-de-chausses* en velours découpé, déchiqueté et des mêmes couleurs; — *saie* à manches larges et ouverture par devant, ou *chamarre*, veste longue, ample, en bandes de soie ou velours tenues par des galons, d'où le verbe *chamarrer*, ou encore la *casaque*, façon d'habit coupé en pleine étoffe de velours avec une seule manche volante, toutes trois sans taille, mais serrées par une ceinture; — *robe* tenant lieu de pardessus avec large collet carré rabattu sur les épaules et sans ceinture, s'arrêtant au genou pour tous, sauf pour les gens de robe longue; — l'épée et le poignard; — le bonnet de velours noir avec bague, boutons d'or et plume garnie de pierreries, ou le chapeau d'abord très large au début du règne, tout petit à la fin, posés sur une chevelure d'abord longue par derrière et taillée au front, puis, après 1521, rase lorsque la blessure reçue au jeu contraignit le roi de se faire couper les cheveux courts, ce que tous imitèrent aussitôt. Le port de la barbe est alors chose courante, sauf pour les ecclésiastiques qui sont rasés en opposition avec les ministres protestants, barbus.

Pour les dames, Rabelais indique comme tenue courante : *chausses* d'écarlate ou de migraine, c'est-à-dire bas, avec *souliers*, *escarpins* ou *pantoufles*, toutes chaussures larges du bout, crevées et bridées sur le cou-de-pied; — *chemise* de fine toile; — *rasquine*, *vasquine* ou *basquine*, petit corsage en entonnoir sans manches, serré sur le buste, amincissant la taille, et qui, plus tard, sera baleiné et armaturé; — *vertugale* ou *vertugade*, contre-partie de la basquine, descendant de la ceinture en entonnoir renversé, jupon de gros canevas empesé attaché sous la basquine; — *cotte*, tendue en robe de dessus sur les pans de la basquine et appelée à Paris *corset*, en d'autres lieux *grumeau ;* — *robe* très largement décolletée en carré, manches en sac avec le retroussis de fourrure, jupe coupée en pointe de telle manière que, maintenue ouverte largement, elle laisse voir la cotte, et sous les manches la chemise serrée au poignet par manchettes fraisées d'abord, et ensuite recouvertes de manches spéciales faites en gros bouillons superposés d'étoffes découpées laissant passer la doublure; — *marlotte*, pardessus plus court que la robe et ouvert devant ou *berne*, c'est-à-dire marlotte sans manches, les bras sortant par fentes latérales et un vaste collet retombant par derrière. En outre, les dames, toujours au dire de Rabelais, portent : l'*éventoir à plumes*, dit encore *beau panache*, porté à la ceinture avec les autres *contenances*, c'est-à-dire le cachet, les clefs, le flacon à parfums, la pelote, tous petits objets auxquels la reine Éléonore fait ajouter le miroir; ensuite les *carcans*, ou joyaux en collier, et les *jazerans* sur le corsage, ainsi que les *patenôtres*, qui sont à la fois des chapelets de prière et des pendants de ceinture en orfèvrerie; — encore divers ajustements de tête, tant chaperons de velours que coiffes ou crépines d'or frisé, ou encore petite coiffe de linon avec orfèvrerie et cheveux en tire-bouchons derrière les oreilles, empruntée à l'accoutrement des dames de Florence. Enfin, toute femme élégante doit faire une extrême consommation de parfums tant sur soi que sur ses gants, collets et manchons : ambre gris, musc, romarin, civette, rose, oranger, chypre, et utiliser pour sa toilette la fleur de fève et le savon muscat.

Naturellement, avec le Roi-Chevalier, l'équipement militaire tient une place considérable dans les préoccupations de tous; et les bas-reliefs du tombeau de François Ier constituent à ce point de vue une merveilleuse documentation : car Pierre Bontemps, qui cisela ces cinquante-quatre panneaux, a représenté avec une minutie parfaite tous les corps combattants de l'armée française, et les descriptions

de Brantôme permettent de les identifier exactement.

La gendarmerie conserve, bien entendu, l'armure complète, et si perfectionnée qu'elle est une véritable œuvre d'art autant par sa qualité d'acier et sa souplesse entre toutes les pièces, que par les gravures et damasquinages somptueux de ces vêtements de fer, assez forts pour être à l'épreuve de la balle d'arquebuse. Un petit détail : après 1520, paraît un gros jupon d'étoffe à plis ronds qui, pris sous la cuirasse, pend jusqu'au-dessus du genou et qui se voit fort bien sur le bas-relief du tombeau représentant François Ier chargeant lance basse, avec, sur la tête, son armet à longues plumes panachées, et l'F sur le caparaçon de son destrier.

A ce moment, on ne songe point encore à l'uniforme proprement dit; mais le code militaire oblige les membres d'un même corps de troupe à porter, sinon la même façon d'habit, du moins la même couleur. Seuls les Suisses de la garde du roi, avec toque rouge, habit aux trois couleurs blanche, noire et tannée, et les Ecossais de la même garde avec la saie bleue, vermeille et tannée, et le hoqueton blanc, portent vraiment l'*uniforme*. En face de ces soldats d'élite, les *aventuriers* ou corps irréguliers, sont habillés, dit Brantôme, « plus à la pendarde qu'à la propreté ». Bientôt, et surtout après la leçon du désastre de Pavie, des réformes profondes tendent à tout unifier dans l'infanterie divisée en *enseignes* ou bataillons qui réunies à deux, trois ou quatre forment une *bande* — l'enseigne comprenant un dixième de hallebardiers comme garde du drapeau, et les piquiers et arquebusiers, à proportion de trois des premiers pour deux des seconds. Les chefs portent l'armure complète sauf le casque, souvent remplacé par un chapeau, et ont le bâton en main; les officiers ne se différencient des hommes que par le port de la *rondache*, petit bouclier de métal, et de la *pertuisane*, hallebarde dont la hachette sous la lame est remplacée par un croissant; les soldats portent le *cabasset* et le *morion*, casques à jugulaire et crête continue, comme armure le *corselet* ou le *hallecret* avec épaulières, harnais de bras et gantelets. Ces fantassins sont assistés d'une cavalerie de soutien, *arquebusiers à cheval* et *chevau-légers* armés de la lance courte, soutenus par les *Albanais*, tous divisés en *cornettes* ou compagnies réunies en *guidons* ou escadrons.

Le fracas des batailles de Marignan et de Pavie, la somptuosité des fêtes comme celles du Camp du Drap d'Or, la multiplicité des voyages royaux à travers la France, l'engouement pour les divertissements de l'art et de la pensée, la richesse de la cour entraînant derrière elle celle de la bourgeoisie dans un même tourbillon de luxe et de parade sont autant de faits qui contribuent à donner au vêtement du règne de François Ier son aspect de magnificence et de somptuosité à la fois raffinées et pleines de goût — en somme, une des plus belles époques dans l'histoire du costume français.

Règnes de Henri II et François II (1547-1560). — Cette perfection dans le goût — qualité essentiellement nationale — atteint son point culminant sous les deux règnes, qu'à ce point de vue il faut présenter ensemble, du fils et du premier petit-fils de François Ier. Et comme tous les autres arts, celui des costumiers porte la marque profonde de cette pondération harmonieuse qui fait disparaître tout ce qui, sous le Roi-Chevalier, avait parfois dépassé les excentricités permises. Car — l'exception confirmant la règle —, pour la première et peut-être l'unique fois, une loi somptuaire produit ici un effet, et cet effet se révèle excellent. Son auteur, le chancelier François Olivier, voit se dresser contre lui Diane de Poitiers irritée par des règlements qui contrarient ses prodigalités : mais Henri II, satisfait des résultats obtenus, soutient son conseiller contre sa maîtresse; et, malgré la belle favorite, la loi demeure la loi.

Elle est, d'ailleurs, sévère : qualité, couleurs et ornements des étoffes sont fixés d'autorité, et jamais mode, au demeurant belle et simple, ne fut imposée sous forme plus légale. L'édit de 1549 ordonne : tous boutons, ferrements, broderies, passements ont leur place fixée et doivent être de soie, l'or et l'argent réservés aux seuls boutons et fers de lacets; — le rouge cramoisi réservé aux princes et princesses, et pour les gentilshommes et leurs femmes autorisé dans un seul vêtement de dessous; — les demoiselles de compagnie de la reine ont droit à toutes couleurs, sauf le cramoisi, et celles des princesses ne portent que noir ou tanné; — les femmes de classe moyenne ne doivent avoir de velours qu'en cottes ou manches, et leurs maris ne

porter qu'un vêtement de soie, dessus ou dessous, et l'autre de drap; — les artisans et paysans n'ont droit ni à velours, ni à soie, même en accessoires; — les domestiques de grande maison seuls ont bouffants de soie et bandes de velours à leurs habits de drap. Deux mois après la publication de l'édit, un « rescrit interprétatif » promulgue certains aménagements, principalement en ce qui concerne l'orfèvrerie. Et Ronsard, en stances de huit pieds, félicite Henri II d'avoir abattu la vanité de ceux qui se paraient au-dessus de leur rang, et rendu sa force à la simplicité.

Mais or la laine mesprisée
Reprend son premier ornement,
Tant vaut le grave enseignement
De ta parole autorisée!

Le costume masculin nous est donné dans le grand portrait de Henri II par Clouet au Louvre : chemise à col rabattu, visible seulement au cou et aux poignets; longue camisole à manches en satin; pourpoint à collet droit, manches sans taillades serrées au poignet et aisées au bras; saie sans manches collant au buste, avec basques et ouverte devant, sans boutons ni garnitures; plus de poignard; l'épée à gauche et à droite la bourse; et, comme surtout, le *casaquin* ou la *cape* à collet carré; les chausses en culotte bouffante, *hauts* et *bas* tenant ensemble. Il est à noter que, de cette époque, date l'application du travail de mailles — usuel en France depuis le XIIe siècle — à la fabrication, laine et soie, de bas dits de *tricot*, mot provenant soit du village de Tricot en Beauvaisis, centre d'une manufacture, soit des bâtonnets ou *tricots* servant à la fabrication : au début, d'ailleurs, le terme d'usage est *bas d'estame*, du nom du fil de laine employé, ou *bas de soie*. Pour les chaussures de cuir, de satin, de velours, elles portent des crevés sur l'empeigne, et sont employées concurremment avec des bottines d'étoffe à mi-jambes et les grandes bottes. Les chapeaux conservent leur forme de toque et ont pour rivaux des *albanais* à larges bords et forme allongée.

Le costume féminin, très compréhensible dans les excellentes peintures du Recueil Gaignières, montre la robe devenue montante avec collet relevé, composée d'un corps et d'une cotte, ouverte devant du haut en bas, sauf à la ceinture et au cou, laissant voir le vêtement de dessous,

corps tailladé ainsi que les manches qui, amples aux épaules, diminuées aux poignets, surmontées d'épaulettes ont souvent des *mancherons* ou manches étroites flottant derrière les épaules. Une collerette montante, brodée, godronnée, garnit l'encolure — mode qui va décider l'essor de l'industrie de la dentelle en France. Les cheveux frisés aux tempes supportent une toque, un chapeau ou un chaperon, celui-ci pourvu d'une pièce carrée qui peut se rabattre sur le visage au-dessous des yeux, le *touret de nez*. Aux pieds, les escarpins que l'on double de patins à semelle de liège. Quant aux couleurs, elles demeurent à peu près les mêmes : jaune d'or ou paille, noir, gris, tanné, violet, cramoisi et blanc, cette dernière couleur semblant avoir été celle de la famille de Guise et ayant été, à l'occasion du mariage de Marie Stuart en robe blanche, le point de départ, dit-on, de la mode des mariées en blanc.

L'armée conserve l'éclat dont l'a parée François Ier, en dépit des mécontentements de l'austère connétable Anne de Montmorency, fort irrité de voir l'engouement de tous, officiers et soldats, pour les armes gravées et dorées dont les *Mémoires* du maréchal de France La Vieilleville font si belle description, en racontant l'occupation de Metz en 1553 : « espées dorées et argentées aux fourreaux de velours et bouts d'argent... morions et fournimens dorés, corselets gravez avec les bourguignottes de mesmes, piques de Biscaye aux poignées de veloux houppées de franges de soye ». Ces *bourguignottes* — venues des bandes bourguignonnes — sont la coiffure des piquiers qui portent, en outre, le corselet en pointe à la taille mis à la mode, avec arête sur la poitrine, par la gendarmerie. En même temps paraît la *scopette* ou *arquebuse*, non plus à mèche, mais à rouet, dans laquelle une rouelle d'acier bat un silex pour faire jaillir l'étincelle; puis, presque aussitôt, surgit l'invention du capitaine Sébastien de Corbion, natif de Sedan, l'arme à feu portative à la ceinture dont Lanoue approuve hautement les qualités, et qui, du surnom de son créateur, *Pistollet* — sobriquet appliqué aux personnes de petite taille —, tire le nom sous lequel elle devient universellement employée.

Le roi Henri II disparaît brutalement au cours du tournoi fatal de 1559; son fils aîné, François II, lui succède, et la cour de France porte le deuil durant le temps réglementaire,

période durant laquelle, naturellement, aucune modification n'est introduite dans les usages de la mode : mais le valétudinaire François II meurt à son tour si rapidement que le deuil royal du père non terminé se prolonge pour devenir celui du fils. Et tout cela est si prompt que l'on ne peut noter qu'une modification : un astrologue ayant prédit au cardinal de Lorraine qu'il périrait assassiné, les Guises contraignent le Conseil royal à interdire le port des chausses larges dans lesquelles on aurait pu dissimuler un pistolet, et poussent même cette défense, par prudence, jusqu'aux vertugales féminines considérées comme non moins suspectes.

Règne de Charles IX (1560-1574). — Il peut paraître étrange qu'au milieu de l'atroce tourmente des guerres de Religion, pour essayer d'endiguer les progrès et les erreurs d'un luxe de plus en plus effréné, le second fils de Henri II, à peine monté sur un trône chancelant, ait dû prendre le 22 avril 1561, puis renouveler en l'aggravant en janvier 1563, et reprendre encore le 23 avril 1573, un édit somptuaire — d'ailleurs parfaitement inefficace, parce que toujours basé sur le même principe : autorisation pour la cour entière de faire ce qui était défendu au reste de la nation.

Montaigne explique fort bien la parfaite inutilité vexatoire de prescriptions aussi maladroites : « La façon de quoy nos loix essayent à régler les folles et vaines despenses des tables et vestemens semble estre contraire à sa fin. Le vray moyen, ce seroit d'engendrer aux hommes le mespris de l'or et de la soye, comme choses vaines et inutiles; et nous leur en augmentons l'honneur et le prix, quy est une bien inepte façon pour les en dégouster. Car dire ainsy qu'il n'y aura que les princes qui mangent du turbot et qui puissent porter du velours et de la tresse d'or, qu'est-ce aultre chose que mettre en crédit ces choses-là, et faire croistre l'envie à chacun d'en avoir? Que les rois commencent à quitter ces despenses, ce sera faict en un mois, sans édict et sans ordonnance : nous irons touts aprez. La loy debvroit dire au rebours que le cramoisy et l'orfèvrerie est deffendue à toute espèce de gens, sauf aux bateleurs et aux courtisanes! »

Indication singulière : les deux souverains régnants sont personnellement indifférents aux questions de toilette —

Charles IX par dédain, Catherine de Médicis par rigorisme de veuve. Mais tous deux estiment que la cour doit être étincelante, et à leurs courtisans et dames ils imposent le luxe vestimentaire en loi de bienséance. (V. pl. XV.) Aussi, en dépit des édits royaux que le roi ordonnait aux siens de violer, en dépit des maux affreux déchaînés sur la France par la guerre civile religieuse, les industries du vêtement continuent de satisfaire aux demandes, voire aux exigences d'une clientèle que n'arrêtent ni les prix de vente, ni les inquiétudes de l'heure. Il suffit de regarder un vitrail de Saint-Étienne de Beauvais montrant une famille de qualité composée du mari, de la femme et de deux garçonnets, pour se rendre compte de l'élégance avec laquelle tous tiennent à être habillés, et le Recueil Gaignières n'est pas moins explicite dans le portrait d'une demoiselle bourgeoise de Lyon : toutes les classes de la société sont donc ici dans le même état d'esprit. Orfèvres et dentelliers, en particulier, rivalisent d'ingéniosité : les uns cherchant de nouveaux modèles de guipures tressées d'or et d'argent, de passementerie, d'ornements, et s'inspirant d'un recueil de patrons de dentelles publié à Lyon par deux religieux; les autres combinant des joyaux, des chaînes, suspendant de petits miroirs ouvragés à des colliers de haut prix, et se mettant à produire en grande quantité des *œufs de Nuremberg*, c'est-à-dire les montres connues depuis les premières années du XVI^e^ siècle, fabriquées dans cette ville allemande sous forme ronde, et insérées dans une boîte. Les Français ont l'idée de créer la montre plate, de toutes les formes, et qui se porte suspendue au milieu de la parure. Quant aux tailleurs, ils réinventèrent les *poches*, qui avaient fait leur apparition au XIII^e^ siècle sous les noms de *ponche*, *puisette* ou *pouche*, mais n'avaient eu alors qu'un succès de curiosité, l'escarcelle ayant été trouvée beaucoup plus pratique pour loger tous les menus objets à transporter : la forme si vaste des chausses bouffantes permet de reprendre l'établissement des poches dont la vogue devient telle que l'escarcelle disparaît très vite. La crainte de voir ces nouveautés servir à cacher poignards ou pistolets amène l'ordonnance de 1563 à interdire les poches, éclipse de très courte durée, pendant laquelle les tailleurs imaginent toutes sortes de tailles et de formes pour ces proscrites dont la vogue reprend extrêmement vite.

Durant les premières années du règne, on ne constate pas de modifications très considérables dans l'ensemble de la mode, le vêtement, pour les hommes comme pour les femmes, demeurant serré au buste et large en dessous de la ceinture. Dès l'instant que l'autorité interdit les chausses larges sous un motif policier, chacun s'ingénie à les porter les plus amples possible : les ornements, les découpures, les taillades, les bandes de velours, les inversions de formes se multiplient; et les chausses prohibées se font à *la marine*, à *la prêtre*, à *la matelote*, à *l'espagnole*, à *la flamande*, à *la napolitaine*, à *l'italienne*, à *la martingale*. Les bas courts sont tenus par des jarretières et les bas longs sont dits d'*attache*, parce que liés aux chausses par des *aiguillettes*, cependant que l'intervalle entre bas et chausses est recouvert par des *genouillères* qui, au XVII^e^ siècle, deviendront les *canons*, mot dont l'origine doit être cherchée — si l'on en croit Montaigne — dans une expression des tailleurs préoccupés de fournir à leurs clients des vêtements « *qui les armassent bien* ».

La *cape* se fait soit à *l'espagnole* sans collet, soit à collet droit, à collet rabattu, à *capichon* — le futur capuchon — quelquefois en grosse laine dite, d'après son origine, *cape de Béarn*. La *casaque*, qui n'est qu'une cape à fentes pour passer les bras et manches volantes ajustées après ces fentes, a comme succédanée la courte dalmatique qui, sous le nom de *mandille*, est d'abord adoptée par les militaires, puis passe aux laquais.

Les magistrats ne portent plus la robe que dans l'exercice de leurs fonctions, et ont, de par ordonnance de 1561, le droit de porter saies et pourpoints, le devoir de se servir de certaines étoffes, et la défense de mettre fourreaux de velours à leurs épées.

Les femmes revêtent la *berne*, casaque longue ouverte sur une cotte, ouverte elle-même sur la vertugale qui présente un panneau visible de drap d'or, d'argent ou de soie avec la partie invisible en gros canevas, système d'économie qui durera pour tous vêtements jusqu'à l'époque moderne. La reine mère, allant beaucoup à cheval, imagine, dit Brantôme, de mettre « la jambe dans l'arçon, d'autant que la grâce y estoit plus belle et plus apparoissante que sur la planchette » — c'est-à-dire assise sur le flanc gauche du cheval, les deux pieds sur l'appui dit *planchette* —; et, à

cette posture nouvelle, répond l'invention des jupes amples et longues entièrement fermées qui sont la première *amazone*. En même temps, la robe montante est gardée pour la vie ordinaire; et la robe habillée s'ouvre largement en carré, retenue par des épaulettes, avec une queue très longue que, pour le bal, relève au côté un crochet de métal ou un bouton d'ivoire, tandis que les manches étroites, tailladées, boutonnées se font d'une étoffe plus légère, et que poitrine, cou et épaules se garnissent d'une collerette fine terminée sous le menton par une fraise.

A ce moment, vers 1577, les femmes inventent pour elles-mêmes ce que Montaigne décrit comme un instrument de supplice : « Pour faire un corps bien espagnolé, quelle gehenne les femmes ne souffrent-elles pas, guindées et sanglées avec de grosses coches sur les costes, jusques à la chair vive? Oui, quelquefois à en mourir. » Cet objet est le *corps piqué* qui avec son *busc*, baleine cousue sur le devant, est chargé de faire, de force, la taille fine : et ce avec une telle brutalité que, dans son cours de dissection, Ambroise Paré en donne comme conséquence « les costes chevauchant les unes par-dessus les autres ». Ce corps piqué, fait d'éclisses en bois ou métal, est porté sous le pourpoint; et les jupes sont si écartées que les femmes doivent, par décence, mettre des chausses auxquelles on donne le nom de *caleçon*.

A la même époque, la coiffure de tête devient l'*escoffion*, réseau fait de rubans d'or et de soie avec masque de velours noir, élégance interdite aux bourgeoises qui ne peuvent porter que le chaperon de drap. D'autre part, Marie Stuart et Catherine de Médicis lancent la mode des *arcelets*, cercles de fer soutenant l'*atifet*, bonnet fort seyant.

La tenue des veuves, sous l'influence de Catherine, est réglementée : pendant deux ans, voile en cornette, court aux épaules et deux pans devant tombant aux pieds, robe montante avec la collerette droite dite *barbe*, montant jusqu'à la bouche. Puis, si elle ne se remarie point, après ce grand deuil, la veuve prend, pour le reste de sa vie, le petit deuil fait à la mode du jour, mais simple, et noir sur blanc.

Au point de vue militaire, l'intervention personnelle de Philippe Strozzi, colonel général de l'infanterie française, donne un élan particulier à l'équipement militaire dont se font les spécialistes deux fournisseurs, le fabricant d'ar-

mures, de morions et d'arquebuses Negrotti de Milan, connu par la qualité de ses *fourniments*, ou poires à poudre avec étuis de chargement suspendues au baudrier, et l'armurier maître Gaspard, de Milan également, réalisateur de l'arquebuse de gros calibre et à fourchette dite *mousquet*, inventée par Strozzi lui-même, et accompagnée des capsules pendues au baudrier, chacune remplie à la mesure de l'arme et dites *bandoulière*. Le développement de l'artillerie et la force des armes à feu portatives ont pour conséquence l'allégement progressif des cuirasses devenues inefficaces, cependant que, dans le dessein d'assurer la reconnaissance entre les hommes d'un même parti, l'usage s'introduit de porter l'écharpe flottante de couleur, écharpe qui est la reproduction de la *cornette*, bande de taffetas pliée en double au bout d'une lance et servant de ralliement : durant la fin des guerres de Religion, les catholiques portent l'écharpe blanche, les protestants l'écharpe rouge en même temps que la croix blanche sur leur *mandille*, casaque recouvrant la cuirasse.

Règne de Henri III (1574-1589). — Lorsque disparaît Charles IX, le troisième fils et grand préféré de Catherine de Médicis, Henri III, remplace son frère sur le trône et inaugure un règne court, mais marqué par une recrudescence à la fois de troubles cruels et d'inventions vestimentaires quelquefois bizarres, car le nouveau roi aime le luxe et s'engoue des raffinements les plus singuliers : « Il avait, dit Quicherat, un goût invincible pour tout ce qui était le propre des femmes, à ce point que pas une des nouveautés qu'il introduisit dans le costume ne lui vint d'autre part que de ses études sur la garde-robe de la reine; car c'était là une chose qu'il connaissait mieux que toutes les dames d'atours réunies. »

Cette curieuse féminité chez un homme produit sur l'habillement masculin les plus étonnantes répercussions : les viriles chausses bouffantes sont remplacées par un modèle étroit copié exactement sur le caleçon des dames; le chapeau d'homme est rejeté au bénéfice d'un bonnet à aigrette, réplique de l'escoffion féminin; après un bref usage du col plat à l'italienne, en 1578, surgit la fraise en quinze lés et large d'un tiers d'aune en un linon pour lequel Henri invente lui-même un empois nouveau. Cette

dernière innovation, dont se moque Pierre de l'Estoile : « A voir la teste d'un homme sur ces fraises, il sembloist que ce fust le chef de saint Jean sur un plat », excite la verve des étudiants parisiens qui, à la foire Saint-Germain, imaginent de se promener le cou monté par des fraises en papier et chantant : « A la fraise, on connaît le veau ! » Mais le roi est là, incognito, qui se fâche, fait arrêter les rieurs; et la mode ridicule est aussitôt universellement admise.

Chausses collantes si exiguës que Bonaventure des Périers les surnomme *culots ;* pourpoint avec bosse allongée la pointe en bas et dite *panse* ou *panseron* rembourrée de coton; manches pendantes; minuscule manteau en forme de collet; chapeau en pain de sucre, le tout bigarré parfois de dix couleurs, voilà comment Henri III s'habille et vêt ses mignons. Le rude Agrippa d'Aubigné s'en indigne, et, en vers mordants, stigmatise à la fois le souverain et la mode qu'il décrit à merveille :

Avoir ras le menton, garder la face pâle,
Le geste efféminé, l'œil d'un sardanapale,
Si bien qu'un jour des Rois, ce douteux animal
Sans cervelle, sans front, parut tel en son bal :
De cordons emperlés sa chevelure pleine,
Sous un bonnet sans bords, fait à l'italienne,
Faisoit deux arcs voultés. Son menton pinceté,
Son visage, de rouge et de blanc empasté,
Son chef tout empoudré, nous monstrèrent l'idée
En la place d'un roy d'une *guenon* fardée.
Pensez quel beau spectacle, et comme il fit beau voir
Ce prince avec un busc, un corps de satin noir
Coupé à l'espagnolle, où, des déchiquetures
Sortoient des passemens et de blanches tirures;
Et afin que l'habit s'entresuivist de rang
Il monstroit des manchons gaufrez de satin blanc,
D'aultres manches encor qui s'estendoient fendues,
Et puis jusques aux pieds d'aultres manches perdues.
Pour nouveau parement, il porta tout le jour
Cet habit monstrueux pareil à son amour,
Si, qu'au premier abord chacun estoit en peine
S'il voyoit un roy-femme ou bien un homme-reyne...

Le comble du faste est atteint en 1581, le jour où à son premier mignon, Joyeuse, créé duc et pair, Henri III fait épouser la propre sœur de la reine, cérémonie dont